



Amours Vraies

LES PREMIERS ROMANS D'AMOUR INSPIRÉS D'HISTOIRES VRAIES

C'EST ARRIVÉ RUE MAPLE

TARA TAYLOR QUINN

Amours vraies

C'EST ARRIVÉ RUE MAPLE

TARA TAYLOR QUINN

Traduit de l'anglais par
Lauriane Crettenand et Sophie Beaume

ADA
éditions

Copyright © 2011 Tara Taylor Quinn et Timothy Lee Barney

Titre original anglais : It Happened on Maple Street

Copyright © 2014 Éditions AdA Inc. pour la traduction française

Cette publication est publiée en accord avec Health Communications Inc., Deerfield Beach, Florida, USA.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet

Traduction : Lauriane Crettenand et Sophie Beaume

Révision linguistique : Daniel Picard

Correction d'épreuves : Nancy Coulombe, Catherine Vallée-Dumas

Conception de la couverture : Matthieu Fortin

Photo de la couverture : © Thinkstock

Mise en pages : Sébastien Michaud

ISBN papier 978-2-89752-238-4

ISBN PDF numérique 978-2-89752-239-1

ISBN ePub 978-2-89752-240-7

Première impression : 2014

Dépôt légal : 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque Nationale du Canada

Éditions AdA Inc.

1385, boul. Lionel-Boulet

Varenes, Québec, Canada, J3X 1P7

Téléphone : 450-929-0296

Télécopieur : 450-929-0220

www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

Diffusion

Canada : Éditions AdA Inc.

France : D.G. Diffusion

Z.I. des Bogues

31750 Escalquens — France

Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse : Transat — 23.42.77.40

Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

Imprimé au Canada



Participation de la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Quinn, Tara Taylor

[It happened on Maple Street. Français]

C'est arrivé rue Maple

(Amours vraies ; 6)

Traduction de : It happened on Maple Street.

ISBN 978-2-89752-238-4

I. Beaume, Sophie, 1968-. II. Titre. III. Titre : It happened on Maple Street. Français. IV. Collection : Amours vraies ; 6.

PS3617.U56I814 2014 813'.6 C2014-941736-5

Conversion au format ePub par:

LAB ||| **URBAIN**
Plus qu'une agence

www.laburbain.com

À nos parents,

*Robert Barney, Joyce Barney et Walter Wright Gumser,
qui ne sont plus là pour profiter de cette journée, mais qui, selon nous,
sourient avec nous ; et à Agnes Mary Gumser,
qui, nous le savons, sourit avec nous.*

*Et à Mike Barney et Chou Gumser,
les frères qui ont eu un impact si profond sur nos vies
et qui nous ont quittés bien trop tôt.*

Remerciements

* * *

Les parties de ce livre qui racontent notre histoire d'amour sont absolument vraies. La tragédie est absolument vraie. Nous avons romancé d'autres aspects.

Mais notre histoire vraie ne peut être racontée sans que nous remercions les trois personnes qui sont le résultat de ce que nous avons vécu :

Rachel Marie Reames ;

Mindy Jo Barney ;

Chelsea Lee Barney.

Nos filles sont de loin nos plus belles réussites, et nous les aimons plus que la vie elle-même.

Nous voudrions aussi remercier Lynda Kachurek et l'Université d'état de Wright pour leur aide et leur soutien concernant les photos et les documents vieux de 30 ans qu'ils nous ont donnés alors que nous reconstruisions nos vies.

Cher lecteur

* * *

Vous tenez entre vos mains une histoire unique. Je peux le dire, car c'est moi qui l'ai écrite et je sais que jamais je n'en écrirai une autre comme celle-ci. C'est un genre de livre qu'on écrit une fois dans une vie sur un genre d'amour qui n'arrive qu'une fois dans une vie.

Alors que j'étais une jeune fille de 20 ans, naïve et protégée, j'ai fait confiance à un homme de Dieu. Et lorsqu'il m'a maltraitée et m'a dit que c'était de ma faute, je l'ai cru. Pendant presque 30 ans, j'ai gardé le secret de ce que cet homme m'avait fait... jusqu'à ce que mon véritable amour revienne dans ma vie avec la détermination de *me libérer*.

Ce livre, ce roman d'amour qui ne ressemble pas aux autres, est un hommage à un amour plus fort que le temps. Plus fort que la tragédie et que la fragilité humaine. Et c'est une révélation. Ma famille et mes amis entendront mon histoire pour la première fois, en même temps que le reste du monde. J'espère et je prie pour qu'en entendant cette histoire, d'autres femmes trouvent le courage et la conviction que je n'avais pas, la confiance et la foi de prendre la parole quand on leur fait du tort et de le dire à quelqu'un... à qui que ce soit.

Et ce livre est un hommage à mon mari, Tim Barney. Il est la preuve vivante que l'amour que je décris dans mes livres, l'amour qui est assez fort pour résister à tout, existe réellement. Je suis Tara Taylor Quinn, auteure à succès du *USA Today* de 55 romans d'amour et de suspense. Et voici ma véritable histoire d'amour.

Pour en savoir plus sur Amours vraies, pour rejoindre notre liste de distribution et recevoir occasionnellement des cadeaux, allez au <http://vows.hcibooks.com>.

Pour en savoir plus sur Tim et moi, et voir notamment des photos exclusives, rendez-vous au www.tarataylorquinn.com/maplest.html.

Et pour me connaître ou découvrir mes autres romans, faites un tour sur www.tarataylorquinn.com.

Tara Taylor Quinn

Un



Je n'avais jamais eu de petit copain. Jamais eu de rendez-vous galant. Je n'allais pas aux fêtes de la rentrée. Pas même au bal de promo. Je n'étais jamais allée au cinéma avec un garçon. Et nulle part ailleurs toute seule avec un garçon d'ailleurs, sauf si vous comptez mes frères et mon père. J'avais 18 ans, j'étais presque en deuxième année à l'université. Et jamais on ne m'avait embrassée.

Voilà. Vous savez tout. Je n'étais pas une de ces filles populaires. Je lisais. Tout le temps. Entre les cours. Pendant les heures d'études. Après les cours, avant le dîner, après mes devoirs, avant de me coucher, je lisais. La fin de semaine, je lisais. Je gardais des enfants. Et je lisais. Des romans d'amour. Toujours des romans d'amour. Des romans Harlequin.

J'en avais un dans mon sac en allant à l'Université d'état de Wright à Dayton, dans l'Ohio. J'étais une petite blonde très déterminée de 1 m 57 pour 45 kg, mais persuadée de faire deux fois ma taille et d'avoir la force de relever n'importe quel défi.

J'abordais l'université avec beaucoup de choses à apprendre, mais je savais très clairement ce que je voulais de la vie. Là-dessus, je ne doutais pas. Du tout. J'avais deux objectifs. J'allais écrire pour Harlequin et, un jour, j'allais trouver et épouser mon propre héros tout droit sorti d'un de ces livres.

En fait, j'étais déjà presque en deuxième année à l'Université de Wright parce que j'avais suivi la première année à mi-temps alors que j'étais encore en toute fin du secondaire. J'étais à l'université parce que mon père voulait que j'y aille et je voulais en finir aussi vite que possible. Je ne discutais pas avec mon père. Jamais.

J'étais aussi à l'université parce que j'adorais apprendre. C'était mon côté écrivain. J'étais avide de savoir.

En garant ma nouvelle Opel Manta bleue, cadeau de mes parents pour mes 18 ans, dans le stationnement étudiant de l'université, je sus que j'étais différente de tous les autres qui arrivaient pour le premier jour de classe. Je n'étais pas là pour apprendre une profession. Je n'allais pas être infirmière ou enseignante, ou quoi que ce soit que l'enseignement que j'étais là pour recevoir m'offrirait. J'obtiendrais avec joie un diplôme, mais j'écrirais des romans pour les éditions Harlequin. Il n'y avait pas de spécialité Harlequin à l'université. Il n'y avait pas de cours qui étudiait, ni même ne mentionnait, les romans d'amour. Cependant, il y avait des cours d'écriture — davantage si je choisissais un diplôme d'anglais. Pour ce semestre, je m'étais inscrite au cours d'écriture que j'avais le droit de choisir. Et j'allais suivre un cours de littérature aussi. La littérature fantastique. J'allais lire et étudier *L'Odyssée du Passeur d'Aurore*. J'allais apprendre des plus grands.

Et comme tout étudiant en anglais doit suivre un cours de science — chose que j’avais réussi à éviter jusque-là —, j’avais choisi la géologie. Le sang et les tripes, ce n’était pas pour moi. Cela m’empêcherait de dormir.

Les roches étaient inoffensives. Cela n’affecterait pas mon sommeil.

Ainsi, j’étais là, assise dans un amphithéâtre de géologie rempli d’une centaine d’étrangers qui avaient tous à peu près mon âge — et qui avaient tous été déjà embrassés, j’en étais sûre — pour mon premier semestre à plein temps à l’université.

Portant mon jean délavé préféré, taille basse et pattes d’éléphant — jean que j’avais coupé des chevilles aux genoux pour y coudre un tissu en coton orné de fleurs bleues et blanches —, je ressemblais peut-être aux autres étudiants. Mais je n’étais pas comme eux. Je pris mon crayon et ma feuille de papier vierge, prête à prendre des notes.

J’avais déjà décidé que je devais prendre des notes pour rester attentive.

Je regardai autour de moi. Après avoir passé quatre ans dans la même classe avec les mêmes personnes, cela me semblait encore un peu étrange d’être dans une salle de cours où je ne connaissais personne. Je me sentais bizarre, mais libre aussi, en quelque sorte. Car personne ne savait que j’étais Tara Gumser, fille du président du conseil scolaire de la circonscription de Wayne. Fille du président du Rotary Club. Fille du meilleur chanteur de la chorale de l’église. Fille du meilleur joueur de bridge d’Huber Heights, Ohio. Personne ne savait qu’on ne m’avait jamais invitée au bal de promo. Personne. Personne ne savait qu’on ne m’avait jamais invitée à sortir. Jamais.

La pièce vibrait d’énergie. L’énergie des étudiants de première année. Après tout, la vie ne faisait que commencer. L’avenir était fait de questions plus que de réponses — reposant largement sur le succès ou l’échec des quatre années à venir dans des salles de cours identiques à celle-ci.

Est-ce que je me démarquais des autres ?

Je n’avais pas à être ici pour avoir un avenir.

Mon avenir était planifié. Je savais ce que je voulais, et rien ne pourrait me faire changer d’avis.

C’était l’automne 1977. J’avais toute ma vie devant moi...

Ce furent ses cheveux que je vis tout d’abord. Je ne regardais pourtant pas les cheveux d’habitude. Je regardais les yeux. Ma seule amie proche du secondaire et moi en avions parlé une fois. Quand je voyais un garçon, je regardais toujours ses yeux en premier. Et en dernier, aussi. Je me moquais de son allure extérieure. On ne jugeait pas les héros à la couverture des livres. Ce qui comptait pour moi était le cœur d’un homme. Son âme. Et vous ne pouviez l’atteindre que par ses yeux.

Et pourtant, je vis ses cheveux. Je les vis passer la porte. S’approcher des marches. Monter les marches. Le reste de la pièce se dissipa, véritablement, exactement comme je l’avais lu dans mes livres. Enfin, les gens étaient là. J’avais toujours une vision périphérique. J’étais toujours consciente du brouhaha de leurs conversations. Mais je n’y prêtais plus attention. Je ne les voyais plus. Au lieu de ça, j’observais ces cheveux.

Ils étaient foncés. Très foncés. Pas noirs, pas si durs, mais plus foncés que bruns. Ils étaient épais. Et assez longs pour boucler sur son col. Ils étaient séparés par une raie au milieu et dégradés sur ses oreilles. Mes cheveux aussi avaient un dégradé. Le sien était beaucoup mieux.

Tout ce à quoi je pouvais penser — moi qui n'avais même jamais tenu la main d'un garçon comme lorsqu'on est en couple —, tout ce à quoi je pouvais penser, c'était de passer mes doigts dans ces cheveux. Je pouvais presque sentir leur toucher soyeux et rêche glissant sur mes mains, chatouillant ma peau, sensible, entre mes doigts.

Et d'une manière ou d'une autre, j'étais allongée avec lui. Ses bras m'entouraient. De quelle autre façon pourrais-je toucher ces superbes cheveux ?

Le corps attaché aux cheveux se rapprocha de moi. Et me dépassa. Comme ça. Mon homme aux beaux cheveux monta l'escalier jusqu'au fond de la salle. Pour s'asseoir ailleurs. À côté de quelqu'un d'autre.

Mais pas avant que j'aie vu ses yeux.

Ils étaient marron. Et ils avaient quelque chose, une profondeur, qui me troubla.

Pour la première fois de ma vie, j'étais entrée en contact avec un homme, réel, qui m'intriguait. Qui m'intriguait vraiment. Assez pour faire disparaître mes envies d'un héros d'Harlequin dans les ténèbres.

Plus que tout au monde, je voulais rencontrer ce garçon aux beaux cheveux.

Je ne le rencontrai pas. Comment aurais-je pu ? Je n'allais quand même pas lui parler. Pour dire quoi ? *Ça te dérange si je passe ma main dans tes cheveux ?*

Ou, peut-être, *tu es le premier homme en chair et en os que je vois, pour lequel je ressens quelque chose ?*

Bien sûr que non — j'étais Tara Gumser. La petite fille de Walt Gumser. Je vivais le nez dans les livres. Et puis pourquoi penserais-je, ne serait-ce qu'une seconde, qu'un garçon aussi beau serait intéressé par moi, alors qu'aucun des 400 garçons avec lesquels j'avais obtenu mon diplôme d'études secondaires ne m'avait invitée à sortir ?

Le cours débuta. Je pris des notes. Et « le » sentis derrière moi tout le temps. Ma nuque était chaude. Mes paumes, moites.

Durant tout le cours, je n'eus qu'une chose en tête : ce qui avait monté devait redescendre. Si je m'affairais un peu après le cours, je serais toujours là quand il redescendrait les marches pour quitter la pièce. Et si par hasard je quittais mon rang au même moment...

J'avais tout planifié. Je ne lui dirais rien. Je ne pouvais être aussi directe. Ce n'était pas ce que faisaient les filles sages. Mon père, dont le tempérament me terrifiait alors qu'il n'avait jamais levé la main sur moi, m'avait clairement fait comprendre que sa fille devait se comporter avec modestie et bienséance.

Point.

Les filles sages ne faisaient pas le premier pas avec les garçons. Elles ne les appelaient pas. Elles ne les invitaient pas à sortir. Elles ne leur faisaient pas savoir qu'elles les aimaient bien à moins que le garçon fasse part de ses sentiments le premier. Et elles ne laissaient pas les garçons approcher la vache avant qu'ils ne possèdent l'étable. Légalement. Et en aient la preuve avec un acte écrit.

Le cours prit fin. Je traînai, fermant mon cahier tout doucement. Les conversations bourdonnaient autour de moi. Quelqu'un me marcha sur le pied en se dépêchant de quitter les lieux. Probablement pour laisser tomber ce cours.

Tout mon dos me brûlait. Mes sens étaient sur le qui-vive. Je devais chronométrer ma sortie à la seconde près. Et je devais être légitimement occupée jusque-là, ou bien je serais démasquée. Il saurait que j'étais intéressée.

Je gâcherais tout avant même que ça n'ait commencé.

Mon cahier était fermé. J'avais rangé mon crayon dans mon sac en jean. Je vérifiai mon emploi du temps. Oui, j'avais une pause après ce cours, comme je le savais déjà. J'empilai mes autres livres par-dessus mon cahier.

Je m'assurai que mon roman d'amour ne dépassait pas de mon sac. Puis je me retournai.

Juste à temps pour le voir sortir de son rang et descendre les marches au trot de l'autre côté de la pièce.

Je n'étais pas surprise.

Je n'étais pas comme les autres filles.

Je ne rencontrais pas de garçons.

Je lisais des livres.

J'étais une écrivaine. Et c'était exactement ce que je voulais être. Ce que je devais être. J'avais 17 ans lorsque j'avais eu mon premier travail en tant qu'écrivaine professionnelle ; 17 ans lorsque j'avais reçu mon premier salaire d'écrivaine.

Ce n'était pas beaucoup : 25 dollars. Mais, à la ligne où était écrit « Payé à l'ordre de... », les mots tapés juste là étaient « Tara Gumser ». C'était moi.

Et en haut à gauche, à l'identification du payeur, c'était écrit *Dayton Daily News*.

J'étais reporter local pour le journal le plus important de la région. Je couvrais le secteur de la municipalité de Vandalia. C'était une petite ville de la banlieue de Dayton. Une fois par mois, j'allais aux réunions du conseil municipal, déterminais ce qui se passait d'intéressant, et écrivais une histoire à ce sujet.

J'étais une professionnelle respectée, en bonne voie de devenir écrivaine pour Harlequin.

J'avais toute la vie devant moi. Beaucoup de temps pour rencontrer mon héros de roman.

Après que je fus devenue quelqu'un qu'il veuille rencontrer.

Deux jours plus tard, lorsque le deuxième cours de géologie arriva, je m'obligeai à garder mon sang-froid. J'avais beaucoup trop pensé à mon garçon aux beaux cheveux. Tout le temps. Même quand

je lisais. Une nuit, tard, j'étais dans mon lit en train de lire et, dans ma tête, le héros avait de beaux cheveux. Des cheveux foncés. Un peu longs. Pas du tout comme ils apparaissaient sur la couverture du livre. Il avait les yeux marron, aussi. Et des jambes qui avaient l'air... mmm... dans un jean alors qu'il montait un escalier.

J'étais perdue. C'était complètement absurde.

J'arrivai tôt en classe. Je m'assis à ma place. Je me forçai à regarder mon livre de littérature. Mon vrai travail — lire un Harlequin — m'avait trop accaparée, et je n'avais pas fini de lire ce qui était requis pour le cours de littérature.

Je n'arrivais pas à me concentrer. Je n'arrivais pas à respirer. Je ne pouvais m'empêcher de regarder la porte toutes les deux secondes.

Et je ne pus m'empêcher d'être déçue lorsque mon garçon et ses beaux cheveux passèrent devant mon rang sans remarquer que j'étais assise là, mourant d'envie de le rencontrer.

C'était fini. J'en avais fini avec lui.

Les semaines suivantes, le cours de géologie se mit en travers de ma route. Le sujet ne m'intéressait pas, ce qui me donnait beaucoup trop de temps pour remarquer le garçon aux beaux cheveux. Je m'ennuyais et, soudain, le cours était fini, et j'avais passé tout ce temps à fantasmer sur *lui*.

Y avait-il une chance pour qu'il me parle un jour ?

Le garçon aux beaux cheveux ne me parla pas. Du tout. Le mois de septembre passa. Les feuilles changèrent de couleur et tombèrent au sol. Certains jours, mes sentiments étaient pareils à ces feuilles. Comme si j'avais eu un moment glorieux de possibilité colorée, puis... plus rien.

Mon garçon aux beaux cheveux — je continuais en secret de penser qu'il m'appartenait puisque mes pensées ne faisaient de mal à personne — venait régulièrement au cours. Cela m'impressionnait. Il participait même, comme s'il savait vraiment de quoi on parlait.

Ignées, sédimentaires et métamorphiques — je me souvenais des types de roches, mais je ne savais pas les distinguer les unes des autres. J'aimais les mots. Mais ils ne représentaient que des pierres pour moi.

Mais je me souvenais de nombreux détails concernant le garçon aux beaux cheveux. Telle une fille amoureuse. Vous voyez, comme le genre de fille qui m'agaçait. Comme si elle n'avait pas de valeur en elle-même, mais qu'on la jugeait par le degré de beauté de son petit ami.

Le gars aux beaux cheveux m'avait changée. Il avait eu un impact sur ma vie que jamais je ne pourrais oublier. Je ressentais « quelque chose » dès qu'il se trouvait près de moi. Je me promis alors que je serais la seule à savoir ce qu'il m'avait fait. Ce serait mon secret, embarrassant et honteux.

Je savais que je serais la seule à savoir que ce garçon me faisait ressentir tant de choses, aussi sûrement que je savais que j'allais un jour écrire pour Harlequin. Aussi sûrement que je savais que je trouverais mon héros de roman. Quelque part. Quand je serais prête.

Comme tous les garçons du secondaire, celui aux beaux cheveux ne cherchait pas ma compagne. Il ne me remarquait même pas. La seule différence, c'était que, cette fois, je ne m'en moquais pas. Et pour rendre ma vie encore plus misérable, je fus obligée de participer à un cours dans un laboratoire de géologie pour obtenir tous les crédits de mon cursus de science et avoir mon diplôme. Les cours en laboratoire commencèrent quelques semaines après les cours en amphithéâtre, et il y avait moins d'étudiants par classe.

Le garçon aux beaux cheveux serait-il dans mon groupe ?

Le matin du premier cours en labo, j'essayai de ne pas me soucier de savoir si mes cheveux rebiquaient. J'essayai de ne pas me voir à travers les yeux d'un homme en choisissant mon jean moulant et ce haut qui épousait ma poitrine. Le fard à paupières bleu brillant que j'étais sur mes paupières ferait peut-être ressortir le bleu de mes yeux — mon meilleur atout —, mais qui allait le remarquer ?

Les chances pour que le garçon aux beaux cheveux soit dans le même groupe de labo que moi étaient minimes. L'idée qu'il me remarque peut-être était ridicule. Et si j'avais songé une seule seconde qu'il me parlerait, je vivais vraiment dans un monde imaginaire.

J'essayais tant d'y être indifférente.

Pourtant, mon cœur se mit à battre si fort, comme un tambour dans ma poitrine, lorsqu'*il* pénétra dans le laboratoire, que j'eus peur qu'il le remarque. Et qu'il me trouve bizarre.

Mais il ne remarqua rien. Ni mon cœur battant. Ni moi.

J'étais Tara Gumser. Je lisais des livres.

Et je haïssais la géologie.

Mais, bon sang, ce que j'aimais mon garçon aux beaux cheveux...

Je savais où il se trouvait chaque seconde du cours. C'était comme si j'étais connectée à lui. Je le sentais quand il bougeait. L'entendais quand il parlait. Je ne me reconnaissais plus. Que m'arrivait-il ?

J'étais concentrée. Déterminée.

Je ne perdais pas de temps avec des efforts enfantins.

Le professeur avait des papiers à distribuer. Ça intéressait qui ?

Quoi ? Attendez ! Mon gars aux beaux cheveux se porta volontaire. Il s'approchait de moi. Il donnait une feuille au garçon devant moi. J'étais la suivante. J'allais me ridiculiser.

Je ne pouvais pas le regarder.

Je vis le bas de son jean. Vis la feuille de papier venir vers moi.

Je levai les yeux.

Et le vis.

Il me vit, lui aussi.

Je ne pouvais pas respirer. Je ne pouvais pas être décontractée ni nonchalante. Et je n'avais aucun

espoir d'être séduisante.

Et il continua sa distribution.

J'étais sur le point de mourir.

Je voulais mourir.

Et je devais sortir de la salle pour revivre cette rencontre, pour analyser chaque seconde, encore et encore. M'étais-je ridiculisée ? M'avait-il remarquée, ne serait-ce qu'un peu ? Se souviendrait-il de la seconde où nos yeux s'étaient rencontrés ?

— Il s'appelle Tim.

Je me tournai et vis Ann, une fille avec qui je faisais parfois du covoiturage, qui me rejoignit alors que je descendais le couloir après avoir quitté le labo. Je connaissais Ann depuis le secondaire. Et elle savait que j'avais un faible pour le garçon aux beaux cheveux.

— Je l'ai vu sur son cahier, dit-elle.

Elle aussi était au labo. Elle savait que je n'étais jamais sortie avec un garçon.

Tim.

Ann adorait me voir ainsi souffrir. D'une manière compatissante.

— Ne te retourne pas, mais Tim est derrière nous, continua-t-elle alors que nous approchions de la porte de sortie.

Je ne regardai pas. Mais je le sentais derrière moi.

Mon Tim.

Deux

* * *

Il y avait une coutume à l'Université de Wright. Une fête d'automne sur le campus, pour souhaiter la bienvenue aux étudiants. La fête d'Octobre. Cela se déroulait à l'extérieur, dans un champ, près de Rathskeller — un endroit où on pouvait manger de la pizza et boire de la bière sur le campus. Il y avait des stands proposant à manger et tout l'attirail des associations. Des groupes qui jouaient en direct et des litres de bière.

C'était exactement le genre de regroupement que je fuyais. J'avais réussi à traverser le secondaire sans assister à une fête. Pas une seule. Je ne buvais pas en dehors de la maison, où il arrivait que mon père partage avec moi une gorgée de son whisky, très doux et très cher, car j'étais la seule de la famille, avec lui, à aimer ça, ou que ma mère me permette de goûter son verre de vin.

— Viens, Tara, me dit Ann le premier vendredi du mois d'octobre — le lendemain de notre premier cours en labo de géologie.

J'étais blottie dans mon imperméable, le bas de mon jean traînant sur le sol détrempé, lui disant que j'avais envie de rentrer chez moi. Le bruine avait cessé pour le moment, mais j'avais un roman d'amour dans mon sac que je mourais d'envie de lire. J'avais passé une dure journée ; le professeur d'écriture m'avait rendu un devoir qu'il n'avait pas tellement aimé, et je rêvais de me plonger dans une histoire et d'y rester.

— Nous *devons* y aller, dit Ann.

Elle essayait de me convaincre d'aller à la fête d'Octobre. Parce qu'elle voulait y aller. Elle voulait y retrouver des garçons qu'elle connaissait.

— Et s'il était là ? continua-t-elle, me sermonnant à propos du garçon aux beaux cheveux. Tu ne voudrais pas qu'il se trouve une autre fille sans même que tu aies ta chance, n'est-ce pas ?

Évidemment que je ne voulais pas.

— Je n'aime même pas la bière.

— Tu as déjà goûté ?

— Eh bien... non, mais je sais que je n'aime pas ça.

J'aimais le scotch doux et cher. Mon père ne buvait pas de bière. Et j'étais sa comparse de boisson. Moi et ma gorgée occasionnelle quand il buvait un verre.

— Peu importe que tu aimes ou pas.

Ann se mit à rire et passa son bras sous le mien, me tirant au bas de la colline, loin de ma petite Manta bleue et des livres de cours qu'elle avait voulu qu'on y laisse.

— Tu n'as qu'à boire, expliqua-t-elle.

Je me laissai entraîner. Et je me mis à rire, moi aussi. Je ne savais pas pourquoi. Mais je ris. Je changeais. La vie changeait. Tout pouvait arriver.

* * *

Le jour était frais, couvert, brumeux de pluie. Un jour d'octobre ordinaire en Ohio. Il avait à peine 18 ans et était un peu submergé, mais personne ne le saurait. Il avait réussi à sortir de l'école secondaire. À sortir de la petite ville dans laquelle il avait grandi — même si ce n'était que pour la journée. Il avait réussi à entrer à l'université et à participer à une fête d'étudiants. Il allait s'amuser.

Mais, même avec cette conviction en tête, l'odeur de l'herbe mouillée le ramena en arrière, quand il jouait au football, dans la boue. Cela le ramena à un temps où se salir était drôle — plus on est sale, plus on rit.

Quand avait-il laissé ces jours derrière lui ? Quand est-ce qu'être respectable était devenu important ?

Et obtenir un diplôme, encore plus important ?

Il se fraya un chemin jusqu'aux stands de bière à 25 cents et passa sa commande. Sa première bière d'étudiant, et c'était dans un gobelet en plastique. Portant un toast silencieux à la vie universitaire, il but une gorgée. Jamais la Stroh n'avait été aussi bonne. Observant les milliers d'étudiants serrés les uns contre les autres à écouter un groupe de gars qui ressemblaient à des hippies sur scène, il se mit à rire tout seul. Il était bien loin de sa maison de la rue Maple. Ses frères seraient fiers.

Deux membres du groupe sautaient partout, l'un d'eux à la guitare électrique, l'autre traînant le support du micro avec lui. Le troisième individu tapait sur sa batterie comme s'il pouvait changer le monde avec ces baguettes.

Et pendant ce temps, les étudiants riaient et buvaient leur bière aussi vite qu'ils pouvaient l'avalier. C'était si différent de la petite ville dans laquelle il avait grandi.

C'était un autre univers.

À Eaton, il connaissait tout le monde. Ou connaissait au moins quelqu'un qui connaissait tout le monde. Ici, il ne connaissait absolument personne. Il n'était pas à sa place.

Mais il avait bien l'intention de rester.

Benjamin d'une fratrie de cinq garçons — dont trois avaient bien une génération de plus que lui, deux étant assez vieux pour être son père —, il avait appris très jeune que, s'il voulait réussir dans la vie, il devait s'y confronter, se battre.

Sa mère, devenue veuve alors qu'il n'avait que cinq ans, avait fait beaucoup de sacrifices pour qu'il en arrive là. Il n'allait pas l'oublier.

Il allait réussir. Obtenir son diplôme. Faire quelque chose de sa vie. Il ne voulait pas passer toute sa vie comme il avait passé la majeure partie de sa jeunesse, mangeant à sa faim en début de mois et étant reconnaissant pour le peu de haricots qu'il avait dans son assiette à la fin du mois.

Il serait propriétaire d'une maison. Et d'une machine à laver.

Il sirota sa bière — se sentant riche d'être simplement là, d'être le bienvenu pour faire la fête et boire de la bière pas chère. Tout cela était autant pour lui que pour tous ceux qui se pressaient sur l'étendue d'herbe et devant les stands.

Il avait eu son premier cours en labo de géologie la veille. Il était rentré lentement dans la salle carrée faite de ciment, avec une longue table en son milieu. Des 25 sièges, il n'y en avait qu'un qu'il voulait, car le bureau était placé stratégiquement, avec une vue directe sur les fenêtres donnant à l'extérieur. Si le cours était ennuyant, il ne serait pas complètement coupé du monde.

Il avait pris sa place, sorti ses affaires, et remarqué les deux filles qui étaient assises de l'autre côté.

Elles étaient toutes les deux blondes. Minces. L'une d'elles avait les yeux bleus. Elle avait l'air gentille. L'autre, très maquillée et bien coiffée, était l'interprétation parfaite de la petite amie que tout garçon désire.

Celle qui avait l'air gentille n'avait pas l'air à sa place.

Il aurait voulu la rencontrer.

En y repensant, il se recroquevilla et prit une nouvelle gorgée de bière.

Le cours avait commencé, et le professeur avait demandé des volontaires pour distribuer le programme du cours. Tim avait saisi sa chance et levé la main. Distribuer les photocopies lui donnerait l'occasion de faire le beau devant la blonde — celle qui était différente. Elle avait capté son attention.

Il l'avait approchée, avec son plus beau sourire.

Et en retour, il avait eu... presque rien. Elle avait simplement pris le papier qu'il lui avait tendu.

Humilié, il était retourné s'asseoir.

Toutefois, il pensait encore à elle en buvant son premier verre de bière universitaire, si bien que, lorsqu'il se retourna et qu'il la vit, il crut qu'il l'avait imaginée.

Mais il n'aurait pu imaginer son frissonnement. Ou son imperméable bleu. Et ce jean...

Lui aussi avait froid, mais seulement parce qu'il n'avait pas enfilé son chandail par-dessus son t-shirt. Bientôt, la bière le réchaufferait bien assez. Il en buvait depuis qu'il était enfant.

Il avait assez fumé aussi. Mais il avait arrêté cette ineptie.

Il observa la fille. Elle était avec d'autres gens. La fille maquillée du labo de géologie, qui parlait avec deux gars. À la voir ainsi, il aurait dit que la blonde à l'imperméable bleu n'entendait pas un seul mot de ce qu'ils disaient. Son regard se perdait dans la foule.

Il pourrait l'approcher. C'était une fête. Les gens faisaient ce genre de choses d'ordinaire.

Mais il avait essayé de la charmer une fois. Et il n'avait aucune envie de se confronter de nouveau à son indifférence.

La blonde maquillée partit avec les garçons. Ce devait être des joueurs de base-ball.

Lui avait rejoint l'équipe de tennis. Un sport individuel. Ça lui allait très bien. Et puis, il était bon au tennis. Il avait joué pour son école aussi.

Il attendit que la fille à l'imperméable bleu suive le reste de sa petite troupe.

Mais elle n'en fit rien.

Il prit une nouvelle lampée de bière pour se donner du courage et se fraya un chemin jusqu'à elle.

— Salut.

— Salut.

Elle le regardait droit dans les yeux. Comme si elle le connaissait.

— T'as l'air d'avoir froid.

Il était là avec son t-shirt, une bière à la main, paraissant avoir chaud. Il l'espérait du moins.

— Oui, j'ai froid.

— Tu n'es pas en cours de géologie avec moi, au labo ?

Il essayait de sembler décontracté.

— Je ne sais pas, peut-être.

— Tu étais assise avec cette fille, celle qui a le chandail bleu, non ?

Elle regarda la foule.

— Ann ? Ouais.

Puis elle se remit à regarder droit vers lui, avec ses magnifiques yeux bleus. Elle souriait. Et elle avait un verre de bière à moitié plein dans la main droite. Son bras gauche était replié sur sa poitrine, sa main libre s'accrochant fermement à son bras droit au niveau du coude, comme si elle voulait chasser le froid.

— Je m'appelle Tim.

Elle hocha la tête.

— Moi, c'est Tara.

— Tu es du coin ?

— Huber Heights. Et toi ?

— Eaton.

— C'est où ça ?

— Près de la frontière de l'Indiana.

— C'est dans l'Ohio ?

Tout le monde lui posait la question.

— Ouais.

— Tu mets combien de temps pour venir ici ?

— Environ 45 minutes.

— Tu fais l'aller-retour tous les jours ?

— Oui, ou bien je fais du covoiturage.

— Waouh. Moi qui pensais que mes 20 minutes, c'était long !

— C'est pas si loin.

Pour l'instant, en tout cas, car cela ne faisait que quelques semaines qu'il faisait la route.

— C'est ta première année ici ?

— Oui, j'ai eu mon diplôme en mai.

— Moi aussi.

Elle avait son âge. Bien.

Tim ne voulait pas la laisser, mais il ne savait plus trop quoi dire.

— Eh bien, je dois y aller, dit-il avant que les choses ne tournent mal.

— Oui, moi aussi. Je gèle.

Cependant, elle ne bougea pas.

— D'accord, bon, eh bien, à bientôt.

— D'accord.

Il s'éloigna. Il avait l'impression d'être pris dans une faille spatio-temporelle. Était-ce vraiment arrivé ? Venait-il réellement de rencontrer la fille qu'il avait remarquée au labo ?

Et ce sourire qu'elle lui avait fait... des choses pareilles n'arrivaient pas. Surtout pas à lui.

Elle était mignonne. Discrète. Et elle avait l'air si gentille. Pas le genre à jouer avec un gars ou à passer d'un garçon à l'autre. Tara était le genre de jeune fille que les mères approuvent.

* * *

Je ne dis pas à Ann que je l'avais rencontré. Je ne le dis à personne. Tim était mon secret. Je ne voulais pas que les autres me donnent leur avis sur lui. Il ne m'avait pas demandé mon numéro de téléphone. Et je savais que ce serait la première question à sortir de la bouche d'Ann, et son pronostique, en entendant ma réponse, ne serait pas bon.

Je ne supportais pas la sympathie d'Ann.

Et puis, il avait dit « à bientôt », et cela voulait dire qu'il voulait me revoir, non ?

Je l'espérais.

Mon Dieu, je l'espérais tant.

* * *

Parce qu'il avait pensé à Tara plusieurs fois au cours de la fin de semaine alors qu'il était chez lui, rue Maple, Tim la chercha sur le campus toute la journée du lundi, mais on aurait dit qu'elle avait disparu de la surface de la planète. Puis, le mardi matin, il tourna au coin de la bibliothèque, et elle était là, à moins de 20 mètres et se dirigeant droit sur lui.

Cette fille, Ann, était avec elle, mais il n'avait pas l'intention de laisser passer sa chance.

— Salut, dit-il.

— Salut.

Même lui ne pouvait pas manquer de remarquer le sourire accueillant qui se dessina sur son visage. Elle était contente de le voir. C'était tout l'encouragement dont il avait besoin.

— Dis, tu veux m'attendre tout à l'heure avant le cours de géologie pour qu'on puisse s'asseoir l'un à côté de l'autre ?

Il sentait le regard d'Ann sur lui, mais il l'ignora.

— Bien sûr.

Gagné.

Une heure plus tard, Tim se tenait dans le couloir devant l'amphithéâtre de géologie, en avance, pour une fois, quand Tara arriva.

— Salut.

— Salut.

Ça, c'était fait. Il avait l'impression qu'ils ne savaient se dire que ça.

— Prête à entrer ?

— Oui.

Il lui ouvrit la porte, et elle entra devant lui. Elle choisit un siège dans les rangs de devant, pas vraiment là où il se serait assis... Il ne dit rien et s'installa.

Elle prit des notes pendant le cours. Il ne s'était pas attendu à ça non plus. Il y avait des choses bien plus importantes dont on pouvait parler. Qui se souciait des pierres ?

Plus il restait assis ici, à sentir son parfum enivrant, moins il avait envie d'être là. Il devait sortir de la salle avant de se mettre dans l'embarras. Son jean, trop moulant, ne lui permettrait pas de cacher ce qui était évident.

Le cours prit fin, et Tara rangea ses affaires comme si elle devait aller quelque part. Il devait prendre les devants.

Elle se retourna, le regarda droit dans les yeux, et il oublia ce qu'il était sur le point de dire.

— Tu veux qu'on s'assoie ensemble jeudi ? demanda-t-il.

— D'accord.

Son sourire lui fit perdre la tête.

Les autres étudiants parlaient autour d'eux. Un garçon le bouscula.

— Tu as quelque chose de prévu jeudi après les cours ? lâcha-t-il ensuite, pas vraiment comme il l'avait prévu.

— Non.

— Ça te dirait qu'on se voie ?

— D'accord.

— Je n'ai pas de voiture.

Il devait lui dire. Elle le découvrirait bien assez tôt de toute façon.

— Je vais bientôt en avoir une, mais je ne l'ai pas encore.

— Comment fais-tu pour venir en cours ?

— Je viens avec un ami à moi. On allait à la même école secondaire.

— Il habite aussi à Eaton ?

Ils descendaient l'escalier de l'amphithéâtre, Tara devant lui, et elle se tourna pour le regarder.

— Oui.

— Alors que va faire ton copain si on traîne ensemble après les cours ?

— Il travaille le jeudi. D'habitude, je l'attends.

— Ce n'est pas agréable. Tu veux venir chez moi ? Tu pourras rencontrer ma mère, et on pourra traîner là-bas.

Oh que oui, il voulait. Mais...

— Je dois être revenu ici pour retrouver mon ami quand il sortira du boulot.

— Il finit à quelle heure ?

— À 17 h.

— Je peux te ramener.

Elle lui offrait le paradis. Et l'enfer, aussi. Quel genre de gars voulait qu'une fille le conduise à droite et à gauche ? Surtout pour un premier rendez-vous ?

Toutefois, sa mère n'avait pas élevé un enfant stupide.

— Tu es sûre que ça ne te dérange pas ?

— Bien sûr que non.

— Alors c'est d'accord.

— Très bien.

Ils étaient sortis de la salle, et Ann était à quelques mètres, attendant Tara.

— À jeudi.

— D'accord.

Il la regarda s'éloigner, remarquant combien ses fesses étaient exceptionnelles dans son jean. Puis il se rendit compte qu'il souriait.

Cela ne faisait qu'un mois qu'il était à l'université, et il avait un rendez-vous avec une fille...

Trois

* * *

Les deux jours précédant le jeudi furent interminables. Tous ceux que je connaissais — ma famille, Ann et Rebecca, ma meilleure amie du secondaire — savaient que j'avais un rendez-vous. Dans mon monde, c'était aussi colossal qu'une remise de diplômes.

Et pourtant, je voulais que tout le monde, moi y compris, se comporte comme si ce n'était pas un événement si spécial.

Un garçon allait venir chez moi. Cela arrivait tout le temps aux filles.

Durant tout le cours de géologie, je fus une véritable boule de nerfs, mais j'étais excitée, aussi, et n'entendis pas un mot du cours. Tim était magnifique dans son jean et son chandail.

Et sur un plan complètement différent, j'avais hâte que ma mère le rencontre.

Lorsque l'on fut enfin dans ma voiture, je tremblais. Je ne savais pas quoi faire de mes mains. Ou de quoi que ce soit d'autre. J'étais une étrangère sur mes propres terres. Assise dans ma propre voiture. Seul avec un garçon. Un homme.

C'était comme si je n'étais plus dans mon corps, mais en dehors, en train de me regarder. Il y avait un homme dans ma voiture. Et je conduisais.

Qui était cette fille ?

Et comment diable le monde avait-il tant dévié de son axe ? En l'espace d'une semaine, je m'étais transformée : de la fille perdue dans ses livres que personne ne remarque, j'étais devenue cette fille, seule avec l'homme de ses rêves. Mon Tim.

Et je ne savais pas quoi dire.

Je connaissais les romans d'amour. Les ducs et les comtes, et les hommes d'affaires de ce monde qui volaient dans leurs jets privés et ne faisaient qu'une bouchée des filles comme moi.

Et...

Je connaissais les garçons. Bien sûr que je les connaissais. Je passais chaque jour de ma vie avec deux d'entre eux. Ils aimaient le sport. Et j'étais la meilleure marqueuse officielle de la petite ligue de base-ball que je connaisse.

— Tu es sûre que ça ne va pas déranger ta mère que tu me ramènes chez toi ?

— Oui.

J'en étais absolument sûre. Mon manque d'intérêt pour les garçons avait désespéré mes parents. J'avais entendu si souvent « Sors ton nez de ce roman » que, désormais, je me cachais dans la salle de bain pour lire quand mes parents étaient encore debout. Apparemment, peu importait le temps que je passais là-dedans, ils me laissaient tranquille.

Mais je n'allais pas avouer une chose pareille à l'homme assis à côté de moi. Il n'entendrait pas parler du temps que je passais aux toilettes. Jamais.

Ni de mon penchant pour les romans d'amour. Après des années passées à subir les moqueries de mes frères, je savais que je devais me garder de confesser mon plan de vie.

Le fait que je n'étais jamais sortie avec un garçon et que c'était mon tout premier rendez-vous tombait dans la même catégorie.

Quel homme voudrait d'une fille qu'aucun autre homme ne voulait ?

Je continuai de conduire. En espérant ne rien faire de stupide.

— Ne t'inquiète pas pour mon père, dis-je à l'homme assis à mes côtés. Il ne sera pas à la maison quand on arrivera.

Papa était de service à son bureau immobilier et il ne rentrerait qu'après que Tim fut parti. Maman et moi nous en étions assurées.

— Mon grand frère n'est pas là non plus.

Je babillais, tournant mon volant, conduisant trop vite, m'arrêtant trop brusquement aux feux rouges.

— Il est à l'université, dis-je. Il me manque atroce-ment. On n'a que 13 mois d'écart, lui et moi, et l'année dernière, quand il est parti pour Armstrong, c'était la première fois de toute ma vie qu'on était séparés, et je déteste ça.

Tim hocha la tête. Je vis le mouvement du coin de l'œil et lui jetai un regard. Il souriait.

Oh, mon Dieu, ce sourire.

Il avait l'air intéressé par ce que je racontais. Alors je continuai à parler.

— Il est musicien. Comme mon père. Ils jouent à l'oreille. Mais Chou, mon frère, dis-je, un peu gênée, comme toujours lorsque je disais pour la première fois aux gens le nom de mon grand frère — ce n'était pas son vrai nom, mais je ne l'avais connu que sous ce nom-là —, Chou joue de la guitare. Il est très bon. Je joue, moi aussi, mais juste pour moi. Je ne suis pas aussi forte que lui.

Je parlais vite. Très vite. J'avais toujours parlé ainsi. Mon frère m'avait toujours taquinée à ce propos, me traitant de commissaire-priseur quand j'étais petite à cause de mon débit très rapide. Mais que pouvais-je y faire ? J'avais trop de pensées qui ne demandaient qu'à sortir de mon cerveau !

Un nouveau hochement de tête à ma droite. Je continuai.

— Le vrai nom de Chou, c'est Walter, comme mon père et mon grand-père. Quand il était petit, ma grand-mère était en train de le changer et elle a décrété qu'il y avait trop de Walter et lui a dit que ce serait toujours « son petit chou ». Le surnom est resté. On ne l'a jamais appelé Walt.

Je divaguais. Pensais librement. C'était toujours mieux que de paniquer. Ou de se soucier de tout ce qui pourrait mal se passer.

— Je me rappelle quand on l'a amené à l'université il y a un an, en août. Toute la famille y est

allée. C'était horrible de le laisser là-bas. Et sur le chemin du retour, on s'est retrouvés dans ce petit village perdu de l'Alabama, c'est là qu'est l'Université Armstrong, et mon père s'est trompé de route. On a dû s'arrêter dans une ferme au milieu de nulle part pour demander notre chemin, et le vieux fermier nous a regardés, a secoué la tête, et il a dit, l'air très sérieux, que, d'ici, on ne pouvait pas rentrer chez nous. Tu y crois ? Comme si, quoi, on ne pourrait jamais rentrer chez nous parce qu'on était là-bas ? Enfin, vraiment...

On se rapprochait de chez moi. Du moment où Tim allait rencontrer ma mère. Je voulais vraiment qu'elle l'apprécie. J'allais mourir si ce n'était pas le cas.

J'avais peur de mon père mais, tout comme mon âme sœur d'enfance, Jeanine, qui vivait dans le Wisconsin avec sa famille, ma mère était ma meilleure amie.

Et je ramenaient chez moi une personne pour qui je quitterais volontiers la maison de ma mère.

N'était-ce pas insensé ? Je le connaissais à peine.

Et comment allais-je pouvoir rentrer chez moi en ressentant tout ce que Tim me faisait ressentir ? Je frissonnais en des endroits où une fille sage ne devait pas frémir. Cela se verrait-il ? Ma mère me connaissait si bien. S'en apercevrait-elle ?

Les voisins me verraient-ils me garer dans l'allée, Tim à mes côtés ? Mon petit frère serait-il à la maison ? Le ciel était-il toujours bleu et l'herbe, verte ?

J'étais Tara Gumser.

Et je ramenaient un garçon chez moi.

— Tu as des frères et sœurs ? lui demandai-je, parce que je voulais tout savoir de lui.

Et parce que je ne voulais pas paniquer en pensant à la rencontre qui allait bientôt avoir lieu.

— Que des frères, pas de sœurs.

Il n'était pas très bavard. Mais ce n'était pas grave. Je parlais beaucoup. Quand j'appréciais la personne avec qui je me trouvais. J'avais des avis sur tout.

— Combien de frères ?

— Quatre.

J'arrêtai la voiture et le regardai.

— Quatre ?

— Oui.

— Plus vieux ou plus jeunes ?

— Plus vieux.

— Tu es le benjamin de cinq garçons ?

Mon incrédulité était évidente. Mais je n'eus pas la présence d'esprit de m'empêcher de réagir ainsi.

— Oui.

Il se tourna et regarda par la fenêtre. Il était timide, et je l'avais mis mal à l'aise.

Calme-toi, m'ordonnai-je. Tu vas le perdre.

— Et tes parents ?

— Quoi ?

— Tu vis avec eux ?

— Avec ma mère.

— Ils sont divorcés ?

Je ne connaissais personne qui avait divorcé. Ou dont les parents avaient divorcé.

— Non.

— Mais ton père ne vit pas avec vous ?

— Il est mort quand j'avais cinq ans.

Oh mon Dieu. Mon cœur se vida de son sang. Dans toute la voiture. Mon cher Tim, si doux, aux si beaux cheveux, avait vécu une souffrance dans son existence. Je voulais tout arranger, là, tout de suite.

— J'ai une amie, qui est venue vivre avec nous l'année dernière à la fin de notre secondaire, dont le père est mort quand elle avait cinq ans, elle aussi. Il était enseignant. Et entraîneur de football. Le terrain de foot de notre école porte son nom, et celui de son frère jumeau, qui était notre entraîneur de tennis et le directeur athlétique. Le stade Heidkamp.

Il hocha la tête.

— Que faisait ton père ?

— Il était enseignant.

Et il arrêta de parler.

Je voulais le soulager de sa douleur.

J'étais en train de tomber amoureuse.

Et personne n'allait le croire. Personne. Jamais. Mais je le savais. Je reconnaissais cette vérité aussi sûrement que je savais que je devais respirer pour vivre. Elle s'installait en moi avec une certitude qui ne laissait aucune place au doute.

Ce secret était le mien. Je devais le chérir. Et le garder caché, là où personne ne pourrait le gâcher.

* * *

Il était assis dans l'Opel Manta bleue, à regarder Tara conduire. Non seulement elle était belle — si belle qu'il ne cessait de se poser des questions quant à l'abondance des atouts qui se cachaient derrière ce petit haut blanc et ce jean moulant —, mais elle était aussi très bonne conductrice.

Elle avait une voiture manuelle.

Quel genre de fille conduisait une voiture avec un levier de vitesse ?

Tara.

À chaque fois qu'elle s'arrêtait et qu'elle devait repartir, ils avançaient doucement, première

vitesse, puis deuxième, troisième, et enfin elle passait la quatrième, sans accroc. Sans sursaut. Il avait des amis qui ne pouvaient encore conduire que des automatiques.

Avant même qu'il ne s'en rende compte, ils étaient arrivés à Huber Heights, une ville nouvellement constituée qui était un centre de Dayton et fourmillait de gens. Elle était donc une citadine, fille de grande ville, alors qu'il venait d'une petite communauté — il pouvait se défendre tout seul avec les meilleurs d'entre eux.

Lorsqu'elle quitta la route nationale 201, l'une des grandes routes traversant Huber Heights, pour tourner sur Brandt Vista, la rue la plus clinquante de la banlieue, il fut mal à l'aise. Il vivait dans une maison de location sur la rue Maple, couverte de bardeaux gris. Ce n'était rien en comparaison avec les grandes demeures de brique et les terrains boisés devant lesquels ils passaient.

Avec un peu de chance, ils ne faisaient que passer devant ces maisons élégantes pour atteindre une maison de campagne.

À peine cette pensée formée dans son esprit, Tara tourna à droite, puis tout de suite à gauche pour s'engager dans l'allée d'une maison à trois étages de style Tudor, l'une des deux seules maisons de la rue, place Drywood. L'une des deux élégantes maisons de brique.

— Viens, je vais te présenter ma mère, dit-elle en arrêtant le moteur et en attrapant son sac en jean.

Tout cela le dépassait complètement.

La porte d'entrée de la maison dans laquelle il avait grandi était un simple panneau de bois avec une poignée, qui s'ouvrait, se fermait, et qu'on verrouillait la nuit. On l'ouvrait et on rentrait, une personne à la fois. Tara s'approcha d'une double porte incrustée de verre gravé, mit sa clé dans le verrou, avant de pousser doucement l'une des poignées de porte et de reculer pour le laisser entrer. Ils auraient facilement pu passer en même temps. Il pénétra dans un hall d'entrée qui était aussi grand que la cuisine de sa maison. De là, il apercevait la cuisine de Tara, deux fois plus grande que celle de la rue Maple, un bout d'une pièce familiale sur la gauche, un salon formel droit devant lui et, à sa droite, un escalier menant à l'étage inférieur.

Tara se dirigea vers la cuisine et, plus nerveux que jamais, il la suivit. Sa mère se tenait là. Elle portait une robe grise et des lunettes un peu trop grandes. La seule autre chose qu'il remarqua était son sourire.

— Bonjour, Tim. Bienvenue, dit-elle.

— Enchanté de vous rencontrer, madame Gumser.

Il tendit la main. C'était toujours étrange et un peu troublant de rencontrer les parents de ses amis. Ils étaient toujours deux fois plus jeunes que sa mère. La mère de Tara ne faisait pas exception. Elle devait avoir l'âge de son frère aîné.

— Enchantée, dit-elle en prenant sa main.

Elle avait une poigne douce mais ferme. Tim apprécia cette femme.

— Tara a beaucoup parlé de toi...

— Allez viens, interrompit Tara en repartant par là où ils étaient arrivés. Je vais te montrer le reste de la maison.

Il vit le salon. L'orgue de son père. La salle à manger. L'escalier qui menait, dit-elle, à trois chambres, dont la sienne, et deux salles de bain. Elle lui montra une chambre à l'étage principal, une buanderie et une autre salle de bain. Tim put à peine tout retenir. Puis elle se dirigea vivement vers l'escalier qu'il avait vu en entrant.

La première chose qu'il vit à l'étage inférieur fut la table de billard et, pour la première fois depuis qu'elle avait garé sa petite voiture bleue sur la promenade Brandt Vista, il se détendit un peu. Des gens qui possédaient une table de billard ne pouvaient pas être si coincés.

Il y avait aussi un petit bureau en bas, mais il appréciait surtout la pièce avec le bar, le flipper de taille réelle, les jeux vidéo Atari et la table de poker. C'était sans aucun doute le refuge d'un homme.

Même l'ameublement était masculin. Les bases de la table et des canapés étaient des fûts de bière. Il y avait deux canapés en cuir noir, avec une sorte de dessin en couleur à l'arrière.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda-t-elle. On peut jouer au flipper. Au billard. Ou...

Il n'avait pas eu l'intention de le faire, mais elle était si jolie et elle le rendait tellement fou, qu'avant de penser au bien-fondé de s'emparer d'une fille magnifique chez elle lors d'un premier rendez-vous, Tim tira Tara à lui et posa ses lèvres sur les siennes.

Comme ça, d'un coup. Ils ne s'étaient jamais tenu la main, et voilà qu'il l'embrassait.

Il aurait pu finir en prison.

Mais le baiser en valait la peine. Elle avait les lèvres si douces !

Tara passa ses bras autour de lui, et le baiser s'intensifia. Ils tombèrent sur le canapé, et son sang n'afflua plus assez dans son cerveau pour qu'il réfléchisse correctement. Ses actions involontaires prirent le dessus.

Jusqu'à ce qu'il ouvre la bouche et que Tara fasse de même. Il bougea la langue, explorant doucement ses lèvres — et sa langue à elle toucha la sienne aussi. C'était comme une danse : tout ce qu'il faisait, elle l'imitait de façon experte. Il mit sa langue complètement dans la bouche de Tara et, non seulement elle l'accepta, mais elle entra également en lui.

Jamais il n'avait été ainsi embrassé de toute sa vie. Et jamais il n'avait embrassé quelqu'un ainsi. Au lieu de soulager un peu la pression qu'il avait ressentie ces derniers jours chaque fois qu'il pensait à elle, ses sentiments ne firent que s'intensifier. Son corps tout entier était en feu.

Être allongé avec elle, sentir son corps contre le sien, tout cela semblait simplement naturel. Il n'avait jamais fait l'amour, n'avait pas l'intention de le faire tout de suite — mais il devait se rapprocher encore d'elle. Et comme si leurs esprits et leurs corps communiquaient déjà l'un avec l'autre, comme si la danse se contentait de continuer, elle bougea en harmonie avec lui jusqu'à ce qu'elle soit allongée sur le dos et lui, sur le côté, à moitié sur elle. Leurs lèvres ne s'étaient jamais séparées.

Lentement, il s'approcha encore plus d'elle, jusqu'à ce que son entrejambe soit pressé contre la jambe gauche de Tara. Elle ne protesta pas.

Il avait de l'expérience. Il savait exactement comment toucher une fille, et il n'hésita pas en passant sa main droite sous le corsage de Tara. Son ventre était nu sous sa paume, et il le caressa quelque temps avant de glisser sa main le long de sa cage thoracique. Il ne pouvait s'arrêter. Il ne pensait pas. Il bougeait instinctivement, la touchant, partout. Elle ne lui disait pas non. Et sa main poursuivait son exploration. Sa poitrine était toute proche, taquinant le bout de ses doigts. Il monta encore et épousa cette rondeur.

Le désir qui brûlait en lui le guidait. La façon qu'elle avait de bouger ses hanches alors qu'il touchait sa poitrine l'incita à continuer. Comme son soutien-gorge le gênait, il passa en dessous. Son sein nu semblait accueillir son contact, cherchant sa paume, épousant sa main comme si c'était là sa place.

Ses baisers étaient aussi chauds que le reste de son corps, ses lèvres bougeaient sur les siennes d'une manière qu'il n'avait jamais imaginée. Elle était une puissance à laquelle il ne pouvait résister. Et il continua à explorer son corps.

Il passa à son autre sein, dont le mamelon était déjà dur. Il resta là un instant avant que sa main ne recommence à errer, redescendant le long de son ventre jusqu'au bouton de son jean. Il n'essaya même pas de défaire la fermeture, mais il ne la laissa pas mettre un terme à son aventure. Glissant ses doigts sous la ceinture de son jean, Tim toucha ses poils pubiens.

Il devait arrêter. Son pénis était prêt à exploser, et ce danger imminent le ramena finalement à la réalité.

Que diable faisait-il ? Non pas qu'il n'ait jamais passé sa main entre les jambes d'une fille auparavant, mais ceci était un premier rendez-vous ! Et sa mère était juste au-dessus.

Il s'écarta et, en regardant Tara, il eut peine à croire que tout cela était réel, qu'il vivait sa propre vie. Elle était si belle qu'il la désirait ardemment. Elle avait les lèvres gonflées et de l'admiration dans les yeux.

— Nous devons arrêter ou nous allons avoir des ennuis.

Elle hocha la tête. Et se releva pour l'embrasser encore une fois. Il lui rendit son baiser, et tout espoir de retrouver sa raison aurait été perdu si elle n'avait brisé leur étreinte. Elle se redressa doucement, tentant de se relever, et Tim dut lui aussi bouger, s'écartant d'elle à contrecœur.

Ils s'accordèrent un moment pour reprendre leurs esprits. Ils ne dirent rien, mais il lui prit la main lorsqu'ils remontèrent l'escalier.

Sa mère était toujours dans la cuisine.

— Maman, je vais ramener Tim.

— D'accord.

Mme Gumser fit le tour de la table et s'essuya les mains sur une serviette. Et Tim prit conscience

de l'énormité de ce qu'il venait de faire.

Les cheveux de Tara étaient en bataille. Son maquillage, en grande partie effacé. Il eut l'impression que son jean était beaucoup trop petit pour lui.

— J'ai été ravi de vous rencontrer, dit-il. Merci de m'avoir accueilli.

Mme Gumser devait savoir qu'ils avaient passé plus d'une heure seuls dans le sous-sol, mais elle ne semblait pas le moins du monde soupçonneuse de ce qu'ils y avaient fait.

— De rien, dit-elle. Reviens quand tu veux.

Tara fut silencieuse sur le chemin du retour au campus, et Tim ne savait pas quoi dire. Les choses étaient arrivées si vite que c'en était embarrassant.

Elle s'arrêta dans le stationnement, et il ouvrit sa porte.

— Je me suis bien amusée, dit-elle.

— Ouais, moi aussi.

Il sortit de la voiture et l'entendit dire :

— Si ton ami travaille jeudi prochain, tu peux revenir à la maison.

— D'accord.

Il ferma la porte.

Elle repartit.

Quatre

* * *

Je n'arrivais pas à croire ce que j'avais fait. Je n'étais plus novice. D'un coup, comme ça. En l'espace de quel-ques heures, j'étais passée de « jamais embrassée » à « expérimentée ».

Maman servit le dîner comme si c'était un soir ordinaire. Des côtelettes de porc avec un gratin de pommes de terre et des petits pois.

Je mangeai. Je quittai la table. Je ne pouvais rester assise là. Pas alors que je sentais encore les baisers de Tim me picoter les lèvres. Pas alors que je ressentais ces sensations troublantes entre mes jambes.

Je n'arrêtais pas de penser à lui.

N'arrêtais pas de le désirer.

Mon père dirait que c'était mal. Que je n'étais pas une fille sage.

Je ne rendais plus de comptes à mon père désormais. Mais à Tim. Je lui appartenais.

* * *

— Alors ?

Ils n'étaient même pas sortis du stationnement de l'université que Steve, le meilleur ami du secondaire de Tim, lui posait déjà la question.

— Quoi ?

— Comment ça s'est passé ?

— C'était agréable.

Les champs et les arbres étaient là, comme toujours. Tout comme le pont et l'eau qui coulait en dessous. Pourtant, rien n'était pareil.

— Agréable.

— Ouais.

— « Agréable » comment ?

Recroquevillé au-dessus du volant dans une veste en jean qui ne devait pas le tenir bien au chaud, Steve se moquait de lui.

— Juste agréable.

— Allez, mon gars, gronda Steve. Elle était comment ?

— Elle était agréable.

Tim regarda par la fenêtre, espérant que Steve allait se taire et appuyer sur l'accélérateur.

— Agréable comment ? Tu l'as embrassée ?

— Tais-toi.

Steve sourit, s'engagea sur l'autoroute, s'adossa à son siège et dit :

— Tu l'as fait, hein ? Tu l'as embrassée.

— J'étais chez elle. Sa mère était là.

— Tu l'as bien aimée ?

— Elle est agréable.

Steve finit par se taire.

* * *

Le samedi matin, je me levai tôt. Et j'avais mal au ventre. Qu'est-ce que j'avais fait ? Je n'étais plus une fille sage. J'avais laissé un garçon me toucher là où personne ne m'avait jamais, jamais touchée.

Pire, j'avais aimé ça.

Et il n'était pas là avec moi. Il travaillait, au rayon des viandes du supermarché de la petite ville où il habitait.

À 45 minutes de chez moi.

Je fis du ménage. Je devais enlever la poussière. La corvée la plus ennuyeuse de la gente féminine. Jusqu'à maintenant. Car, alors que j'époussetais, je pensais à Tim. Je le sentais. Enlever la poussière me donnait la liberté de laisser mon esprit vagabonder où il le voulait sans interruption. Épousseter me libérait de l'obligation d'expliquer mon silence. Je descendis et m'assis sur le canapé où Tim et moi nous étions assis.

Et me demandai s'il me parlerait encore un jour.

Avais-je été idiot ? Avais-je laissé un garçon m'utiliser, comme on m'avait prévenue qu'ils le faisaient ? J'avais été trop facile. Volage. J'avais entendu tant de choses horribles à propos de « ces » filles.

Et j'avais fait tout cela lors du premier rendez-vous.

Mais, bon sang, ça avait été bon. Même mieux que ça. Cette heure avec Tim avait été ce dont toutes les filles rêvent. La magie. Les émotions qui nous avaient dévorés avec un besoin irréfléchi...

Mais, cet après-midi-là, je n'étais que confusion. Je ne cessais de passer de l'excitation au désespoir.

À quoi avait-il pensé ?

Voudrait-il aller plus loin maintenant que le mal était déjà fait ?

Pour commencer, m'avait-il vraiment appréciée ?

J'aurais aimé que mon grand frère soit rentré de l'université. Et en même temps, j'étais contente qu'il ne soit pas là pour voir mon humiliation. Cependant, il appela.

— Quoi de neuf ? me demanda-t-il quand maman me dit de décrocher le téléphone.

— Rien.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire.

— Quoi ? J'ai eu une bonne note en écriture cette semaine. J'ai parlé d'Angel et de Chérie.

Chérie était le caniche nain de la famille. Angel était le mien.

— Maman a dit que tu avais un petit copain.

Il ne se préoccupait pas de mon travail scolaire. Comme toujours.

Mon visage me brûlait. Je ne voulais pas savoir ce que maman lui avait dit. Avais-je des ennuis ?

Allait-il me taquiner ?

— Je suppose.

— Comment s'appelle-t-il ?

Comme si maman ne lui avait pas dit.

— Tim.

Et ne t'avise pas de dire quoi que ce soit de méchant sur lui. Ne critique pas. Et pour l'amour de Dieu, ne te moque pas de moi.

Le silence était insoutenable. J'adorais mon grand frère. Et je n'avais jamais eu d'amoureux.

Qu'est-ce que cette nouvelle donnée allait provoquer entre Chou et moi ?

— Il fait du tennis, lâchai-je.

Chou avait été dans l'équipe de l'école secondaire. Il n'en faisait plus depuis qu'il était à l'université. Là-bas, il jouait aux quilles.

Cela rendait-il Tim meilleur que Chou ? Parce qu'il jouait au tennis au niveau universitaire ?

Venais-je de rabaisser mon frère ?

— Tu l'aimes bien, dit-il.

— Oui.

— Beaucoup.

— Oui.

— Alors, assure-toi qu'il te traite déceimment.

Le nœud qui comprimait ma poitrine se desserra. Je respirai enfin.

— C'est le cas. Je te le promets, Chou. C'est le gars le plus gentil que je connaisse.

C'était du moins ce que j'espérais.

— Je vais devoir le rencontrer.

— Je sais.

— Tu lui diras.

— D'accord.

Je lui dirais. Peut-être pas exactement comme mon grand frère l'avait ordonné, pas sur ce ton menaçant. Mais je dirais à Tim que Chou voulait le rencontrer. Si jamais j'entendais encore parler de Tim.

J'attendis toute la fin de semaine qu'il appelle. Il n'appela pas. Le dimanche soir, je souhaitais ne

jamais l'avoir rencontré, ne jamais l'avoir ramené à la maison. Ma première incursion dans le monde du flirt, et j'avais tout fait rater. J'avais donné à Tim des choses que je ne pourrais jamais reprendre. Je lui avais donné mon premier aperçu. Mon premier toucher.

Et je l'avais fait ici même, dans ma maison. J'avais trahi mes parents. Je me mis à faire le tour de la cuisine pour éviter la porte du sous-sol.

J'étais en colère. Contre lui. Et surtout contre moi. J'étais plus intelligente que ça. Mon père m'avait appris à éviter ce genre de bêtises. Ma religion, aussi. Et la première fois qu'un garçon s'était montré intéressé, j'avais laissé tomber tous mes principes et mes convictions. Je n'étais qu'une ratée.

Il n'avait pas à le savoir, cependant. Le mardi, j'allai en cours de géologie avec une seule pensée en tête. Faire comme si j'étais indifférente.

Et je réussis à paraître impassible. Jusqu'à ce que je traverse le couloir jusqu'à l'amphithéâtre et que je le voie debout devant la porte. Il portait un chandail rayé vert avec une chemise en dessous. Le col de la chemise, également vert, reposait soigneusement sur son chandail. Son jean semblait neuf. Et cette boucle de ceinture...

Elle était énorme. En métal. Et je me souvenais de sa froideur contre la peau nue de mon ventre.

Appuyé contre le mur, il regardait passer les étudiants. Comme s'il attendait quelqu'un.

S'il y avait eu un moyen de rebrousser chemin et de cacher mon visage au moment de tourner au coin, je l'aurais fait. Mon cœur battait si fort qu'il m'empêchait de respirer. J'avais l'estomac tout retourné.

Il regarda droit dans ma direction. Et s'écarta du mur. Il sourit. Se rapprocha.

— Salut.

— Salut.

Il me tendit la main, me regardant droit dans les yeux. Ma main bougea avant même que je ne puisse y réfléchir. Et nous pénétrâmes dans la salle de classe main dans la main.

Oui, il *était* bien en train d'attendre quelqu'un.

Moi.

* * *

Le jeudi suivant, Tim était assis à côté de Tara en cours, jouant avec la paume de sa main. Sa main gauche. Elle prenait des notes de la droite.

— Pense à ce qu'on va faire cet après-midi, lui murmura-t-il à l'oreille.

Il n'avait que ça en tête.

Tara et lui. En bas sur ce canapé.

Chaque fois qu'il regardait le chandail moulant à rayures bleues qu'elle portait avec son jean, il pensait à la peau douce et aux seins qui étaient, il le savait, dissimulés en dessous. Il ne cessait de

penser à les toucher.

— Mes lèvres sur tes lèvres, dit-il en se penchant encore vers elle.

— Chut.

Ce n'était pas vraiment la réponse qu'il attendait.

Et il ne s'attendait pas non plus à l'accueil qu'ils reçurent cet après-midi-là en arrivant enfin sur la place Drywood. Tara lui avait demandé s'il voulait conduire cette fois-ci, et il se gara dans l'allée à côté d'une Cadillac bleue flambant neuve.

— Mon père est là.

La réserve qui pointait dans la voix de Tara se répandit en lui, doublant d'intensité depuis le siège passager.

La porte d'entrée s'ouvrit alors qu'ils approchaient, et un homme qui semblait avoir plutôt l'âge de sa mère que celui de la mère de Tara apparut dans l'encadrement. Il portait un costume bleu sombre, une chemise blanche, une cravate rouge et des chaussures pareilles à celles que l'on voit dans les vitrines de luxe avec des étiquettes indiquant leur prix élevé.

Il avait les cheveux presque aussi longs que ceux de Tim. Ses lunettes étaient teintées.

— Papa, je te présente Tim.

Ils n'étaient même pas encore entrés dans la maison. Tim tendit la main.

— Ravi de vous rencontrer, monsieur Gumser, dit-il.

La poigne de l'homme était écrasante, mais Tim tint bon. Le père de Tara dit quelque chose, peut-être « Enchanté », ou « Bienvenue », ou encore « Tu touches ma fille encore une fois, et je te tue ». Ce que Tim entendit était « Beurk ».

Ils passèrent enfin la porte. La mère de Tara était là.

— Bonjour, madame Gumser. Ravi de vous revoir, dit Tim, soulagé de voir son visage amical et familial.

— Entre, Tim. Vous voulez boire quelque chose, les enfants ?

— Un Pepsi, dit Tara, alors qu'il allait décliner et la guider avec espoir vers le sous-sol.

— Tim ?

Ils étaient tous les trois en train de le fixer.

— Je prendrai un Pepsi aussi, répondit-il.

Il transpirait dans le chandail à rayures qu'il avait enfilé ce matin-là en espérant qu'il plairait à Tara — et imaginant ses mains se glisser en dessous.

Ils s'assirent tous à table. M. Gumser ne l'aimait pas, mais il resta discret là-dessus. Tara et sa mère firent toute la conversation, sauf lorsque M. Gumser posait des questions à Tim — auxquelles Tim réussit à répondre.

— Ma femme m'a dit que vous alliez à l'Université de Wright.

— Oui, monsieur. Je suis en première année.

— Tim est en géologie, intervint Tara, avant de se tourner vers sa mère. On m'a rendu ma rédaction sur le galet aujourd'hui.

Tim le savait déjà. Elle avait dû écrire une rédaction de 500 mots en décrivant quelque chose, et Tara avait décrit un galet.

Tim s'était dit qu'il aurait pu en écrire 10 mots, avec un peu de chance.

— J'ai obtenu un A, dit Tara à sa mère.

Et la conversation suivit son cours. Tara et sa mère qui discutaient. Le père de Tara qui l'interrogeait.

L'homme se souciait de sa fille. Tim comprenait cela. Et, somme toute, il était content d'être là — même s'ils n'étaient pas dans le sous-sol, pas encore du moins.

Mais ils n'y allèrent pas ce jour-là. Tara le surprit, encore, lorsque peu après que son père eut quitté la table, elle se leva et lui dit :

— Tu veux voir ma chambre ?

Elle avait lâché ça comme ça. Devant sa mère. Avant de se tourner vers elle.

— Je peux, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, dit Mme Gumser en ramassant les verres sur la table.

Elle préparait quelque chose dans la cuisine — le dîner, certainement, bien qu'il soit un peu tôt pour ça.

— Bien sûr, j'aimerais beaucoup la voir, dit Tim en se demandant dans quel genre de famille il était tombé.

Soit les parents de Tara étaient les adultes les plus confiants qu'il ait jamais rencontrés, soit les plus ouverts d'esprit. À en croire l'inquisition qu'il venait de subir, et la fille qu'il apprenait à connaître, il penchait pour la première option.

Ses parents lui faisaient confiance. Assez pour la laisser emmener un garçon dans sa chambre.

La chambre était... une chambre de fille. Moquette marron. Murs jaunes. Un grand lit avec un genre de drapé au-dessus, comme une princesse dans un film de Disney. Les autres meubles étaient blancs avec un peu de doré. Et il y avait un fauteuil doré apparemment en velours dans un coin près de la fenêtre. À côté, il y avait une lampe et une table en marbre. Rien ne traînait.

Dans la chambre, il ne remarqua rien qui lui corresponde, jusqu'à ce qu'il voie l'instrument qui reposait dans le coin opposé.

Il se dirigea droit dessus — en évitant de regarder le lit.

— C'est ta guitare ?

— Oui.

— Tu en joues ?

— Juste pour moi. Comme je te l'ai dit, mon père et mon frère sont les musiciens de la famille. Tu devrais entendre Chou jouer. Il est assez bon pour en faire de façon professionnelle. On avait même

un groupe au secondaire pendant un temps, mais je ne jouais pas de la guitare. Je jouais du tambourin. Et je chantais.

— Ton groupe s'est déjà produit quelque part ?

— On a fait quelques concerts à l'école et à une fête aussi. Puis Chou a créé un autre groupe avec des garçons plus âgés, et ils ont fait quelques soirées, jusqu'à ce qu'il parte à l'université.

Il tenait toujours la guitare. Les frettes étaient bien usées. Le reste de l'instrument brillait comme s'il était tout neuf.

Et cher. C'était une Yamaha FG-75. Il le vit sur l'étiquette à l'intérieur de l'étui.

— Qu'est-ce que tu sais jouer ?

Elle haussa les épaules.

— Toutes sortes de choses. Mais je joue toute seule. Je ne suis pas très bonne, tu sais.

— Quel genre de morceau joues-tu ? insista-t-il.

— Des trucs de John Denver. Et... je ne sais pas, d'autres choses.

Elle se tenait là, au pied du lit, l'air à la fois heureuse et inquiète. Et il ne pouvait s'empêcher de l'imaginer là, la nuit, toute seule, toute nue...

Il lui tendit la guitare.

— Joue quelque chose pour moi.

— Non, vraiment, je ne suis pas si bonne.

— Ça m'est égal. Je veux juste t'entendre. S'il te plaît ?

Il la regarda droit dans les yeux, et on aurait dit que quelque chose se passait. Comme s'ils s'étaient dit quelque chose sans utiliser de mots. Étrange...

Que diable se passait-il ?

Quoi que ce fût, Tara prit la guitare et grimpa sur le lit. Son jean s'étira sur ses cuisses lorsqu'elle croisa les jambes à l'indienne et qu'elle posa la guitare sur ses genoux.

Elle tapa quelques coups, le regard posé sur les cordes, plus elle se mit à gratter les cordes.

— *There is... a house...*

Lorsqu'elle se mit à chanter *The House of the Rising Sun*, il s'immobilisa. Et il ne pouvait plus la quitter des yeux. Elle jouait comme si elle était connectée à un autre lieu, comme si elle était seule au monde.

Elle avait menti.

— C'était excellent, dit-il quelques secondes après que le silence fut retombé dans la chambre.

— Merci.

Elle ne le regarda pas et remit la guitare à sa place.

Il avait prévu de l'embrasser, il en avait fantasmé toute la journée, mais il ne l'avait pas fait. Ils s'étaient à peine touchés ce jour-là.

Mais il était quand même content d'être venu.

Cinq



Je n'avais jamais été aussi heureuse. De toute ma vie.

Rien de ce que j'avais fait dans ma vie — ni les étés avec ma meilleure amie, ni les camps d'équitation quand j'avais 12 ans, ni le voyage à Disneyworld quand j'en avais 15, pas même mon retour à la maison après l'école pour trouver une voiture neuve m'attendant dans l'allée, entourée de rubans et de boucles — n'était comparable au fait d'être l'amie de cœur de Tim.

Je n'étais plus Tara Gumser. Je faisais partie d'un couple.

Je ne cessais de me le rappeler le samedi soir suivant la rencontre de Tim avec mon père. J'étais assise dans la voiture que Tim avait empruntée à son frère, de 12 ans son aîné — et marié.

Jamais je n'étais montée dans une voiture comme cette familiale Ford. Elle était assez neuve, comme la voiture de ma mère, mais mes parents ne conduisaient que des General Motors.

La voiture sentait la cigarette. Mes parents avaient arrêté de fumer des années auparavant.

Nous étions en route pour la maison de Tim, sur la rue Maple. Il allait me montrer ses poids. J'allais le regarder faire de la musculation.

— Tu es sûre de vouloir faire ça ? demanda Tim, quittant la route des yeux assez longtemps pour me regarder.

Il portait une veste noire et un jean bleu, et rien qu'en le regardant, ces sensations étranges revenaient entre mes jambes.

— Oui, bien sûr que oui.

Cela semblait si naturel d'être assise avec lui dans une voiture familiale. Comme si nous étions un couple qui allait avoir des enfants pour remplir la banquette arrière.

— On peut faire autre chose si tu veux.

— Je veux voir ta maison. Et te regarder faire de la musculation.

J'eus un peu chaud en disant cela, mais je serais vraiment déçue s'il changeait d'avis. Je pensais à lui en permanence et je ne savais même pas où il habitait. Où il dormait.

Et puis, j'avais passé ma vie à regarder des gars faire du sport. Si ce n'était en vrai, c'était à la télévision. La domination masculine de mon foyer prétendait avec vigueur et collectivement qu'un événement sportif, quel qu'il soit, avait la priorité sur tout autre programme télévisuel.

J'avais même hâte de le voir faire des exercices physiques.

La raison pour laquelle j'étais nerveuse, si nerveuse que j'avais l'impression que j'allais faiblir — et il avait dû le remarquer —, était que j'allais rencontrer la mère de Tim. Elle n'allait pas m'aimer. J'en avais le sentiment.

J'étais trop sûre de moi. Je disais ce que je pensais.

Mouais, pas très bien.

Et quand je ne disais pas ce que je pensais, je ne disais rien du tout.

Je n'étais tout simplement pas douée pour les échanges sociaux. Surtout parce que je pensais que c'était une perte de temps et que c'était assez artificiel. J'avais déjà essayé de tenir des conversations désinvoltes, mais les mots qui sortaient de ma bouche me paraissaient bêtes, et je m'étais mise dans l'embarras.

La mère de Tim allait me détester.

— Tu as déjà vu la série *Rhoda* ?

On n'arrêtait pas de rouler. On s'éloignait vraiment de chez moi. On était en pleine campagne. Il n'y avait aucune ville en vue. Pas un seul établissement de restauration rapide pendant des kilomètres.

Je n'étais vraiment pas dans mon élément.

Et je voulais tant être avec lui. Je me concentrai sur ses mains, posées sur le volant. Je me sentais en sécurité. Elles me rassuraient.

Et elles m'excitaient, aussi.

— Oui, dit-il.

Était-il excité lui aussi ? Avais-je parlé à haute voix ?

Puis je me rappelai que j'avais posé une question sur *Rhoda*. Cela me ressemblait bien d'avoir trois conversations différentes dans la tête en même temps.

— Avec Valerie Harper ? demandai-je.

J'avais posé cette question sur *Rhoda* en pensant au sport, qui régnait en maître chez moi.

Regarder Tim soulever des poids, ça avait l'air... érotique..., mais je ne voulais pas m'accrocher à un gars qui pensait que la vie tournait autour du sport.

Ce que je voulais faire, c'était de m'accrocher à Tim. Je le savais d'ores et déjà. J'imaginais l'avenir avec lui. Je voulais un avenir avec lui. L'avenir de toute une vie.

J'avais beau ne jamais avoir eu d'amoureux auparavant, je savais ce que je voulais. J'avais toujours été ainsi. Et j'avais souvent raison — à propos de ce que je voulais.

— Oui, *Rhoda*, avec Valerie Harper.

— Vraiment ? demandai-je.

— Oui.

— La *Rhoda* de *Mary Tyler*...

— *Moore*, finit-il en s'adossant à son siège avec la confiance d'un homme à l'aise avec la machine puissante qu'il conduisait.

— Tu regardais *Mary Tyler Moore* ?

— Le samedi soir.

Moi aussi. Tous les samedis soir, pendant tout le secondaire. Que je garde des enfants ou que je sois à la maison.

— Tu as vu l'épisode où la mère de Rhoda habitait avec Mary ?

C'était un épisode de la première saison, passé à la télé en 1970 ou 71.

— Ida ? Parce que Rhoda ne voulait pas la voir ? Oui.

Il connaissait vraiment la série. Pourquoi étais-je surprise ? C'était mon homme idéal.

— Rhoda a toujours été mon personnage préféré, dis-je, me sentant libre de partager mes pensées désormais. J'étais super contente quand j'ai appris qu'elle allait avoir sa propre série. Je n'en revenais pas. J'ai attendu toute la semaine avec impatience. Je n'ai rien prévu pour la soirée parce que je ne voulais pas prendre le risque de manquer le premier épisode.

Il hocha la tête, comme s'il avait fait la même chose.

— Le soir de l'épisode pilote arrive, et je suis là, avec 15 minutes d'avance devant ma télé sur la bonne chaîne, impatiente de regarder ma série, et voilà que mon père arrive et change de chaîne. Il y avait du foot à la télé. Pas de *Rhoda*.

— Il savait que tu avais attendu pour voir l'émission ?

— Oui. Mais il y avait le fameux *Monday Night Football*.

— Alors tu as raté l'épisode ?

— Non, ma mère a réussi à faire fonctionner la petite télé du sous-sol assez bien pour que je regarde en bas. Mais il y avait des lignes sur l'écran tout le long. Cependant, ce qui m'a vraiment rendue folle, c'est que mon père a dormi pendant tout le match qu'il regardait sur la grande télé en couleur du salon.

— Ce n'est pas juste.

C'était ce que je m'étais dit.

Et Tim venait de réussir mon test.

Nous avons parcouru tous les kilomètres qui séparaient ma maison de la sienne. Nous étions sur la rue Maple. Il se gara devant une ravissante maison en bois qui semblait être une demeure historique, d'avant-guerre. Elle avait du caractère, contrairement aux maisons identiques qui surchargeaient la ville que j'habitais.

Et la panique s'installa. J'allais échouer au test de la maman.

— Tim ? C'est toi ?

La voix fit jouer une corde d'effroi dans mon corps déjà tremblant de peur.

— Oui, maman. On est là.

Me tenant par la main, Tim me fit rentrer dans la cuisine et traverser la salle à manger jusqu'au salon, où était assise sa mère. Il y avait un guéridon à côté d'elle. Avec une lampe dessus. Elle était beaucoup plus vieille que ma mère.

— Maman, je te présente Tara. Tara, ma mère.

Je souris.

— Bonjour.

— Ravie de vous rencontrer. Tim m'a dit que vous veniez d'Huber Heights.

Je ne savais pas si c'était une bonne ou une mauvaise chose.

— Oui, madame.

Au moins, puisque j'étais la fille de Walt Gumser, les bonnes manières avaient été gravées en moi.

Elle hocha la tête et eut l'air de vouloir dire autre chose.

Je me disais que je m'en sortais bien, lorsque Tim tira sur ma main, qui était toujours dans la sienne, et me fit tourner le dos à sa mère.

Il me rendait impolie alors même que j'essayais d'être parfaite.

— On va faire un peu de musculation, dit Tim à sa mère.

Avant que je ne puisse dire quoi que ce soit, nous retournions d'où nous étions venus.

Il me tira jusqu'à sa chambre. Elle était au premier étage, au milieu de la maison, et était longue, assez étroite. À gauche de la porte, à côté d'un bureau, il y avait une chaîne stéréo et des platines. Les poids étaient en face du bureau. Derrière tout cela se trouvait son lit.

Et sa mère était dans le salon. Elle savait que nous étions dans la chambre de Tim. Là où il y avait son lit.

Et ses poids érotiques.

Soudain, je fus mortifiée. J'ouvris la bouche pour lui dire. Mais je n'en eus pas l'occasion.

À la seconde où la porte fut fermée, Tim m'attira à lui. On aurait dit un homme affamé. Il m'agrippait si fermement que je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à lui. À être aussi proche de lui que possible.

Son désir était le reflet parfait du mien, et je n'en avais aucune honte.

Je brûlais. Rien ne comptait à part ses lèvres pressées sur les miennes, ouvrant les miennes. Je ne savais pas du tout quoi faire, mais je n'avais pas besoin de m'inquiéter de ce que je ne savais pas. Aimer Tim était naturel. Ma langue savait comment s'unir à la sienne.

Ou alors c'était un très bon professeur.

Je n'en avais jamais assez — je ne voulais pas que ce moment prenne fin. Il recula et, sa main pressée derrière ma cuisse, il m'entraîna avec lui. Mon corps était une extension du sien. Il était lié au sien.

J'avais besoin de plus.

Je savais que ce n'était pas bien lorsqu'il m'allongea sur le lit. Nous étions là pour soulever des poids. Sa mère était à quelques mètres. Les filles sages devenaient de mauvaises filles lorsqu'elles s'allongeaient dans des lits avec des garçons. Mais je ne pouvais l'en empêcher. Mon cerveau et mon cœur étaient en guerre, et mon cerveau n'allait pas gagner.

— Tu es tellement douée pour ça.

Sa voix était rauque. Il était allongé sur moi, me tenant tendrement dans ses bras, me regardant de ces yeux marron que je reconnaissais d'une autre vie. Un autre royaume.

— Pour quoi ?

Les mots étaient coincés dans ma gorge.

— Pour embrasser.

Il plaisantait, n'est-ce pas ? Je n'avais pas la moindre idée de ce que je faisais. Pas d'expérience, si ce n'était avec lui.

— Je veux t'embrasser encore.

— D'accord.

Ma réponse était superflue.

Je ne pouvais l'empêcher de m'embrasser, mais je l'arrêterais après cela. Il n'allait pas passer encore au niveau supérieur. Mon soutien-gorge resterait en place. Il n'allait pas toucher mes seins. Et encore moins mes mamelons. Ce que j'avais ressenti était mal.

J'étais une fille sage.

Mais il pouvait m'embrasser toute la soirée. Toute la vie.

La langue de Tim jouait avec la mienne, me touchait, se retirait, explorait. J'adorais ça. Son eau de Cologne musquée me consumait. Les grognements qu'il poussait m'enflammaient.

Sa main était posée sur mon ventre, sur le côté. Sous mon corsage. Mais ce n'était pas grave. Ce n'était que sur le côté. Il n'allait pas de nouveau me toucher les seins.

Il bougea, ses hanches contre les miennes.

Je bougeai, moi aussi, écartant les jambes, juste un peu. Et il se frottait à moi. Il était grand sous son jean. Et dur. Comme de la pierre.

J'étais fascinée par cette partie de lui, qui me touchait et grandissait. Je voulais la voir. L'observer. La toucher.

Et sa main remontait, touchant mes côtes.

Ça allait. Ce n'étaient que des côtes. Il n'allait pas me toucher les seins. J'ouvris davantage la bouche.

Et je gémis.

C'était mal. Et si bon. J'avais besoin de lui.

Sa main glissa sur mon sein. Elle s'arrêta dessus. Le prenant au creux de sa paume. Il était temps de lui dire d'arrêter. C'était ce que j'allais faire. Dès qu'il allait essayer de passer sous mon soutien-gorge. Il pouvait toucher mon soutien-gorge. Mais pas mes seins.

Ma respiration était saccadée, tout mon corps tendant vers quelque chose qui était à peine hors de portée. Une chose que je n'avais jamais connue. Je ne savais pas ce qui allait se passer. Mais je savais que je vendrais mon âme pour que cela se produise. Je mourais d'envie de trouver ce qui était là. Je devais voler. Et tomber.

Tim défit mon soutien-gorge et couvrit mon sein nu de sa main. Il toucha mon mamelon et le tint entre ses doigts.

Mes hanches se soulevèrent pour rencontrer les siennes. Pour chercher les siennes. Pour se presser contre sa dureté.

Oh, mon Dieu. Aidez-moi. Pardonnez-moi. Je ne me conduisais pas comme une fille sage. Cette nuit-là, sur le chemin du retour, je me blottis contre Tim dans la voiture, léthargique, amoureuse. Je me détesterais sûrement le lendemain — de nouveau —, mais à ce moment-là, dans le monde sombre et intime de la voiture, j'étais heureuse. On entendait la radio, doucement et, alors qu'une chanson passait, j'écoutai les paroles et les suivis, jusqu'à ce que je me rende compte que j'aurais pu écrire cette chanson. Chaque mot était vrai.

It can't be wrong... fredonnait la femme, « ce ne peut être mal », et les mots semblaient si justes. — J'adore cette chanson, dis-je, brisant le silence qui s'était installé depuis que nous étions sur l'autoroute. Chaque mot est vrai.

— *You Light Up My Life*, dit Tim.

C'était le titre de la chanson : « Tu illumines ma vie ».

— Toi aussi, tu illumines ma vie, dit Tim.

Il me sourit et me serra tout contre lui.

* * *

Après avoir garé la voiture de son frère dans l'allée circulaire devant la maison de Tara, Tim la raccompagna à la porte. Il était tard. Plus de minuit. Il devait rentrer, car il devait être au travail à 6 h à l'épicerie.

Mais il hésita après qu'elle eut dit : « Tu veux rentrer ? Boire un Pepsi, afin d'avoir un peu de caféine pour le chemin du retour ? »

Il y avait de la lumière dans l'entrée de la maison. Tout le reste était dans le noir.

— Et tes parents ?

— Je suis sûre qu'ils sont couchés. Ca ne les dérangera pas. Ils préféreraient que tu prennes des forces plutôt que de t'endormir au volant.

Il était entré avant qu'elle n'ait pu prononcer un mot de plus. Il ne pouvait refuser l'occasion de tenir encore Tara dans ses bras.

Il ne sut pas trop ce qui était arrivé à l'idée du Pepsi. Une seconde, ils étaient debout dans le salon, et celle d'après, emmitouflés dans un duvet devant une cheminée où des braises fumaient encore.

— Mes parents ont dû faire un feu ce soir, entendit-il dire Tara, bien qu'il ne fût pas sûr de ça non plus.

Tout ce qu'il savait, c'était que la femme de ses rêves était dans ses bras et qu'il ne pouvait se lasser d'être à ses côtés.

Jamais.

La chose qu'il sut ensuite, c'était qu'il était 4 h.

Merde. Il devait ramener la voiture de Mike et aller au travail. Cela ne dérangeait ni Mike ni sa femme qu'il emprunte la voiture, mais ils n'apprécieraient pas qu'il ne l'ait pas rapportée comme promis s'ils en avaient besoin. Ils avaient des enfants dont ils devaient s'occuper.

Il se dépêcha de dire au revoir, puis il entama la longue route, qui était vite devenue une routine pour lui. Une telle routine que, lorsqu'il prit la sortie d'autoroute qui menait chez lui, à 15 minutes encore de sa maison, il avait du mal à garder les yeux ouverts.

— Plus que quelques kilomètres, dit-il à voix haute, en baissant la fenêtre pour avoir un peu d'air frais.

Et lorsque, quelques minutes plus tard, il commença à piquer du nez, il répéta : « Plus que quelques kilomètres. »

Plutôt 15, oui. Sa voix semblait monotone dans la voiture vide.

Ce qu'il entendit ensuite fut le bruit des pneus sur le gravier.

Il se réveilla en sursaut et se rendit compte qu'il avait manqué un virage et qu'il se dirigeait tout droit vers une cabine téléphonique. Et à pleine vitesse.

Il écrasa la pédale de frein et tourna brusquement le volant. La voiture tourna sur elle-même, mais il tint bon, sonné, effrayé.

Il allait mourir.

Soudain, la voiture s'immobilisa. Il avait l'impression d'être toujours en train de tourner. Il regarda autour de lui. Il s'était arrêté à trois mètres de la cabine, toujours intacte. Il n'avait rien percuté. Rien n'était abîmé.

Sauf son esprit.

Dieu merci. Mike le tuerait s'il démolissait sa voiture. Jamais il ne le pardonnerait.

Parce que ce n'était pas la première fois que Tim se retrouvait dans une voiture qui tournait sur elle-même. Tremblant, Tim se revit soudain quelques années en arrière. Il avait de nouveau 13 ans. Son frère Jeff et lui étaient sortis tard un soir avec des amis. Jeff, qui avait alors 14 ans, conduisait. Ils n'avaient pas vu un panneau indiquant un virage, caché par des feuillages, et ils avaient pris le virage trop rapidement. La voiture avait fait des tonneaux, et ils avaient fini dans le champ d'un fermier.

Ils étaient sortis de la voiture et avaient boitillé jusqu'à une maison, et avaient appelé Mike. Leur frère était venu les chercher, et ils avaient passé la nuit aux urgences, où on avait soigné la clavicule cassée de Tim et ses autres blessures. Mike leur avait fait savoir à tous les deux qu'il valait mieux que cela ne se reproduise pas.

Retirant son pied du frein, Tim fit avancer doucement la voiture, petit à petit, jusqu'à ce qu'il soit revenu sur la route. Désormais bien réveillé, il prit conscience de quelque chose. Il ne pouvait plus

risquer de se confronter à la colère de son frère à cause de ses choix stupides. Il était temps qu'il s'achète une voiture à lui.

Six



Je ne lisais plus de romans d'amour. Ils étaient devenus bien pâles comparativement à la réalité. Je n'avais pas besoin d'imaginer mon héros de Harlequin, ni de le chercher dans les pages de livres écrits par des femmes qui connaissaient toutes les choses que je ne pouvais qu'imaginer auparavant. Je n'avais plus besoin d'imaginer.

J'avais trouvé l'amour avec un grand A.

Mais je ne savais pas du tout comment faire pour le garder à long terme. J'adorais les moments que nous passions ensemble, mais j'avais besoin d'un avenir. Et j'en avais besoin très vite.

Avant de devenir quelque chose que je détesterais pour le reste de ma vie. Une femme facile. Les héroïnes des livres Harlequin ne faisaient pas l'amour avant le mariage. Elles se mariaient par commodité et pour toutes sortes d'autres mauvaises raisons, mais elles ne faisaient pas l'amour sans être mariées.

Si je voulais écrire pour Harlequin, je devais être digne d'une de leurs héroïnes. Je devais être une héroïne Harlequin.

Ces femmes étaient mes mentors.

Ma boussole morale.

Je devais être à leur hauteur.

Et je pensais à Tim en permanence, quoi que je fasse.

— Tu viens faire des courses avec moi ?

Mon amie, Rebecca, restait chez moi quelque temps. Elle s'était disputée avec son beau-frère et elle ne voulait pas rentrer chez sa sœur.

Rebecca me connaissait. Mieux que tous. Et je l'avais négligée.

— Bien sûr, dis-je en sautant de mon fauteuil doré.

J'étais alors dans ma chambre que j'avais décorée moi-même et que j'avais partagée avec Rebecca une grande partie de notre dernière année au secondaire.

Tim allait peut-être appeler. Je ne voulais pas manquer son appel.

Mais Rebecca se sentait seule. Elle avait des soucis. Nous étions amies depuis l'école primaire.

Et son père était mort quand elle avait cinq ans. Il était professeur, comme le père de Tim. Elle avait eu une vie difficile. Je tenais beaucoup à elle. Avant Tim, j'avais toujours été là pour elle, à cent pour cent. Quel genre de personne serais-je si je la laissais tomber subitement ?

— Allons-y, dis-je. Je conduis.

D'habitude, nous prenions la voiture de Rebecca. Elle était plus grande, et elle avait son permis

depuis plus longtemps, mais je voulais utiliser mon essence pour qu'elle économise la sienne. J'allais manquer l'appel de Tim, mais je faisais ce qu'il fallait.

Toutefois, cela n'apaisait pas mon cœur. Il désirait Tim.

Rebecca devait s'arrêter à la boutique de cartes. Je parlai de Tim tout le long du chemin.

— Il pense que l'assassinat de Kennedy a été orchestré par l'un des siens.

Je donnai ce virulent avis dans un lieu que je savais sécuritaire.

— Waouh, c'est vrai ?

— Je ne sais pas. C'est ce que pense Tim.

— Dis donc. Je ne l'aurais jamais pensé.

Moi non plus. Mais je me demandais s'il avait raison. J'avais déjà entendu cette hypothèse. Mais, pour la première fois de ma vie, j'envisageais cette possibilité.

Tim me changeait.

Et cela me terrifiait.

— Je veux une carte hilarante pour Kirby, dit Rebecca alors que nous entrions ensemble dans l'une de nos boutiques de cartes et de cadeaux favorites.

J'étais emmitouflée dans ma veste en jean, mais j'avais encore froid.

— Il t'a appelée ?

— Non, mais Kelly et lui se sont beaucoup entraînés, afin de se préparer pour le base-ball.

Le base-ball commençait au printemps. On était en automne. Et le jumeau de Kirby, Kelly, n'aimait pas que son frère traîne avec Rebecca.

C'étaient des garçons riches.

Rebecca vivait dans une maison où il y avait des trous dans le sol. Et dans les murs. Non pas que Kirby, ou qui que ce soit de notre entourage, le sache.

— Tu devrais peut-être attendre qu'il t'appelle, dis-je en regardant les présentoirs de cartes alors que nous remontions l'allée.

Section « Amour ».

Je jetai un œil. *À l'homme dans ma vie.* Était-ce ainsi que se voyait Tim ? Ou est-ce que le possessif le gênerait ?

À mon amant. Non. Nous n'avions pas besoin d'encouragements dans ce sens.

À celui que j'aime. Il y avait un couple sur la couverture qui me fit penser à Tim et moi. Il avait de beaux cheveux foncés, et elle était petite et blonde. Mais ce que j'aimais le plus, c'était la façon dont l'homme tenait la femme dans ses bras, la regardant comme si elle était tout ce dont il aurait besoin pour le reste de sa vie. J'ouvris la carte.

Toi et moi. Ensemble pour toujours. Je voulais acheter la carte. Elle était parfaite. Et j'espérais que Tim penserait la même chose. Mais il n'avait rien dit de tel. Il n'avait jamais parlé du futur.

Pour le seul et l'unique. J'ouvris celle-là aussi.

Quand je t'ai trouvé, j'ai trouvé mon autre moitié. Exactement. Mais si Tim ne voulait que du sexe ?

— Te voilà.

Rebecca apparut, et je devins rouge. Je n'avais pas à regarder ces cartes. Tim et moi n'allions pas nous marier, ou quoi que ce soit.

— Je t'ai cherchée partout, dit Rebecca en regardant les cartes devant moi.

Heureusement, je n'en avais pas dans la main. En me voyant là, on aurait pu croire que j'étais en train de rêvasser. Ou que je passais par hasard.

Ma belle amie me tendit une carte. Charlie Brown et Snoopy étaient sur le dessus. Le message parlait d'amis qui sont faits pour être ensemble.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Elle est bien, dis-je, la plaignant un peu.

Rebecca avait eu plus de petits copains au secondaire que je n'avais mangé de hamburgers en un an. Mais Kirby était le bon. Je ne l'avais jamais vue aussi éprise d'un garçon.

Et je n'avais jamais vu non plus un garçon si peu enclin à passer du temps avec elle.

— Je me disais que j'allais aller chez lui et la lui laisser dans la boîte aux lettres.

Kirby vivait à 45 minutes de là — dans la direction opposée de chez Tim.

— Et s'il te voit ?

Elle haussa les épaules et regarda de nouveau la carte.

— Je ne suis pas sûre de prendre celle-là. Laisse-moi une seconde pour regarder encore.

Elle pouvait prendre tout le temps qu'elle voulait. J'avais mon propre dilemme : mon propre démon intérieur me poussait à acheter une carte pour un homme dont j'étais désespérément amoureuse et qui n'avait pas dit qu'il m'aimait aussi.

Je passai à autre chose. Le rayon de l'amitié.

Était-ce ce que nous étions, Tim et moi ? Amis ? Je reposai tout de suite les premières cartes que je regardai. Elles étaient clairement destinées à des amis comme Rebecca et moi.

Hé, nigaud. La carte attira mon attention. Ziggy était dessus. Je l'appréciais et le respectais pour sa verve incisive.

Le message était léger, désinvolte — rien à voir avec l'aveu d'amour éternel que j'avais besoin de transmettre. *Hé, nigaud.* Comme si je pensais qu'il n'était pas parfait. Comme si je n'étais pas amoureuse. C'était irrévérencieux, alors que j'étais absolument persuadée que Tim était l'homme le plus intelligent que j'aie jamais rencontré.

Jetant un œil derrière moi pour m'assurer que Rebecca n'était pas en vue, j'ouvris la carte.

Je te trouve génial ! Les mots étaient écrits en un grand gribouillis, à l'oblique.

Et je sus que je devais acheter la carte. Tim pourrait me trouver directe, arrogante. Cela pourrait l'angoisser. Le faire fuir. Mais s'il réagissait ainsi au fait que j'étais folle de lui, que j'avais besoin

de lui dire, alors il valait mieux que je le sache tout de suite.

Et, au moins, je n'avouais pas l'amour éternel que je lui portais.

J'allai droit vers les caisses, espérant payer la carte et la cacher dans mon sac avant que Rebecca ne voie ce que je faisais.

J'attendis que le caissier ait fini de servir la personne devant moi et avançai.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

On aurait dit que Rebecca m'avait observée pour surgir au moment propice, tant elle était apparue vite. C'était du moins mon impression.

— Une carte.

— Je peux la voir ?

Je lui tendis. Et regardai le sol tandis qu'elle lisait. La moquette était grise. Commerciale. Sale et laide.

— Tu prends une carte pour Tim.

Elle me la rendit. Si elle disait à ma mère devant mon père que j'avais acheté une carte pour Tim avant qu'il ne m'ait dit qu'il m'aimait bien, j'allais recevoir toute une leçon.

— Oui.

Et même si elle aussi pensait que ce n'était pas bien, cela n'allait pas m'empêcher d'acheter la carte. Peu importait qu'elle ait beaucoup plus d'expérience que moi avec les garçons.

Rebecca avait « apprécié » beaucoup de garçons. J'étais amoureuse.

La leçon avisée que j'attendais ne venait pas.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demandai-je.

Elle hocha la tête, sa frange parfaitement coupée lui conférant cet air délicat qui attirait les garçons. Ses seins étaient tout aussi enviés quant au volume. Fait accentué par sa taille fine et les chandails moulants qu'elle portait en permanence.

— Tu crois que je devrais lui donner ?

— Oui, je pense. Tu aimes beaucoup ce gars.

— Oui.

— Oui, eh bien, il a besoin de le savoir. Et d'y faire quelque chose s'il espère te garder. Et puis, ça ne parle pas d'amour dans ta carte ; alors ça ne devrait pas le faire complètement fuir.

Waouh. Je n'étais pas aussi démodée que je le pensais.

* * *

Il trouva sa voiture chez le premier concessionnaire qu'il visita — un coupé sport Pontiac LeMans. Elle l'interpella dès qu'il arriva dans le stationnement. À la seconde même où il vit sa carrosserie parfaite, la capote noire amovible et, à l'intérieur, les sièges en cuir et le levier sur le tableau de bord, il sut que cette voiture devait lui appartenir.

Il imagine Tara sur le siège passager. Et sur la banquette arrière. Elle serait impressionnée. Elle allait l'adorer. Comment pourrait-il en être autrement ?

Toutefois, il n'allait pas lui en parler. Pas avant d'être sûr qu'elle lui appartenait.

— Je peux l'essayer ? demanda-t-il au vendeur qui l'approchait.

— Oui, vous pouvez la garder jusqu'à demain si vous voulez, pour que votre mère et votre frère y jettent un œil.

Il était à Eaton, où il avait vécu toute sa vie. Où tout le monde connaissait sa famille — et son affaire.

Il n'avait besoin de personne pour y jeter un œil. Il connaissait les voitures aussi bien que tout le monde dans sa famille. Mais il ne voulait pas passer à côté de l'occasion de la ramener chez lui pour la nuit.

Et lorsqu'il reçut son prêt étudiant deux jours plus tard, il se rua chez le concessionnaire, inquiet que la voiture ne soit plus là.

Mais elle était là. On aurait dit que la Pontiac attendait qu'il la ramène chez lui.

Le lendemain, assis avec Tara au cours de géologie, il était sur le point de lui annoncer la nouvelle.

— Tu t'es déjà amusée sur la banquette arrière d'une voiture ? murmura-t-il vers le début du cours.

— Tim.

Son murmure était ferme ; c'était une réprimande, pas une invitation. Néanmoins, elle serra sa main. Ils se tenaient la main — il avait sa main gauche dans la sienne pour qu'elle puisse prendre des notes de la droite — comme toujours désormais.

— J'ai entendu dire que c'était génial de faire l'amour dans une voiture, dit-il encore, quelque temps plus tard.

— Chuuut.

— Bon, alors je ne t'emmènerai pas faire un tour dans ma nouvelle voiture, dit-il.

Au début, elle eut l'air de penser que sa menace n'était encore qu'une de ses idioties. Puis elle écarquilla les yeux et, sur son visage, se dessina le sourire qu'il commençait à connaître et qui lui remuait le sang chaque fois.

Elle se baissa sur son siège.

— Tu as une voiture ?

Elle regardait toujours devant elle, sa main en l'air comme si elle jouait avec sa bouche dans un mode de concentration studieux.

— Oui.

— Depuis quand ?

— Hier soir.

Elle fixait le professeur comme si elle prêtait attention, sauf que le professeur était en train de parler à un étudiant qui avait du mal à trouver un tableau. Un tableau que Tara avait déjà trouvé

puisque son livre était ouvert à la bonne page.

— C'est quoi ?

— Une Pontiac LeMans sport.

— De quelle couleur ?

— Dorée. Intérieur en cuir noir.

— Quand est-ce que je pourrai la voir ?

— Juste après les cours si tu veux.

Elle se tourna vers lui, et l'excitation dans ses yeux bleus était à la hauteur de ce qu'il avait espéré.

— Tu l'as ici ?

— Oui.

— Je pourrais la conduire ?

Il n'avait pas pensé à ça. À ce qu'une fille conduise sa possession chérie. Sa première voiture.

Mais ce n'était pas n'importe quelle fille. C'était Tara.

— Bien sûr, dit-il.

Il l'avait vue manier un levier. C'était une pro.

Il ne regretta pas vraiment ses mots en la voyant derrière le volant de sa nouvelle voiture, seulement quelques heures après l'avoir achetée. Il n'était plus très sûr de lui avoir dit ceci. Et il était un peu mal à l'aise. La fille timide qu'il connaissait changea lorsqu'elle se mit au volant de la voiture sport. Sa timidité s'évapora. Pour laisser place à une femme sauvage.

Tara fit monter son engin tout neuf de 0 à 110 kilomètres à l'heure en moins de 10 secondes — ce qui était rude pour le moteur. Mais il ne voulait pas la critiquer. Ni lui gâcher son plaisir. Il s'accrocha. Et se mit à prier.

Ils atteignirent l'autoroute en un seul morceau. Ils y parvinrent sans que la voiture ne se plaigne. Elle accéléra et, les deux mains sur le volant, sourit d'une oreille à l'autre.

Il était content de l'avoir rendue si heureuse, puis il vit le virage devant eux.

— Ralentis.

Les mots étaient sortis malgré lui.

— Je ne vais qu'à 130 et j'ai commencé à ralentir pour prendre le virage.

— D'accord.

Si elle le disait.

Il lui laissa deux minutes de plus. Jusqu'à ce qu'il voie la sortie suivante.

— Sors ici, dit-il.

Elle le fit, arrêtant doucement la voiture à la station d'essence.

— Tu veux conduire ?

— Oui.

Toujours aussi rayonnante, elle bondit hors de la voiture, fit le tour du capot et s'assit sur le siège

passager, où il l'avait imaginée lorsqu'il avait acheté la voiture. Son siège.

Là où était sa place.

— La voiture est géniale, Tim. Je l'aime !

Et moi je t'aime, furent les premiers mots qui lui vinrent à l'esprit. Vite suivis par : *Mais à partir de maintenant, c'est moi qui conduis parce que cette voiture est bien plus puissante que ta Manta, ma petite, et je ne veux pas qu'on meure avant d'avoir fait l'amour.*

* * *

— Allez, dépêche-toi, dis-je à Ann un jour, fin octobre.

On venait de sortir de cours, et je devais retrouver Tim. J'étais impatiente de le voir. Je ne voulais pas perdre une seule seconde du temps que je devais passer avec lui.

— Il t'attendra.

— Je ne veux pas qu'il ait à m'attendre.

Je devais lui donner un petit mot. Et j'espérais que lui aussi allait m'en donner un. Il me demandait toujours de lui écrire de petits mots.

Et j'adorais ça. J'avais vu mes amies écrire des mots au secondaire et, maintenant, j'avais enfin quelqu'un à qui écrire.

Le problème, c'était que Tim avait beau aimer recevoir mes mots, il n'était pas aussi doué pour me répondre.

Et j'avais besoin qu'il m'écrive. J'avais besoin de savoir ce qu'il ressentait pour moi. J'avais besoin de lui dire ce que je ressentais pour lui, mais une fille ne pouvait pas faire le premier pas.

En tout cas, pas cette fille-là. Mon père était un homme intelligent, et s'il était sûr qu'une fille qui déclamait son amour la première ne demandait qu'à être utilisée, alors moi aussi j'en étais sûre.

J'avais atteint l'association étudiante où je devais retrouver Tim.

Notre chanson passait : *You Light Up My Life*. Nous avions déjà notre chanson.

J'avais acheté le disque tout de suite après avoir entendu cette pièce dans la voiture de Tim. Ça parlait d'une fille qui avait été toute seule, à la dérive, assise dans son fauteuil, regardant dans la nuit, tout comme moi lorsque je m'étais assise dans mon fauteuil doré en velours sur la moquette luxueuse que j'avais choisie, regardant par la fenêtre de ma chambre le vendredi soir pendant que Rebecca et la plupart des filles que nous connaissions étaient sorties avec des garçons.

Toutes ces nuits, j'étais restée seule, la lampe sur ma table de marbre éteinte, regardant la rue, en bas, rêvant de mon héros de Harlequin, l'homme qui était quelque part et qui ferait fuir mon obscurité.

La chanson parlait vraiment de mon histoire, mot pour mot. Jusqu'à ce qu'elle parle de remplir mes nuits. Mes nuits, lorsque je me couchais et essayais de dormir, étaient douloureusement vides.

Et je me demandai, debout devant l'association grouillant d'étudiants, si tous ces autres jeunes

universitaires autour de moi, parlant, riant, mangeant et étudiant, savaient que je voulais aller jusqu'au bout avec Tim Barney.

Je me sentais coupable et reine du monde à la fois. Mais peu importait le nombre de fois où je me sentais honteuse, je ne regrettais pas ce que Tim et moi avions fait chez lui, sur la rue Maple. Il avait touché mon clitoris. Chaque fois que je pensais à ça, un frisson excitant naissait entre mes jambes et se répandait en moi.

C'était tout ce à quoi je pensais. Les mains de Tim sur ma peau. Ses bras autour de moi. Sa bouche sur la mienne. Je revivais ces instants et je vivais pour la fois suivante où je serais seule avec lui. Pour la fois suivante où il poserait ses mains sur moi. Poserait ses lèvres sur les miennes. Mettrait sa langue dans ma bouche et...

— Le voilà, dit Ann en le montrant du doigt.

Je levai les yeux. Et me mis à fondre. Il portait un jean et cette veste noire que j'adorais. Ses cheveux étaient épais, longs et sauvages, comme toujours, et ses yeux... ces profondeurs brunes... ils étaient fixés sur moi. Vraiment. Comme s'il n'y avait que moi dans la pièce. J'étais la seule chose que Tim voyait.

Mon cœur se remplit jusqu'à ce qu'il soit sur le point d'exploser.

Je lui tendis la main lorsqu'il arriva, et il la saisit comme si elle lui appartenait. Et c'était le cas.

Je devais lui parler. Je ne pouvais plus être seule avec lui. Pas avant qu'on ait parlé. Parce que je savais ce qui allait arriver, et je ne pouvais le permettre. Mais je ne me faisais pas confiance pour empêcher que cela n'arrive.

J'étais une fille sage. Je ne laissais personne me toucher comme j'avais laissé Tim me toucher. Je ne pouvais plus le permettre. Et je ne pouvais pas permettre que nous allions plus loin avant d'avoir parlé. Il devait promettre que nous avions un avenir. Que nous étions plus qu'une aventure universitaire, aussi passionnée soit-elle. Je voulais lui faire l'amour. Mais je ne pouvais pas le faire avant que nous soyons mariés.

Point final.

Je n'étais pas stupide. Je ne m'attendais pas à ce qu'il me demande de l'épouser sur-le-champ. Mais je devais savoir que le mariage était une possibilité pour notre avenir. J'avais besoin de savoir que j'étais plus pour lui qu'une fille avec laquelle il voulait coucher.

Je lui glissai le mot que je lui avais écrit. Et l'imaginai en train de le lire.

Je suis contente que tu aies acheté une voiture. Les choses seront plus faciles. Maintenant qu'il ne dépendait plus de son bon ami, nous pouvions passer plus de temps ensemble.

Puis, dans ma lettre, je passais à ce qui était vraiment crucial.

Je pense que tu me mens en disant que ta mère m'aime bien. Elle ne m'a vue qu'une seconde, et ensuite nous ne lui avons pas donné une bonne impression en restant si tard. La prochaine fois, j'aimerais lui parler un peu plus, et tu devrais me ramener plus tôt à la maison !

J'avais l'impression d'être une mauvaise fille. Et je n'aimais pas ce sentiment. J'avais été une fille sage toute ma vie. J'étais une fille sage.

Je parlais ensuite du film que nous avions prévu de voir le dimanche. Puis venait le plus important.

Je t'adore, Tara.

Je ne pouvais pas lui dire que j'étais amoureuse de lui. Je ne pouvais même pas dire « Je t'aime » — tout haut — même si les mots se criaient eux-mêmes en moi. Il ne m'avait pas dit qu'il m'aimait. Et je ne pouvais pas le dire la première. Je ne pouvais pas être aussi directe. Je ne pouvais pas lui faire savoir que je lui appartenais corps et âme.

Pas si tout ce qu'il désirait, c'était du sexe.

Et, à la fin, j'avais ajouté un mot sur la dernière ligne. *P.-S.: Eh ! je veux te parler bientôt, d'accord ?*

Je lui avais dit plusieurs fois que je devais lui parler. Il avait toujours acquiescé ou hoché la tête mais, dès que nous avions cinq minutes seuls, nous étions trop occupés à presser nos lèvres contre celles de l'autre pour pouvoir en faire sortir des mots.

Sept

* * *

La carte qu'elle lui avait donnée, disant qu'il était génial, était rangée dans une petite boîte en métal dans sa chambre. Il l'avait enfermée non pour la cacher, mais pour pouvoir la conserver précieusement. Il vérifiait toujours à deux fois le matin quand il se réveillait, essayant de se convaincre qu'une fille aussi belle que Tara voyait assez de valeur en lui pour rester avec lui. Pourquoi ? Elle pourrait avoir tous les garçons qu'elle voulait.

Et il ne serait pas difficile pour elle de trouver quelqu'un qui aurait plus à lui offrir que lui. Il ne pouvait pas lui acheter de beaux cadeaux. Bon sang, il pouvait à peine lui payer un repas dans un lieu de restauration rapide.

Le dernier jeudi du mois d'octobre, juste avant de partir pour l'université, il regarda le mot qu'elle lui avait donné la veille. Elle avait écrit : « Je t'adore. » Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ?

Avait-elle des sentiments pour lui ? Des sentiments d'amour ? Ou était-elle simplement désinvolte, mignonne ?

Et cette dernière ligne, qui disait qu'ils devaient parler. Quand quelqu'un dit « Il faut qu'on parle », ce qui suit n'est pas bon, en général. Ces mots étaient presque toujours un prélude à : « Je ne suis pas satisfaite de notre relation. » Ou : « Je veux sortir avec quelqu'un d'autre. »

Non pas que Tara et lui aient parlé de telles choses. Il supposait qu'elle ne voyait personne d'autre, mais elle n'en avait rien dit. Il n'avait pas demandé. Et elle non plus. Avant de partir en cours, il rangea la lettre avec la carte dans la boîte.

Elle l'attendait devant la classe de géologie.

— Eh, dit-il en lui prenant la main, comme d'habitude. Tu veux aller à une fête à Eaton en fin de semaine ?

— Quelle fête ? demanda-t-elle, l'air soucieuse.

— Une fête d'Halloween. C'est chez la copine de Steve.

Steve avait bien pris la nouvelle à l'effet qu'ils ne feraient plus de covoiturage ensemble.

— Il y aura qui ?

— Des gens avec qui j'étais au secondaire.

— Des couples ?

— En majorité.

Était-ce une bonne ou une mauvaise chose ? Si elle ne voulait pas y aller, pourquoi ne le disait-elle pas ?

— Et tu veux m'y emmener ?

— Oui.

Il lui avait demandé, non ?

Son expression sérieuse se transforma en un sourire, et elle passa son bras autour du sien.

— D'accord, je serais ravie d'y aller avec toi.

Il s'était inquiété pour rien.

* * *

J'avais les nerfs tendus en allant à Eaton le samedi soir. Jamais je n'étais allée à une fête avec des gens de mon âge. J'avais entendu toutes sortes d'histoires, par contre, et je ne savais pas du tout à quoi m'attendre. Huber Heights était quatre fois plus grand qu'Eaton, et il y avait sûrement beaucoup plus de choses peu catholiques qui se passaient là. Mais si Tim voulait se saouler ? Ou si les autres avaient de l'herbe ?

Et si les autres faisaient des plaisanteries ? Je n'étais pas une fille drôle. Surtout pas aussi spontanément.

Je voulais rencontrer ses amis, faire partie de sa vie. Je voulais qu'il soit fier de moi.

Eaton était vraiment une petite ville. Il avait passé son diplôme avec une centaine d'autres jeunes. Moi, avec 700.

Il connaissait tout le monde là-bas.

Je mourais de peur de le mettre dans l'embarras.

J'avais également peur de me retrouver face à une ancienne amie de cœur. Quelqu'un qui représentait plus pour Tim que moi. Quelqu'un qui lui avait brisé le cœur et voulait le récupérer.

Quelqu'un qui faisait partie de son monde, de sa petite ville, et qui le connaissait beaucoup mieux que moi.

La seule bonne nouvelle, en ce qui me concernait, était que Tim avait insisté pour que nous portions simplement un jean et un chandail pour aller à la fête. Pas de déguisement.

La fête battait son plein quand on arriva. En sortant de la voiture, Tim me prit par la main et il ne me lâcha pas.

— Carol, voici Tara. Tara, Carol, la copine de Steve.

— Oh, bonjour !

Je souris, et l'autre fille aussi, mais j'avais l'impression d'être observée au microscope.

— Bonjour, dit la fille avant de se tourner vers Tim. Barb est là.

Tim ne bougea pas d'un cil. Je n'étais même pas sûre qu'il l'ait entendue.

Les minutes suivantes, je rencontrai ce qui me sembla être une centaine de personnes. Beaucoup trop pour que je puisse me souvenir de leurs noms. En plus, la moitié portait un déguisement, de sorte que ce n'était pas comme si j'allais les reconnaître si je les revoyais un jour.

Nous nous faufilemes jusqu'au garage et nous assîmes sur une botte de foin.

— Qui est Barb ?

— Barb qui ?

— Je ne sais pas. Carol t'as dit que Barb était ici.

Tim jeta un coup d'œil autour de lui, tenant toujours fermement ma main dans la sienne.

— Je ne suis pas sûr, mais c'est peut-être Barb Cottrill. Je l'ai connue au secondaire.

— Vous êtes sortis ensemble ?

Je devais savoir.

— Ça, non !

Je souriais toujours lorsque la mère de Carol nous rejoignit, s'asseyant sur une chaise en face de nous.

Tim fit les présentations. Je serrai la main de Tim et dis bonjour.

— Tim a dit que tu venais d'Huber Heights.

— Oui.

Elle me parla de quelqu'un qu'elle connaissait là-bas. Elle resta assise à parler avec nous un long moment. Elle m'interrogea sur mes études, ma mère et sur la mère de Tim aussi. Elle resta assez longtemps pour que je me sente la bienvenue. Pour que je prenne conscience que je m'amusais.

Je serais même peut-être capable de retourner dans la foule avec Tim et, peut-être, par miracle, de trouver quelque chose à dire pour participer à une conversation avec des gens de mon âge afin qu'ils m'apprécient.

C'étaient les amis de Tim. Si je ne leur plaisais pas, ils le lui diraient. Et leur avis pourrait changer la donne. Après tout, il les avait connus toute sa vie.

J'étais fin prête à affronter la foule quand Tim se leva, me tirant avec lui.

— Tu es prête à partir ?

— À partir ? Vraiment ?

Je voulais être là avec lui. Mais je n'étais pas une personne qui fait la fête. Toutefois, je ne voulais pas qu'il pense que j'étais une rabat-joie.

— On peut rester si tu veux, ajoutai-je en conséquence.

— Je veux partir. Je préférerais passer un peu de temps avec toi à la maison avant de te ramener chez toi.

Il me regarda droit dans les yeux, ses beaux yeux marron qui étincelaient, et je fondis.

Il n'y avait personne à la maison lorsque nous arrivâmes, rue Maple, et Tim m'emmena directement dans sa chambre. Le seul endroit au monde où je voulais être.

Mais j'avais peur, aussi. Peur de moi. De ce que je pourrais faire. Je ne me faisais plus d'illusions. Je n'allais pas l'empêcher de toucher mon corps ou de glisser sa main dans mon pantalon, mais je devais empêcher ses parties masculines d'approcher mes parties féminines.

Mon église m'avait bien élevée. Je devais être vierge le jour de mon mariage. Tout le reste serait

un mensonge.

Et mon père m'avait bien élevée. Si je donnais tout à Tim tout de suite, il n'aurait pas besoin de m'épouser. Ou ne voudrait jamais m'épouser.

J'avais tellement peur de tout lui donner.

J'avais peur aussi de devenir enceinte et de devoir assumer seule les 20 ou 30 années à venir.

Et à la seconde où Tim me toucha, comme je savais qu'il le ferait, je m'accrochai à lui, lui rendant chacun de ses baisers, chacune de ses caresses. J'aimais son torse. Ses contours. Sa fermeté. La façon dont ses mamelons répondaient à mon contact.

J'aimais son ventre. Il était différent du mien. Plus rêche. Mystérieux.

Et en dessous de tout cela — son pénis. Cela me gênait même de prononcer ce mot dans mon esprit. Mais, bon sang, cette chose me fascinait. Il grandissait. Et durcissait. Je savais qu'il faisait même beaucoup plus.

Mais, chaque fois que mes héros de romans en arrivaient là, la porte de la chambre me claquait au visage, ce pourquoi je ne savais pas trop comment cette partie merveilleuse de Tim faisait ce qu'elle faisait. Je ne savais pas du tout comment elle fonctionnait en termes pratiques.

Mais je voulais savoir.

Une heure plus tard, allongée à côté de lui sur son lit, je me donnai le courage de le découvrir. Le bouton du jean de Tim était défait. Sa chemise était ouverte. Mon pantalon était ouvert aussi et mon chandail, relevé au niveau de mes épaules.

Mes doigts, bougeant le long du ventre de Tim, descendirent lentement vers son entrejambe.

— Tim ?

La voix provenait de derrière la porte.

Je retirai vivement ma main et bondis hors du lit.

— Oui, maman.

Il s'assit. Lentement.

— Tu ne crois pas qu'il est temps de ramener cette fille chez elle ?

— Oui. D'accord.

On s'était fait prendre, et sur le moment, tout ce que je voulais faire, c'était rire.

Rire d'un rire hystérique. Parce que la vie était jusqu'à présent indépendante de ma volonté.

Je fus la première à me rhabiller correctement. J'avais refermé mon pantalon avant même que sa mère n'ait posé sa question. Debout à côté de la porte toujours fermée, attendant que Tim remette sa chemise dans son pantalon, je regardai vers sa commode. Essayant de ne pas me noyer dans l'embarras.

Une chevalière de l'école secondaire était posée là.

Une grosse chevalière. La sienne ? Sans penser, je la pris entre mes mains. Ou, plutôt, je pensai à lui, à sa bague, à son école secondaire, au fait qu'il ait gardé cette bague. Sa mère sachant ce que

nous étions en train de faire. Et je m'en voulais d'être si facile. Je ne pensais pas à l'image que je renvoyais, debout à contempler sa chevalière.

— Tu peux la prendre si tu veux.

Je me retournai, la bague toujours entre les mains.

— Quoi ?

— Ça, dit-il en désignant la chevalière de la tête. Tu peux la prendre si tu veux.

Ce n'était pas vraiment comme ça que j'avais imaginé qu'on me demanderait d'avoir une relation sérieuse pour la première fois de ma vie. De qui me moquais-je ? Comme si je n'avais pas imaginé ce moment, avec Tim, des centaines de fois ces trois dernières semaines ?

— Tu veux que je l'aie ? lui demandai-je, le regard plongé dans ses yeux marron.

— Oui.

Il ne détourna pas le regard. Et mon cœur lui appartient.

Complètement.

Pour toujours.

Il ne m'avouait pas exactement son amour, mais là, dans sa chambre de la rue Maple, il avait pris l'engagement d'être lié à moi.

Je mis la bague dans ma poche, pris sa main et sortis pour rejoindre la voiture.

* * *

Le lendemain de la fête d'Halloween, Tim se réveilla et pensa qu'il avait un problème. Il avait les lèvres enflées — elles avaient doublé de volume. Une fois qu'il fut totalement conscient, et qu'il passa sa langue sur ses lèvres, il comprit pourquoi elles avaient gonflé. Il les avait beaucoup fait travailler la veille au soir.

Il se rendit également compte, lorsqu'il alla se raser, qu'il avait un bleu dans le cou. Et il se souvint des lèvres de Tara à cet endroit-là, en train de lui faire un suçon. Il portait ces marques d'amour avec fierté, le bleu sous un col roulé. Tara avait emporté sa chevalière avec elle la nuit précédente. Qui aurait cru qu'une fille canon de l'université se serait engagée avec lui ?

Il voulait la voir. Voir sa bague à son doigt. Mais elle devait travailler le dimanche — elle avait un emploi chez Wendy's depuis qu'elle avait 16 ans —, et il devait travailler après les cours le lundi, si bien qu'il ne reverrait pas Tara avant le mardi. Ce ne serait qu'à ce moment-là qu'il connaîtrait la satisfaction de voir sa bague au doigt d'une fille, une fille qui pouvait dire aux autres hommes : « Désolée, je suis prise. »

D'habitude, elle regardait si elle avait du courrier en arrivant à l'université. Trop impatient pour attendre de la voir en cours, il alla à sa rencontre aux boîtes aux lettres. Elle lui tournait le dos lorsqu'il la vit, et il se dit qu'elle ne portait peut-être pas la bague.

— Comment te va la bague ? demanda-t-il tout de même en arrivant derrière elle pour se blottir

dans son cou.

Elle se tortilla, poussant ses fesses contre lui. Puis elle se retourna et tendit sa main gauche, montrant fièrement la grosse monture en or gravé et sa pierre mauve au centre, sur un anulaire quatre fois plus petit que la bague. Le cercle, qu'il savait doré, était recouvert par un fil rose qu'elle avait enroulé autour. Plusieurs fois.

— Elle me va très bien, dit-elle en agitant sa main. Je l'adore.

Lui aussi adorait ça, de voir sa bague à son doigt. Et il aimait Tara, aussi, mais il était trop tôt pour le lui avouer. Ils n'étaient que de jeunes étudiants sortant à peine du secondaire, et il ne voulait pas sembler trop insistant et lui faire peur.

— Moi aussi, j'ai quelque chose pour toi, dit-elle.

Elle plongea la main dans son sac et en ressortit un anneau en or bien plus petit — celui-ci surmonté d'une pierre verte.

— Tu la porteras ? demanda-t-elle en lui tendant la chevalière.

Bien sûr que oui, il allait la porter.

— Oui, dit-il en prenant la bague.

Il la mit à son doigt avant de prendre Tara par la main pour l'emmener au foyer étudiant. S'ils avaient pu, il aurait fait en sorte qu'ils y restent toute la journée, assis à boire du Pepsi.

Il voulait que tout le monde les voie ensemble, qu'on voie qu'entre eux, c'était du sérieux. Ne touchez pas, les gars, Tara était à lui.

Ils étaient ensemble chaque seconde qu'ils le pouvaient, mais cela ne suffisait pas encore. Tim changea de statut au travail à la fin du mois d'octobre, et il devait désormais travailler de 17 h à 21 h, cinq soirs par semaine, ce qui voulait dire qu'il devait se dépêcher de rentrer chez lui après les cours. Il travaillait aussi le samedi, de 6 h à 14 h. La seule chose qu'il aimait au travail, c'était quand il se servait, parfois, de la crème de tapioca pendant qu'il remplissait les rayons, en fin de soirée ou tôt le matin. Mais il était plus facile de résister à ce pouding que de résister à Tara. Elle aussi travaillait, quelques soirs par semaine et, en général, au moins un jour la fin de semaine, pendant au moins huit heures.

Le cours de géologie était pour Tim le point culminant de la semaine parce qu'il pouvait s'asseoir à côté de Tara pendant une heure et lui tenir la main.

Il l'appela le soir du premier vendredi de novembre. Il venait de rentrer du travail, et elle aussi.

— Je ne peux pas parler longtemps, lui dit-il.

Il n'était pas censé lui parler du tout, mais il avait besoin d'entendre sa voix.

— Ma mère a reçu les factures de téléphone aujourd'hui. Il y en avait pour six dollars d'appels interurbains pour Huber Heights.

— Oh.

— Ouais.

— Elle était en colère ?

Ça oui, elle avait été en colère ! Six dollars, c'était l'équivalent d'une semaine de courses.

— Non, ça va.

— Tu dois la rembourser ?

— Non. Mais je ne peux pas continuer à surcharger ses factures.

Il voulait lui dire qu'il l'aimait. Et qu'elle lui manquait. Au lieu de cela, ils parlèrent encore un peu de choses et d'autres avant de se dire au revoir.

Le temps qu'ils passaient ensemble devint encore plus précieux après l'interdiction de téléphoner. Tara ne travaillait pas le deuxième samedi soir du mois de novembre, et ils avaient prévu d'aller voir un film. Ils avaient décidé ensemble d'essayer de sortir là où il y avait d'autres gens. Pour ralentir l'intensité de leur relation physique. Ou, du moins, lorsque Tara avait dit que c'était une bonne idée, il avait décidé de la suivre parce qu'elle voulait que les choses soient ainsi. La dernière chose qu'il voulait était de ralentir l'intensité de quoi que ce soit — surtout de leur relation physique.

Tim alla la chercher, se demandant combien de temps allait durer le film, calculant le temps qu'il lui resterait ensuite, seul avec elle. Elle vint lui ouvrir et, lorsqu'il la vit avec ce jean et son chandail bleu préféré, il fut sous le choc. Il voulut lui sourire et dire bonjour mais, incapable de parler, il se pencha et l'embrassa.

Ses parents étaient sortis, mais Scott, son petit frère, était là. Tara lui cria qu'elle partait, et ils s'en allèrent.

— Le film est à 20 h. Tu veux aller manger quelque chose avant ? demanda-t-il.

Il lui tenait la main alors qu'il conduisait, même lorsqu'il devait passer les vitesses.

Elle était si loin de lui. Peut-être que les sièges baquets n'avaient pas été une si bonne idée.

— Je n'ai pas très faim, dit-elle. Mais je mangerai un peu si tu manges aussi.

Il n'avait pas faim du tout. Il n'avait pas envie de nourriture en tout cas.

— Ça nous laisse une heure de libre avant le film. Tu veux faire un truc en particulier ?

— Non.

Elle le regarda et sourit.

— Tu m'as manqué, dit-elle.

Elle posa les yeux juste sur son entrejambe, et il se mit à avoir une érection.

— Tu veux qu'on aille chez moi ?

— Ta mère est là ?

— Non. Jeff non plus. Ils sont tous les deux sortis pour la soirée.

— Alors on serait tout seuls ?

— Oui.

— Et on manquerait le film ?

— Sauf si tu veux y aller. On peut toujours, si tu préfères.

Ils avaient dit qu'ils iraient. Il l'emmènerait si c'était ce qu'elle voulait.

— Mais alors on ne pourrait pas aller chez toi.

— Ça ne fait rien...

C'était faux. Il brûlait pour elle. Cela faisait deux jours qu'ils ne s'étaient pas vus, et la dernière fois, c'était à l'école. Mais pour elle...

— Si. Je veux aller chez toi.

Sa maison de la rue Maple était le seul endroit où ils avaient été totalement seuls.

Ils brûlaient de désir l'un pour l'autre. Cela ne rimait à rien de lutter.

Lorsqu'ils arrivèrent chez lui, Tim repensa à la dernière fois qu'ils avaient été là, le soir de l'Halloween. Sa mère était rentrée, et Tara et lui avaient dû arrêter ce qu'ils faisaient. Il ne voulait pas que cela se reproduise.

— Montons, dit-il.

Il y avait une chambre d'amis là-haut. Elle était bien plus tranquille que sa chambre, en plein milieu de la maison.

Elle ne demanda pas pourquoi ils montaient, ni ce qu'il y avait à l'étage, ni ce qu'ils y feraient. Elle se contenta de tenir sa main tandis qu'il la guidait. Elle ne dit pas un mot lorsqu'il la fit entrer dans la chambre, qui servait rarement, ferma la porte derrière eux et se dirigea vers le seul meuble de la pièce. Un lit.

— Viens ici, chérie, dit-il en s'allongeant sur le lit, lui tendant les bras.

Elle lui offrit les siens et fit ce qu'il demandait, s'installant à califourchon sur lui. Elle baissa la tête vers la sienne, et il se sentit revivre.

Il avait l'impression que cela faisait un an qu'il n'avait pas eu sa langue dans sa bouche. Il embrassa ses lèvres puis, la faisant rouler, descendit le long de son cou, s'arrêtant pour laisser la trace de ses lèvres avant de descendre encore, embrassant le peu de peau auquel le col en V de son chandail lui laissait accès.

— Mmm, gémit-elle.

Et lui était déjà assez dur pour éclater.

Il chevaucha une de ses jambes, et elle bougea contre lui, la friction dépassant presque ce qu'il pouvait encore supporter.

Et il n'avait même pas encore passé la main sous son chandail.

Mais il le fit. Il tira son chandail vers le haut et vit son soutien-gorge à la lueur du réverbère qui pénétrait dans la chambre par la fenêtre. Le soutien-gorge était blanc. Et il adora le voir. Qui aurait cru qu'un soutien-gorge pouvait être aussi excitant que ce qui se trouvait en dessous ?

Parcourant son ventre de la main, il suivit les bords de son soutien-gorge, regardant sa main la toucher. Puis il fit passer ses doigts en dessous du tissu. Ce soir-là, cela ne suffisait pas. Il voulait plus. Il voulait qu'elle n'ait plus de soutien-gorge.

Il glissa sa main dans son dos et se débattit un instant, car ses doigts tremblaient, mais elle fut patiente et, enfin, il défit les crochets. Il ne souleva pas tout de suite le tissu de ses seins. Il la scruta du regard, trouvant ses yeux bleus expressifs dans l'obscurité.

— Ça va ?

— Oui.

Sa voix était un peu étrange, mais elle lui sourit.

— Je veux te sentir... touche-moi.

C'était la seule invitation dont il avait besoin. Salivant presque de voir, de sentir, Tim enleva son soutien-gorge sous son chandail. Il avait déjà vu ses mamelons, les avait touchés, mais jamais il n'avait posé sa bouche à cet endroit-ci. Il approcha lentement sa bouche, lui laissant le temps de l'arrêter, mais ses lèvres rencontrèrent ses seins sans problème. Il ne téta pas. Il y avait pensé, ceci dit. Il l'embrassa à cet endroit. Beaucoup.

Et ce soir, il ne pouvait pas s'arrêter. Elle était à lui. Elle portait sa bague. Il ne la voyait presque plus depuis quelque temps. Il devait faire plus, voir plus et toucher plus.

Il attrapa le bouton de son jean. Le défit. Puis baissa sa fermeture éclair.

Elle ne l'arrêtait pas. Il allait lui enlever son pantalon. Puis le sien. Mais il l'embrassa d'abord. La langue de Tara entrait et sortait de sa bouche comme une flèche, imitant l'acte dont il avait besoin.

Il baissa suffisamment son pantalon, de quelques centimètres, pour pouvoir y entrer sa main facilement. Glissant dans sa culotte, ses doigts la caressèrent, touchant ses parties féminines comme il l'avait fait le soir de l'Halloween. Elle gémit et se tordit de plaisir mais, là encore, cela ne suffit bientôt plus. Alors il écarta ses lèvres et, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, il glissa ses doigts dans son ouverture. Elle était humide, chaude et parfaite, et il était là. Il était en elle.

— Mmmmm.

Son gémissement l'excita, et il entama avec ses doigts un mouvement de va-et-vient, incapable de penser à autre chose qu'à son humidité sur ses doigts.

Le corps de Tara était le seul qu'il ait jamais pénétré, et il ne se lassait pas de ses secrets. Jamais il ne s'en lasserait. Jamais.

Avec sa main libre sur son sein et ses doigts toujours en elle, il leva la tête vers elle et la regarda droit dans les yeux.

— Faisons l'amour.

Tara écarquilla les yeux et les referma, et le monde s'arrêta brusquement.

Lorsqu'elle parla, il ne reconnut pas sa voix.

— Je ferai tout ce que tu veux, à part ça. Je dois être mariée pour faire ça.

On aurait dit qu'elle allait pleurer, et il retira ses doigts.

— Allez, supplia-t-il, sentant que son pénis n'aspirait qu'à leur union. Tout se passera bien, je te le promets.

Elle secoua la tête.

— Je dois être vierge quand je me marierai, Tim.

Quelque chose avait changé. Et ce n'était pas lui. Elle était sérieuse. Si sérieuse qu'elle n'était pas là avec lui, à sentir leur passion.

— D'accord, ma chérie. Ça va. Je ne te pousserai pas à le faire.

— Promets-moi que tu ne me demanderas plus jamais ça. Je ne peux pas le faire sans être mariée.

On dirait bien qu'ils en avaient fini dans cette chambre.

— Je suis désolé, chérie, dit-il. Je ne voulais pas te pousser ou te blesser. Nous ne sommes pas obligés de faire quelque chose qui te met mal à l'aise.

Elle essaya de s'asseoir, et il bougea, la relâcha.

Elle remit son soutien-gorge, rajusta son chandail. Il rajusta son jean, sentant qu'en dessous, il rétrécissait d'un coup. Elle ne le regardait pas.

Mince alors. Il n'avait pas voulu la contrarier. Et il ne voulait pas que la soirée s'achève. Ils avaient encore quelques heures devant eux, qu'ils pouvaient passer ensemble.

— Tu veux aller manger quelque chose ?

— Ca me paraît une bonne idée.

Au moins elle ne lui demandait pas de la ramener chez elle.

Il les conduisit au seul endroit de restauration rapide de la ville avant qu'elle ne puisse changer d'avis et commanda quatre tacos et un burrito.

Des aliments réconfortants pour effacer la gêne qui s'était installée entre eux.

Ils mangèrent dans la voiture, ne parlant toujours que très peu, et trop vite, trop tôt, ils eurent tout mangé.

Tara restait assise là, et il ne savait pas quoi lui dire. Il s'était excusé. Il lui avait promis de ne plus lui demander.

Ne sachant quoi faire d'autre, il ralluma le moteur et roula dans la campagne. Il se dirigeait vers l'autoroute par un chemin détourné, en direction d'Huber Heights, mais il s'arrêta avant dans une crique déserte dans un virage, au milieu de nulle part.

Sans dire un mot, il se pencha et embrassa Tara.

— Je veux juste que tu saches que je respecte ta décision de ne pas faire l'amour avant le mariage, et je ne te le demanderai plus, dit-il.

— Merci.

On aurait dit que ce n'était pas Tara. Elle n'avait pas l'air heureuse non plus, pas plus que lui.

Commençant à paniquer, Tim l'embrassa encore. Il sentit qu'elle lui répondait et il intensifia son baiser. Sa langue rencontra la sienne et, de nouveau, il perdit toute maîtrise.

Elle ne bougeait pas. Et il la voulait plus que jamais.

— Allons à l'arrière, dit-il, avant de s'immobiliser.

L'avait-il contrariée ?

Le clic de sa ceinture alors qu'elle se détachait faillit le faire rire, tant il était soulagé. Il grimpa sur la banquette arrière et l'aida à passer par-dessus la séparation, la tirant dans ses bras si fermement qu'il dut se forcer à se détendre. Il se sentait si bien avec elle ! Il ne voulait pas la lâcher.

Les baisers menèrent aux caresses. C'était toujours le cas, quoi qu'il pense ou décide. Ils ne pouvaient pas faire l'amour, mais il y avait bien d'autres choses qu'ils pouvaient faire.

Il déboutonna de nouveau le jean de Tara. Il avait besoin d'être aussi près d'elle que possible. Il avait besoin d'être intime avec elle. Il glissa sa main dans son jean, et elle le laissa faire, ouvrant les jambes tandis qu'il la caressait entre les cuisses. En même temps, il l'embrassait dans le cou, et elle se mit à gémir, plus profondément encore qu'auparavant. Comme si elle allait mourir. Son pénis se durcissait au fur et à mesure que ses cris se faisaient plus forts, puis soudain elle attrapa sa main et la retira brusquement de son pantalon.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

Lui avait-il fait mal ?

Elle respirait lourdement, cherchant l'air.

— J'ai... presque... perdu mes émotions.

Sa voiture sentait le sexe, et il était dur comme de la pierre.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu sais.

Il était presque sûr de savoir, mais il voulait l'entendre prononcer les mots.

— Pourquoi n'as-tu pas simplement laissé les choses se produire ?

— Pas moyen. J'aurais été trop gênée.

Il l'avait amenée au bord de l'orgasme, et elle ne semblait pas savoir quoi en faire. Ce qui lui donna le besoin de la ramener au même point le plus tôt possible. Il n'avait jamais eu d'orgasme avec une fille, lui non plus, et il voulait que ce soit avec elle.

— Tu veux réessayer ?

— Non.

Un autre soir, il aurait peut-être poussé un peu plus. Mais Tara n'était pas elle-même. Et une chose était sûre : il ne voulait pas faire fuir cette fille si douce.

— Il se fait tard, dit-il, espérant dissimuler la déception qu'il ressentait et paraître décontracté. Je devrais te ramener.

Il y avait d'autres nuits. Avec un peu de chance, un nombre infini de nuits. Il la ferait jouir.

Il l'aida à regagner le siège passager et lui tint la main durant tout le trajet du retour à Huber Heights.

Huit



Je passai la plus grande partie du mois de novembre à penser au mariage. À épouser Tim. Il ne m'avait pas encore dit qu'il m'aimait, et j'essayai de savoir si, oui ou non, il m'épouserait un jour.

Je ne le dis à personne. Je savais de quoi ça avait l'air — on aurait dit que j'étais une fille pathétique n'ayant jamais eu de rendez-vous, et qui, désespérée, était prête à se lancer dans le mariage avec le premier garçon lui témoignant un peu d'attention. Mais je connaissais mon propre cœur.

J'avais attendu que Tim dise quelque chose sur notre futur quand il m'avait demandé de faire l'amour et que je lui avais dit que je devais me marier d'abord. Quelques mots, c'était tout ce que ça aurait pris. *Je veux t'épouser. Nous nous marierons dès que nous serons un peu plus vieux. Veux-tu m'épouser ?*

Il n'avait rien dit. Il avait simplement arrêté ce que nous étions en train de faire. Comme s'il préférait arrêter plutôt que de parler de mariage.

Et plus tard, dans la voiture, il avait dit qu'il ne me le demanderait plus jamais.

Est-ce que cela voulait dire qu'il n'avait pas l'intention de me demander de l'épouser ? Jamais ? Nous n'avions que 18 ans. Je comprenais ça. Nous étions jeunes. En première année d'université. Nous ne pouvions pas, ni l'un ni l'autre, subvenir à nos propres besoins, et encore moins à ceux de l'autre. Nous vivions tous les deux chez nos parents. Tim venait d'acheter sa première voiture.

Mais il n'avait pas parlé de tout ça. Il n'avait pas du tout parlé de mariage.

Et j'avais quand même failli coucher avec lui. J'avais tellement besoin de lui. La morale n'importait pas quand j'étais avec lui. L'amour, oui.

— C'est la fête de l'Action de grâce la semaine prochaine, dit Tim, un jour après le cours de géologie.

Je connaissais la date. Je m'étais demandé si nous allions nous voir pendant les vacances. Je ne savais pas du tout ce qu'il avait prévu et je ne voulais pas m'imposer. J'espérais qu'il allait au moins passer chez moi le soir. L'Action de grâce était un jour tranquille chez moi. Il n'y avait que mes frères et mes parents, et le football à la télé toute la journée. Et, sauf quand nous mangions, les lumières étaient éteintes toute la journée pour qu'il n'y ait pas de reflets dans l'écran.

— Tu voudras venir à Eaton pour passer la journée avec ma famille et moi ? Nous allons tous chez mon frère Mike pour la journée. C'est très agréable.

Il ne voulait pas seulement me voir, il voulait que je participe à sa fête familiale ? Mon cœur fit un bond.

— Oui, dis-je, craignant d’avoir répondu trop vite, d’avoir eu l’air trop empressée.

Je n’y avais même pas songé. Ni demandé à ma mère. Après tout, j’allais passer ma première fête loin de ma famille. Mais Tim venait de me tendre mes rêves sur un plateau. Le reste n’importait plus.

C’était comme cela devait être. Une fille grandissait pour devenir une femme et quittait son foyer pour son homme. Tim était mon homme.

Le jour de l’Action de grâce arriva et, après avoir cherché nerveusement ce que j’allais porter, je finis avec mon jean habituel et un chandail. Orange avec du vert et du marron dessus — comme l’automne. Je n’avais jamais rencontré Mike — ni personne d’autre de la famille de Tim à part sa mère et son frère Jeff.

Il vint me chercher à 11 h.

— Qui sera là ? demandai-je sur la route d’Huber Heights à Eaton.

Chou était rentré pour la fête. Il était arrivé tôt le matin. J’aurais voulu que Tim le rencontre mais, après avoir conduit toute la nuit, Chou dormait encore.

— Tout le monde, sauf Ed et Gary.

Ses deux frères les plus âgés. J’avais déjà rencontré Jeff, d’un an son aîné. Celui qui vivait toujours à la maison avec sa mère et lui.

J’étais nerveuse à l’idée de rencontrer Mike et Jane. À l’idée de me retrouver dans une maison remplie de gens que je ne connaissais pas. J’avais peur qu’ils n’approuvent pas la petite citadine que j’étais pour leur petit frère campagnard.

Mais, plus encore que d’être nerveuse, j’étais excitée à l’idée de passer mon premier jour de l’Action de grâce avec l’homme que j’aimais. La première journée de congé de ma vie en tant que membre d’un couple. Il me tenait la main, et je souriais, simplement parce que la vie semblait si bonne.

Et... sa mère allait être là. Je ne l’avais pas vue depuis l’Halloween.

— Ta mère sait-elle que je viens ?

— Oui, bien sûr.

— Et ça ne la dérange pas ?

— Non. Elle t’aime bien.

Je voulais le croire. Mais, malgré ce que Tim disait, sa mère devait penser que j’avais une mauvaise influence sur son fils. À cause de moi, il restait dehors jusqu’à 5 h. Et j’étais restée si tard dans sa chambre le soir de l’Halloween qu’elle avait dû me mettre dehors.

Je ne la vis pas lorsque nous arrivâmes chez Mike et Jane. Elle n’était pas encore là.

Mais la maison était bondée. Il y avait Mike, Jane et leurs enfants. Les parents de Jane. Ses frères et sœurs. Et leurs conjoints. Leurs enfants. Les belles-familles et leurs enfants. Dans la cuisine, c’était le branle-bas de combat. Bruits, odeurs alléchantes et vie. Cela ne ressemblait en rien à l’Action de grâce tranquille dont j’avais l’habitude, ce jour de fête dont le point culminant était la

sieste devant le match de foot — celui qui avait lieu en ce moment même à Huber Heights.

Rien, ce jour-là, ne ressemblait de près ou de loin aux jours de l'Action de grâce que j'avais pu passer auparavant. La mère de Tim arriva avec une multitude de plats qu'elle avait cuisinés chez elle. Jane annonça que le moment était venu de manger — mais il n'y avait pas de table dressée. Pas de sièges assignés. Juste une longue rangée de plats rem-plis de ragoût, de pommes de terre, de sauce, de dinde, de farce et de plus de nourriture que j'en avais jamais vu dans une maison en une seule fois. Les gens attrapaient des assiettes, se servaient sur la table et s'assoiaient n'importe où, où il y avait de la place. Un canapé. Un fauteuil. Une chaise à la table à manger.

Chez moi, il y avait une seule conversation à la fois, et il fallait être poli, écouter et ne parler que si on ne couvrait pas ce que quelqu'un d'autre disait. Le dîner de la famille de Tim était animé de conversations agitées. Beaucoup de conversations. Dans toute la maison. Tout le temps. Et n'importe qui pouvait se joindre à n'importe quelle conversation, n'importe quand.

J'étais hypnotisée. Je m'accrochais à Tim de toutes mes forces. Et avec tout mon amour.

Je regardai autour de moi, remarquant la femme de Mike au milieu de tout ce brouhaha, et je sus, à ce moment et à cet endroit précis, que plus que d'écrire pour Harlequin, plus que toute autre chose que j'avais voulue dans ma vie, je voulais simplement être comme elle — une épouse Barney.

* * *

— Maman m'a dit de te demander de rentrer pour le dessert, dit Tara à Tim lorsqu'il la ramena le soir de l'Action de grâce.

Il était fatigué, mais accepta son invitation instantanément, content que la journée ne soit pas encore finie. Ils pourraient même peut-être passer un peu de temps seuls avant qu'il ne rentre à Eaton.

Son père dormait devant le téléviseur lorsqu'ils arrivèrent, un peu après 21 h.

— Walter, dit Mme Gumser, viens manger le dessert avec les enfants.

Le père de Tara grogna, mais il se leva et les rejoignit. Il n'avait plus l'air si intimidant avec ses cheveux en bataille. Il portait un vieux pantalon marron et un t-shirt blanc.

— Tu veux de la tarte à quoi ? demanda Mme Gumser à Tim.

— À la citrouille, dit-il, bien qu'il n'ait pas vraiment faim.

Tara choisit à la citrouille aussi. Et du Pepsi. Cette fille et son Pepsi.

Ils s'assirent tous pour manger, et Mme Gumser leur demanda comment s'était passé le repas. Elle sembla vraiment intéressée par le récit de Tara, qui lui décrivait la journée — et la famille de Tim — comme si elle avait vraiment tout aimé. Tim n'en avait pas été sûr jusqu'à présent.

— Laissez-moi deviner ce que vous avez fait, dit Tara lorsqu'elle eut fini de décrire sa famille parfaitement. Vous avez regardé le foot, hein ?

— Bien sûr.

— Ils passaient le match là-bas aussi, mais on s'en apercevait à peine. Tout le monde bougeait,

parlait et mangeait, toute la journée.

Le père de Tara n'avait pas dit un mot. Son assiette, remplie d'une étrange concoction de tarte aux pommes et de crème recouverte de glace, était presque vide.

— Les Lions ont gagné ? lui demanda Tim.

Il était parti de chez son frère avant la fin du match.

— Les Bears : 31-14.

Oups. Le père de Tara supportait les Lions.

Avant que Tim n'aille plus loin sur ce terrain glissant, la porte d'entrée s'ouvrit, et un grand garçon aux cheveux bruns, portant un jean et un t-shirt marron, entra.

Tim observa sa petite amie bondir de sa chaise et jeter ses bras autour du cou de l'individu, qui la serra dans ses bras.

Puis elle se tourna vers lui.

— Tim, je te présente Chou. Chou, voici Tim.

Il hocha la tête, dit quelque chose qui dut être bien et attendit que Tara se rasseie à ses côtés. Ce qu'elle fit. Et elle le toucha, aussi.

— Comment c'était ton repas, petite sœur ?

Et Tara décrivit la journée une deuxième fois. Exactement comme la première fois. Elle devait vraiment penser ce qu'elle disait pour dire exactement la même chose deux fois de suite. À l'entendre, on aurait dit que la famille de Tim, pourtant ordinaire, était vraiment spéciale.

Puis, les yeux toujours rivés sur son frère, elle dit :

— Eh, va chercher ta guitare.

— Oui, ajouta Mme Gumser. Va chercher ta guitare.

Revenant quelques instants plus tard avec sa guitare, Chou tira une chaise et s'assit.

— Qu'est-ce que tu veux que je joue ? demanda-t-il en regardant droit vers Tim.

Celui-ci avait le sentiment que ce genre de choses était commun dans cette maison.

— Qu'est-ce que tu sais jouer ?

— Du Neil Diamond, dit Tara.

— Du Neil Diamond.

Son frère hocha la tête et, après quelques gestes d'échauffement, il se mit à chanter. Tim connaissait la chanson : *Hot August Night*. La voix de Chou était puissante, et Tara n'avait pas exagéré le talent de son frère. Mais il avait plus qu'une simple capacité à jouer. Même un amateur comme Tim pouvait voir à quel point Chou aimait la musique. Il était assis sur sa chaise, sa guitare perchée sur ses genoux, la tête légèrement renversée en arrière, les yeux fermés lorsqu'il chantait, et Tim aurait juré, s'il fermait les yeux, que c'était Neil Diamond qui jouait devant lui.

Et la distance entre Tara et lui le frappa en plein cœur. C'était pour lui une expérience unique. Il écoutait un concert pour lequel les gens devraient normalement payer, et Tara était assise à la maison

avec son frère. Sa vie à elle était totalement différente de tout ce qu'il avait connu jusqu'à maintenant.

* * *

Tim et moi nous vîmes encore. Nous allions en randonnée. Au cinéma. Un jour, nous étions même allés au parc régional pour marcher. Mais nous n'étions même pas arrivés jusqu'au chemin de randonnée. Nous étions trop occupés à nous toucher et nous avons dû retourner à sa voiture. Nous n'étions jamais arrivés à voir un film au complet non plus.

Nous restions dans les bras l'un de l'autre et demeurions ainsi. Mais il tint sa promesse. Il ne me redemanda pas de faire l'amour avec lui.

Il ne parla pas non plus de l'avenir. Je ne pouvais penser à rien d'autre. Nous étions une bombe à retardement en marche. Il ne me demanderait peut-être plus de faire l'amour, mais je n'étais pas sûre de ne pas le demander, moi. Et je savais que, si je lui demandais, il n'allait certainement pas dire non.

Même si je savais que c'était stupide, j'espérais que, Noël approchant, j'aurais une bague. Une bague qui irait à mon doigt. Et qui serait ornée d'une petite pierre blanche.

Je lui achetai une autre carte. Une carte qui lui disait ce que je ressentais sans être trop directe. Après une semaine d'angoisse, à m'inquiéter à savoir si je le ferais fuir avec cette carte, je l'envoyai enfin. Elle serait dans la boîte aux lettres de la rue Maple le lendemain, et je l'imaginai en train de la lire.

Quand nous recensons les bienfaits dont nous jouissons à Noël, nous pensons à toi. Sauf que j'avais remplacé le « nous » par le « je ».

Sous le texte imprimé, j'avais écrit mon propre message.

*Tim, j'espère que tu passeras un très bon Noël
et que nous pourrons en partager encore plusieurs.*

Tu as vraiment été un bienfait pour moi. Merci.

Avec toute mon affection, Tara.

Mon amour était partout sur la carte s'il voulait le voir. Et sinon, il savait qu'il avait une amie qui l'estimait énormément.

Je ne sus pas s'il reçut la carte ou non. En revanche, le lendemain, je reçus une invitation à la fête de Noël au lieu de travail de Tim. C'était une fête entre adultes qui se tenait au Country Club d'Eaton.

Il voulait m'avoir à ses côtés pour cette fête. De toute évidence, Tim m'aimait beaucoup.

* * *

Il avait réussi son premier semestre à l'université. Et les notes qu'il avait obtenues étaient bonnes, si on tenait compte du temps qu'il avait passé à devenir amoureux. Ses temps libres étaient vraiment

biens, mais Tim travaillait de plus en plus. Et allait de plus en plus souvent à Huber Heights, aussi, maintenant qu'il ne pouvait plus voir Tara en cours. Le vendredi soir avant sa fête de Noël, il se dit qu'il rentrerait chez lui à une heure raisonnable, afin de se reposer pour la journée et la soirée à venir. Mais les bras de Tara l'avaient tenu si fermement, et la chaleur de son corps était si rassurante qu'il s'était endormi avec elle et avait à peine eu le temps de rentrer chez lui pour se doucher avant d'aller au travail. Il avait pointé en retard — pour la troisième fois. Cette fille allait lui faire perdre son emploi.

Mais, malgré son manque de sommeil, il brûlait d'impatience lorsqu'il pointa à 15 h cet après-midi-là. Il prit une nouvelle douche. Prit son temps pour se coiffer et se raser, enfiler un ensemble veste-pantalon marron assorti — le seul semblant de costume qu'il possédait. Il avait mis une chemise blanche avec un grand col mais sans cravate, et des chaussures à semelles compensées. Il avait emprunté le collier marron de Mike et le noua autour de son cou, impatient que la soirée commence.

Tara était à l'étage lorsqu'il arriva chez elle, et sa mère l'appela pour qu'elle descende. Elle s'exécuta en bondissant. Elle portait une robe bleue qui s'arrêtait juste en dessous de ses genoux, et il ne put s'empêcher de penser à ce qui se trouvait dessous. Elle souriait et portait du parfum, Jontue, sa fragrance. Cela l'excitait chaque fois qu'il en sentait une bouffée.

Elle était si séduisante. Et elle était avec lui. Il se sentit chanceux, aussi riche que quiconque lorsqu'il l'emmena au Country Club d'Eaton, une heure plus tard.

— Salut, Tim. Qui est-ce ? demanda celle qui les accueillit à la porte.

Cette personne avait pour tâche d'écrire les noms avec un marqueur rouge sur des étiquettes décorées de pères Noël et de lapins.

Elle avait déjà écrit le nom de Tim.

— C'est Tara, dit-il.

Mais tout le monde savait qui elle était. Il parlait d'elle en permanence. Il voyait bien que tous ses collègues la regardaient.

Il était fier en faisant le tour de la salle pour présenter Tara et, une fois qu'il fut certain que tout le monde avait rencontré sa chérie, il choisit une petite table ronde proche du bar et l'invita à s'asseoir.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Elle souriait. Elle était magnifique, et son cœur ne battait que pour elle.

— Ils sont gentils, dit-elle. Je suis contente qu'on soit venus.

Elle rayonnait — elle n'avait rien à voir avec la fille timide qui l'avait suivi discrètement à la fête d'Halloween.

— Moi aussi, dit-il, et il le pensait. Qu'est-ce que tu veux boire ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais rien bu à part le scotch de mon père et un peu de vin.

— Et de la bière, ajouta-t-il. À la fête d'octobre.

— Oui. Mais je n'ai pas fini mon verre. Je n'ai pas aimé ça.

— Viens avec moi alors.

Ils rejoignirent le bar et commandèrent leur première boisson alcoolisée ensemble. Un Tom Collins. Elle aima cela.

Et il l'aimait.

Tim et moi avons dansé — encore une chose que je n'avais jamais faite. Nous avons mangé des amuse-gueules. Et bu quelques Tom Collins. Nous sommes restés longtemps, et je me suis vraiment amusée.

Mais j'étais prête à être seule avec lui lorsque nous partîmes pour retourner à Huber Heights. Peut-être que ce soir nous pourrions parler. De nous. De notre futur. D'amour.

Arrivés à la maison, nous nous assîmes dans le pouf, et la main de Tim se mit à remonter le long de ma jambe. Je portais des collants. Et l'érotisme de sa main glissant sur le nylon me prit par surprise.

— J'ai terriblement envie de ça, murmura-t-il, sa bouche dans mon cou. Je pense à ça — et à toi — tout le temps.

Je me mis à trembler. Il venait presque de m'avouer son amour.

— Moi aussi, je pense tout le temps à toi.

Je l'aimais tellement.

Il m'embrassa, et je lui rendis son baiser avec toute ma passion. Il commençait enfin à s'ouvrir à moi.

* * *

Tim travaillait la veille du jour de l'An, mais il rentra chez lui à temps pour prendre sa douche et mettre son plus beau jean et son plus beau chandail avant de se rendre à Huber Heights. Il y était allé la veille au soir, aussi. Et avait encore été en retard au travail ce matin-là.

Il s'en moquait. Tara et lui allaient fêter l'arrivée du Nouvel An ensemble.

Lorsqu'il arriva à Huber Heights, il ne put trouver de place près de chez elle. Des voitures — de luxe — étaient garées partout, des deux côtés de la route et dans son allée. Il gara sa Pontiac à l'emplacement le plus proche qu'il trouva. C'était quasiment à un pâté de maisons.

Il y avait de la lumière à toutes les fenêtres de la maison de Drywood. Il entendait des voix et des rires depuis l'allée. De la musique, aussi.

— Salut, chérie.

Tara ouvrit grand la porte alors qu'il approchait. Avait-elle guetté son arrivée ? Elle était aussi belle que d'habitude, ses cheveux blonds bouclés au bout, sa frange en dégradé, et avec juste un peu de maquillage sur les yeux.

Sa mère était là aussi.

— Tim, dit Mme Gumser en lui souriant. Entre, je t'en prie. Tu as fait bonne route ?

— Oui. C'était long, dit-il en riant.

Et elle rit avec lui.

Puis elle redevint sérieuse.

— Sois bien prudent ce soir. Il va y avoir des fous sur la route.

— Je sais, la rassura-t-il. Je ferai attention.

Elle n'avait pas l'air inquiète. Elle avait juste l'air de s'en soucier. De se soucier de lui, peut-être, aussi. Juste un petit peu.

Mais la meilleure partie fut lorsque Tara passa son bras autour du sien pour le présenter à tous les amis de ses parents.

— Je vous présente mon copain, Tim, dit-elle.

Et elle le répéta, encore et encore. Il aurait pu l'écouter prononcer ces mots toute la soirée.

Même M. Gumser se montra amical. Il arriva avec un petit verre pendu autour du cou, et Tim dut encore revoir son opinion.

Un homme ne pouvait pas être si coincé s'il portait un petit verre à alcool comme bijou.

Ils ne restèrent pas longtemps. Ils devaient aussi s'arrêter à une fête chez son frère. Mais il espérait qu'ils n'y passeraient pas trop de temps non plus. La maison de la rue Maple était vide ce soir-là. Il voulait souligner l'arrivée du Nouvel An seul avec Tara.

— Tu es splendide ce soir, chérie, dit-il, sa main dans celle de Tara tandis qu'il conduisait.

— Merci. Toi aussi.

— Tes parents savent vraiment organiser une fête.

— C'est normal. Ils en font des millions. Six cette année pour les fêtes.

Comment se faisait-il qu'il l'ignore ?

— Est-ce que ton père se balade toujours avec ce verre autour du cou ?

— Non. Parfois. La plupart du temps, il joue de l'orgue ou du piano toute la soirée.

Il s'y était mis juste avant qu'ils ne partent. On lui avait offert un travail à plein temps pour jouer dans un bar à Chicago, New York, ou ailleurs, et Tim comprenait pourquoi désormais.

— Les gens n'arrêtent pas de lui apporter des verres, mais je ne crois pas qu'il les boive tous. Je ne l'ai jamais vu ivre.

— Écoute, on peut rester chez Mike si tu veux, mais maman et Jeff sont tous les deux partis pour la nuit, ce qui veut dire qu'on aurait la maison à nous seuls toute la nuit, et je me disais...

— Tu veux aller sur la rue Maple.

— Oui.

Il voulait tant être nu avec elle. Il voulait commencer la nouvelle année nu avec elle.

— D'accord.

— Tu es sûre ?

— Oui.

Elle lui sourit, et tout était parfait.

Neuf



Tout était gelé dehors et, alors que nous courions de la voiture de Tim à la maison de la rue Maple plus tard cette nuit-là, j'eus une brève vision de nos vies futures — Tim et moi mariés, allant à des fêtes de famille, et finissant la nuit seuls chez nous.

J'avais très envie de cet avenir.

Et de lui.

Il se débarrassa de mon manteau lorsque nous fûmes à l'intérieur, puis il vint se mettre face à moi, me tira à lui et ouvrit sa bouche sur la mienne.

Je m'étais inquiétée à propos de cette nuit-là. J'avais même songé à appeler Tim et à annuler. Il n'avait pas dit un mot de plus sur nous ou sur ses sentiments pour moi depuis la fête de Noël, et je désirais faire l'amour avec lui.

J'étais dangereusement sur le point de devenir une femme avec laquelle je ne serais pas capable de vivre.

Et lorsqu'il m'embrassa, je ne pus nier l'amour que je ressentais pour lui. Nous avions 18 ans. Nous étions des adultes.

Des adultes consentants.

Ses lèvres touchant les miennes, bougeant sur les miennes, il me fit reculer jusqu'à ce que mes jambes buttent contre un matelas. Nous étions dans la première chambre qui s'était présentée. Tim tira les couvertures. Je brûlais tant pour lui que je ne m'en souciai pas vraiment.

Il me poussa, et je tombai, tendant les bras vers lui alors qu'il me rejoignait. Mon bas-ventre était en feu. J'étais mouillée entre les jambes et je frémissais à des endroits où je ne savais pas que les femmes pouvaient frémir.

Je n'allais pas faire l'amour avec lui. Je savais qu'il n'allait pas le demander. Mais, au-delà de ça, je ne dirais peut-être pas non. Je voulais avoir des limites. Dire non.

En quelque sorte.

Je savais que je devais le vouloir.

Je voulais être une fille sage. Une femme décente. Une héroïne de Harlequin. Je voulais laisser aller mes émotions avec lui. Comme je l'avais presque fait cette nuit-là dans la voiture. Je voulais que lui aussi se laisse aller.

Tim m'embrassa, ou je l'embrassai. Je ne reconnaissais pas la femme dans ses bras. Elle soulevait son chandail et passait ses mains sur son torse. Et alors qu'elle le touchait, alors que je le touchais, je sentis une autre vague de chaleur entre mes jambes. Je me sentais vide à cet endroit-là. J'avais besoin

d'être complétée.

Tim tira sur mon chandail, et je m'assis, le laissant me l'enlever.

— Tu es sûr qu'on va être tout seuls toute la nuit ?

— Absolument certain.

Il déboutonna mon chemisier. Je voulais enlever son chandail.

Celui-ci rejoignit mon chemisier, où qu'il l'ait envoyé. Il défit aussi mon soutien-gorge. Je m'allongeai de nouveau dans le lit, sentant les draps frais et doux contre ma peau nue — contrastant violemment avec la chaleur de Tim alors que son torse nu rencontrait le mien, également nu, pour la première fois.

Je ne pouvais presque pas supporter le plaisir qui se répandait en moi. Mes hanches se soulevèrent, recherchant je ne savais trop quoi. Il y avait tant de choses que je ne savais pas. Mais mon corps le savait. Et il me poussait en avant vers un nouveau monde. Un monde qu'il devait avoir.

Tim déboutonna mon jean. Descendit la fermeture éclair. Il l'avait déjà fait. À plusieurs reprises. Mais, cette nuit-là, au lieu de glisser sa main à l'intérieur, il passa son pouce dans un pan de ceinture et baissa mon pantalon. Jusqu'en bas. J'étais allongée là en petite culotte et le regardais alors qu'il baissait son propre pantalon.

Son caleçon le couvrait toujours et il accentuait l'énorme renflement sur lequel j'avais besoin d'en savoir plus. Je devais le voir. Le toucher. Je devais connaître son pouvoir ou mourir. Non pas parce que c'était un corps masculin, mais parce que c'était l'essence de Tim.

Je devais être une fille sage. Je devais rentrer chez mon père.

Ma conscience était en guerre contre mon cœur, et j'allais en être une victime, quelle qu'en soit l'issue.

Dressé sur ses genoux, Tim se positionna entre mes cuisses, entre mon pantalon baissé et mon entrejambe. Se penchant vers moi, il posa ses mains sur le lit de chaque côté de mes épaules et baissa ses hanches vers mon entrejambe.

Mes mains posées sur son torse, je pouvais sentir son cœur battre deux fois plus vite que d'habitude — et plus durement, aussi. Son pénis entra en contact avec ma zone sensible...

* * *

Il n'avait rien prévu, rien préparé. Jamais il n'avait été aussi loin avec une fille ; il n'avait pas d'expérience. Ses instincts naturels prirent le dessus, et Tim se mit à frotter son pénis d'avant en arrière contre l'entrejambe de Tara. Cette sensation était si intense, si agréable... Soudain, il sut de quoi voulait parler Tara cette nuit-là sur la route de campagne, quand elle l'avait arrêté si subitement.

Il sauta hors du lit et se tendit, retenant ses émotions et ses fluides. Et sortit de son pantalon. Il avait commencé à jouir.

— Où vas-tu ?

Il avait l'impression que la voix de Tara venait de loin. Son besoin l'appelait.

— Nulle part, chérie. J'ai entendu la chienne gratter. Je vais l'éloigner de la porte avant qu'elle ne l'abîme.

C'était un gros mensonge, mais il ne pouvait pas la laisser le voir dans cet état. Il ne voulait pas lui faire peur. Ni se mettre dans l'embarras. Il ne voulait pas que les choses se terminent si vite.

Il ouvrit la porte, sortit de la chambre et laissa l'air frais le frapper. Il resta là quelques instants, appuyé contre le mur, puis il y retourna...

* * *

J'étais contente qu'il se soit arrêté. Il m'avait sauvée de moi-même. J'aurais dû me lever. Remettre mon pantalon. Sortir et caresser Mitzy, le cocker anglais de Tim. Je l'avais déjà vu plusieurs fois. Je l'aimais bien.

Mais j'étais toujours allongée presque nue sur le lit quand Tim revint et je criai presque de soulagement lorsqu'il se recoucha avec moi. Je touchai son torse, mes paumes à plat sur sa peau, puis mes mains descendirent plus bas. C'était mon homme, et je devais tout savoir de lui. Lorsque ma main atteignit son caleçon, je m'arrêtai. Je ne pouvais pas lui enlever son caleçon. Je ne pouvais pas être si directe.

Mais sa main était là, guidant la mienne. Son caleçon était humide. Ensemble, nous le fîmes descendre jusqu'à ses genoux.

Je haletai. La tension en moi était si forte, et la culpabilité et l'envie, si puissantes, que je comprenais à peine ce qu'il se passait. Il était allongé à côté de moi, m'embrassait, sa main sur mon sein, et je sentais sa dureté contre ma hanche. Il était vraiment mouillé. Ma hanche était mouillée là où il me touchait.

Je gémissais. Sentis les larmes derrière mes paupières closes. J'étais dans l'œil du cyclone, désarmée, affolée.

Tim baissa ma culotte jusqu'à mes chevilles, où se trouvait déjà mon jean. D'une manière assez étrange, ce que je faisais ne me semblait pas si mal, du moment que je gardais ma culotte.

Je sentis de nouveau le drap froid contre moi. Je savais qu'il était là. Et que mes fesses étaient nues.

Il écarta mes genoux, grimpa entre mes jambes, et je brûlais pour lui. Il se plaça de façon à ce que le bout de son pénis soit pressé contre mon ouverture.

— Faisons l'amour, dit-il, violant la promesse qu'il avait faite des semaines auparavant.

Je ne dis rien. Je ne pouvais pas dire oui. Et je ne pouvais pas non plus dire non. Tim bougea contre moi, et je sentis mon corps accepter ce bout de lui.

— Tara ? Je peux le faire ?

Il me laissait prendre la décision.

Il se retira, puis mit de nouveau son extrémité en moi, ne me pénétrant pas encore complètement. Je souhaitais tant qu'il le fasse, comme ça.

— Je peux ?

Voudrait-il aller plus loin si j'acceptais maintenant ?

Je savais d'où venaient ces mots. Je les détestais.

Et y croyais.

Je ne voulais pas Tim seulement pour cette nuit, ou cette année. Je le voulais pour toujours.

— Je ne peux pas faire ça tant que je ne suis pas mariée.

Les mots me faisaient mal à la gorge. Je me mis à pleurer, mais retins mes larmes.

— S'il te plaît, chérie.

— Pas ça, Tim, mais s'il te plaît, continue de me toucher.

Il se retira de moi et s'allongea sur moi une minute.

— Tu m'en veux ?

— Non.

Il était déçu, cependant. Je le sentais. Et je ne lui en voulais pas.

Une minute ou deux plus tard, il se remit à m'embrasser tendrement. À poser son torse sur le mien. Au fur et à mesure, la passion se remit à brûler. Il mit ses doigts en moi.

Mais cela ne suffisait pas.

Cela ne suffirait jamais.

* * *

Le mois de janvier apporta le froid et la neige, battant presque des records, et Tara était différente. Il ne voulait pas être paranoïaque, mais il semblait que la nuit qu'ils avaient passée nus au lit l'avait changée. Il songea à lui demander, mais il ne voulait pas entendre de mauvaises nouvelles. Il se contenta de s'accrocher, en espérant que, quoi que ce fût, cela allait passer.

Une nuit de la fin du mois de janvier, un blizzard souffla tandis qu'il était chez Tara. Ils étaient allongés devant la cheminée. Il l'avait embrassée, touchée, et elle l'avait touché aussi. Avec leurs vêtements, mais seulement parce qu'ils étaient chez elle. Au grand jour.

— Tu devrais rester ici cette nuit, dit-elle au petit matin. Je m'inquiéteraï si tu repartais chez toi par ce temps-là.

Ce n'était pas tout à fait l'invitation à dormir avec elle dont il avait rêvé.

— Tu ne crois pas que tu devrais demander à ta mère ?

— Maman a déjà dit que c'était correct avant d'aller se coucher. Elle m'a dit que, si ça ne s'améliorait pas dehors, je devais m'assurer que tu restes. Tu peux prendre la chambre de mon grand-père.

C'était la seule chambre de l'étage principal, au fond du couloir, après la buanderie.

Son grand-père avait vécu avec eux jusqu'à sa mort, moins d'un an auparavant.

— D'accord.

Il se sentait plus que mal à l'aise, mais il n'allait pas rater l'occasion de passer la nuit dans la maison de Tara.

Il se sentit durcir à cette idée. La serrant de nouveau contre lui, il enfouit son nez dans son cou et dit :

— Je n'ai rien à me mettre pour dormir.

Il portait un pyjama chez lui.

Tara gloussa.

— Je suis sûre que tu te débrouilleras.

Ils restèrent allongés là jusqu'à ce que le feu meure et que la pièce refroidisse.

— Nous ferions mieux d'aller nous coucher avant que mes parents ne se réveillent, dit Tara.

Elle l'accompagna dans le couloir jusqu'à la chambre qu'il allait utiliser. Elle était bien. Un très grand lit, dans un décor élégant de couleur crème. Mais il ne voulait pas rester là sans elle.

— Eh, chérie, pourquoi tu n'irais pas là-haut te préparer pour te coucher et revenir ici en douceur ?

Même s'ils ne faisaient pas l'amour, rester allongés nus ensemble sous les couvertures, dormir avec Tara dans ses bras, ce serait le paradis.

— Je ne peux pas, Tim. Pas dans la maison de mes parents. Mon père nous tuerait tous les deux s'il m'attrapait ici.

— Tu es sûre ?

Ils étaient dans l'encadrement de la porte, lui à l'intérieur de la chambre, elle à l'extérieur. Elle n'allait certainement pas pouvoir résister. Pas alors qu'il était si proche.

— Oui.

— D'accord.

Il l'embrassa et commença à fermer la porte, espérant qu'elle la pousserait et qu'elle resterait avec lui.

— Si tu changes d'avis, tu sais où me trouver.

Elle opina. Il s'accrocha à la porte.

— Ou si tu as besoin de quoi que ce soit, si tu vois ce que je veux dire...

— Je vois, et oublie ça.

Elle sourit, mais ses yeux ne brillaient pas.

Elle allait vraiment le laisser seul ici.

— Bonne nuit, dit-il. À demain matin, chérie.

Tara sourit encore et elle laissa la porte se fermer.

Il grimpa entre des draps qui sentaient le grand air et il se demanda ce qui avait changé entre le salon et la chambre pour provoquer un tel changement chez Tara. Dans le couloir, quand elle avait dit

bonne nuit, elle avait été distante, hésitante. Bien loin de la tigresse sexuelle qui l'avait embrassé toute la soirée.

Quand il s'endormit quelques instants plus tard, il était en érection.

* * *

Je ne dormis pas cette nuit-là. J'essayai, mais la guerre qui faisait rage en moi prenait des allures de finale.

Je n'avais pas eu mes règles et je mourais de peur d'être enceinte. Tim m'avait à peine pénétrée, mais il avait relâché du fluide. J'avais posé des questions à l'école, lu un peu. Si j'étais dans ma période fertile du mois, ce que nous avons fait la veille du Nouvel An sur la rue Maple avait suffi à me rendre enceinte.

Et l'homme que j'aimais, le père de mes hypothétiques enfants, était en bas, dormant dans un lit dans lequel j'aurais dû me trouver. Mais mon père était à côté, pensant que j'étais une fille sage.

Tim avait 18 ans et n'avait pas beaucoup d'argent. Sa mère ne pourrait pas l'aider non plus. Il était impossible qu'il puisse subvenir aux besoins d'un bébé sans abandonner toute sa vie.

Je n'étais pas sûre qu'il m'aime suffisamment pour faire ça. Je n'étais même pas sûre qu'il m'aime tout court.

Il me voulait. Je le savais. Mais si je le laissais aller jusqu'au bout, si je le laissais coucher avec moi autant qu'il le voulait, se laisserait-il de moi, passerait-il à autre chose ? Était-il toujours intéressé par moi seulement parce que je disais non ?

Il ne parlait pas de ses sentiments. Je lui avais dit que j'avais besoin d'être mariée pour faire ce que je faisais avec lui. Je lui avais demandé de me parler. Je lui avais écrit, lui disant qu'il fallait qu'on parle. Rien ne marchait.

Mon estomac n'était qu'un énorme sac de nœuds lorsque j'entendis mes parents se lever. J'enfilai ma robe de chambre jaune, me lavai les dents et descendis, dépassant la buanderie et la salle de bain, et m'arrêtai devant sa chambre.

Serait-il réveillé ? Serait-il nu ?

Était-il une personne du matin ? Ou bien était-il grincheux quand il se réveillait ?

Mes parents parlaient en haut. Ils allaient bientôt descendre. Je frappai à la porte.

— Qui est-ce ?

Il n'avait pas l'air grincheux. Il semblait groggy par contre, et j'adorais cet air. Il me donnait envie de grimper sous les couvertures avec lui, d'abandonner le monde et les problèmes derrière moi, et de trouver la paix et le repos, en sécurité dans ses bras.

— C'est moi, dis-je doucement.

Je débattais intérieurement pour savoir si je devais ou non oublier mes précautions et suivre mes instincts.

Si j'étais enceinte, j'allais décevoir mes parents bien assez tôt de toute façon.

— Moi qui ?

— Tara, dis-je, frustrée.

C'était peut-être moi qui étais grincheuse le matin. Ou alors j'avais passé trop de nuits sans dormir, pétrifiée.

Comment diable allais-je élever un enfant seule ? Ou garder la tête haute à l'église ? Mes parents seraient si déçus. Mortifiés. Je serais une honte pour eux.

Toutefois, je ne pouvais m'empêcher de penser à notre bébé, à quoi il pourrait ressembler. Aurait-il les yeux bruns de Tim ? Mes cheveux blonds ? Serait-ce un garçon ou une fille ?

Aurais-je jamais un mari et une famille ? Ou venais-je de ruiner ma vie entière ?

Tim était toujours sous les couvertures lorsque j'ouvris la porte.

— Tu savais que c'était moi.

— Je ne pensais pas que ma Tara frapperait avant d'entrer, dit-il en souriant.

J'aurais pu fondre face à ce sourire. Et me perdre dans ce regard sombre — peu important à quel point le futur pourrait être sombre.

— Ce serait déplacé, dis-je.

— Peut-être, mais ce n'est pas comme si j'allais m'en plaindre. Quelle heure est-il ?

— 8 h 30.

Si j'étais enceinte, je pouvais faire l'amour avec lui autant que je voulais. Jusqu'à ce qu'il en ait fini avec moi.

Et s'il restait avec moi au début, combien de temps faudrait-il avant qu'il ne m'en veuille ? Qu'il ne me fasse des reproches ? Qu'il se mette à me haïr ?

Et qu'il ne me laisse à la maison avec un enfant à élever tandis que, avide de liberté, il sortirait et trouverait d'autres choses à faire ?

— Pourquoi es-tu debout si tôt un dimanche matin ?

— Mes parents sont debout, et je ne voulais pas que tu sois tout seul ici alors qu'ils sont là.

J'étais dans la chambre, à côté du lit, mais j'avais peur de m'asseoir à côté de lui. Je luttais contre l'envie d'ouvrir ma robe de chambre et de le prendre avec moi.

Et je ne pouvais m'empêcher de l'imaginer sous ces couvertures. Son jean était posé sur une chaise avec son chandail. Je ne pouvais pas voir, à moins d'être indiscreète en soulevant son jean, si son caleçon était posé là aussi ou s'il le portait encore.

— Pourquoi te comportes-tu comme une étrangère ? Après tout ce que nous avons fait, tous les endroits où j'ai touché ton corps, c'est un peu tard pour être timide, tu ne crois pas ?

Je sentis la chaleur monter sous ma robe de chambre. Et je haussai les épaules. Si je lui disais que j'avais peur d'être enceinte, tout serait fini.

Il serait effrayé. Et tendu. Et ce serait peut-être pour rien. Je pouvais très bien avoir mes règles ce

jour-là. Ou le lendemain. Cela ne faisait pas encore un mois.

— Assieds-toi sur le lit avec moi.

— Je ne peux pas. Tu n'es pas habillé, et mes parents viennent de descendre.

— C'est quoi le problème ?

— Rien.

— Alors pourquoi tu ne veux pas être proche de moi ?

— Je le veux. C'est juste que... ce serait trop tentant.

Je commençais à avoir mal au ventre et priai pour que ce ne soit qu'à cause de ma nuit blanche. De mes nerfs. Ou même d'un ulcère.

Je priais pour avoir mes règles et pour que Tim me dise qu'il ne pouvait pas vivre sans moi, et qu'il me demande de l'épouser.

Dix

* * *

Tara semblait malheureuse. Chaque fois qu'il lui demandait si quelque chose n'allait pas, elle lui répondait par la négative, et il essayait de se persuader que tout allait bien. Si elle se lassait de lui, il aurait aimé qu'elle le dise clairement.

Pourtant, quand elle lui disait qu'ils devaient parler, il ne disait plus rien, craignant qu'elle ne rompe avec lui.

— Qu'est-ce que tu fais ce soir ? lui demanda-t-il un mardi au début du mois de février.

Ils étaient au foyer des étudiants, se réchauffant près du feu.

— Je vais à la réunion du conseil municipal de Vandalia.

Elle y allait tous les mois. Il le savait. Elle couvrait les réunions de la ville pour le *Dayton Daily News*. Et depuis qu'ils sortaient ensemble, il n'avait jamais montré le moindre intérêt pour cette partie de sa vie.

— Je peux venir avec toi ? T'y conduire ?

— Bien sûr.

Elle avait l'air si heureuse à cette idée qu'il le fut aussi, même si l'idée de rester assis pendant des heures à une réunion municipale l'ennuyait à mourir. Et il n'y aurait certainement pas de fenêtres par lesquelles il pourrait s'échapper.

Néanmoins, il serait avec Tara, et cela lui suffisait. Cela lui suffisait largement.

* * *

Je dois admettre que j'étais fière lorsque je rentrais dans le bâtiment municipal de Vandalia ce mardi soir-là, sachant que j'avais le droit d'y être.

J'espérais que cela impressionnerait Tim. Je connaissais l'emplacement de la salle où se tenaient les réunions et m'y dirigeai comme si j'étais chez moi. Peut-être penserait-il que j'étais assez importante pour qu'il m'épouse.

J'avais mon propre siège, au premier rang. Dans ce lieu similaire à un tribunal, j'allai droit vers ma place, indiquant à Tim qu'il devrait s'asseoir à côté de moi sur le banc en bois. Il s'assit très près. Sa hanche touchant la mienne.

Je me demandai si le directeur de la ville appellerait le journal pour se plaindre. Si quelqu'un allait décider que je n'étais qu'une enfant indisciplinée et pas assez responsable pour assumer le travail de rendre compte des affaires municipales à l'un des principaux journaux de l'État.

Je ne demandai cependant pas à Tim de bouger. Je sortis mon papier et mon stylo, et me préparai à

faire le travail pour lequel on m'avait engagée.

— Combien de temps ça dure ce truc ?

— Ca dépend de l'ordre du jour. Entre une demi-heure et toute la soirée.

C'était un mardi soir. Nous avions des cours le lendemain. Tim avait une longue route à faire pour rentrer à Eaton.

— Donne-moi ça.

Il prit mon papier et mon stylo. Et il se mit à écrire mon nom. J'adorais voir mon nom écrit avec sa calligraphie. C'était un véritable artiste. Il écrivit son nom. Et nos noms.

Je restais assise là et observais. Sentant la chaleur m'envahir. Et je souriais.

Puis je pensai au bébé et sentis la peur s'abattre de nouveau sur moi. Je n'avais toujours pas eu mes règles.

Le conseil municipal arriva. Quelques membres du conseil me regardèrent en s'asseyant. Ils sourirent.

J'espérais que Tim l'avait remarqué. Et qu'il verrait que j'étais assez bien pour qu'il m'épouse.

La réunion fut ouverte. Je repris mon bloc-notes, mais laissai une feuille à Tim et mon deuxième stylo. On fit l'appel. On lut le procès-verbal. Tim griffonnait. Et se penchait vers moi, léchant et soufflant sur mon oreille.

Je faisais tout mon possible pour y rester indifférente. Pour prêter attention aux affaires en cours. Je prenais mes notes.

Le Dayton Daily News me payait pour écrire.

L'écriture allait devenir ma profession.

Tim me tentait de son souffle. Et me murmurait des folies.

Je finis par lui dire « chut ». Je l'avais fait au cours de géologie tout le semestre et, chaque fois, il s'était contenté de sourire et avait continué à m'embêter. Ce soir-là, il se laissa tomber en arrière sur son siège, comme si je l'avais blessé.

Le point suivant à l'ordre du jour fut annoncé.

Et je me demandai si le journal me licencierait si je me retrouvais enceinte et célibataire à 18 ans. Le deuxième vendredi du mois de février, j'eus mes règles. Je fus si soulagée que je m'assis dans la salle de bain et me mis à pleurer. Longtemps. Je pleurai si longtemps que je dus finalement admettre que l'émotion que je ressentais n'était pas du soulagement. J'étais vide. Affligée.

Parce que je ne portais pas l'enfant de Tim.

Ce qui n'avait aucun sens. Je m'étais rendue malade à craindre d'être enceinte. Et lorsque je découvrais que ce n'était pas le cas, j'étais anéantie. La guerre en moi était dévastatrice. Si quelque chose ne se passait pas bientôt, j'allais perdre la tête.

Tim allait devoir me livrer ses émotions aussi bien que sa passion, sinon... Je ne savais pas ce qui allait se passer. Je n'imaginai même pas pouvoir vivre sans lui. Mais j'avais toujours l'estomac

noué. Je ne dormais plus.

Je n'étais pas enceinte mais, chaque fois que j'étais seule avec Tim, ce danger planait. Je l'aimais trop pour lui résister.

Alors que nous nous rendions chez lui un soir, fin février, sachant pertinemment ce que nous allions faire en arrivant là-bas — et sachant que j'en avais besoin aussi violemment que lui —, j'essayai une nouvelle fois.

— Il faut qu'on parle.

J'attendis.

Il était assis là, ne disant rien. Mes sentiments ne l'intéressaient donc pas ? Comment pouvait-il m'ignorer ainsi ?

Son cœur était là. Il devait l'être. Je devais simplement trouver un moyen de l'atteindre.

— Tu as dit que tu avais quel âge quand ton père est mort ?

— Cinq ans.

— Que lui est-il arrivé ?

— Je ne sais pas. Il est mort. Je n'étais qu'un enfant.

— Tu étais là ?

— Non.

— Tu te souviens de lui ?

— Pas trop.

Il n'était pas heureux avec moi. Parce que je le poussais toujours à parler ? Pour autre chose ? Parce que j'étais malheureuse ?

Ou parce qu'il en avait fini avec moi ?

* * *

— Mon frère rentre à la maison en fin de semaine, annonça Tara au début de mars.

Assis devant la petite table où se trouvait le téléphone dans la salle à manger de la rue Maple, Tim l'écoutait avec un sentiment grandissant d'effroi.

— Il rentre voir sa copine, et un ami d'université rentre avec lui. Maman lui a dit qu'il ne pouvait pas rentrer à la maison à moins que quelqu'un l'accompagne pour qu'ils conduisent à tour de rôle. Il y a 12 heures de route, et le tout, en une seule fin de semaine.

— C'est chouette.

Elle parlait plus vite que d'habitude. Et elle était inhabituellement joyeuse.

— Chou veut que j'aille jouer aux quilles avec lui, sa copine et son camarade d'université, vendredi soir. Il veut passer un peu de temps seul avec sa copine et ne veut pas laisser son ami sans personne à qui parler.

— Quoi ?

Il savait bien que quelque chose se tramait, mais il ne s'était pas attendu à cela.

— Il veut que tu sortes avec un autre gars ?

— Non, ce n'est pas ça ! Il veut juste que je vienne pour que son ami n'ait pas l'impression de tenir la chandelle.

— Pas question, Tara, lâcha-t-il. Je ne te laisserai pas sortir avec un autre garçon.

— Tu ne peux pas me dire ce que je dois faire.

— Je ne peux pas, hein ? Tu ne sors pas avec un autre gars.

— Tu as raison ! Je ne sors pas avec un autre gars ! C'est ce que je te dis. Je rends service à mon frère. Je ne le connais même pas, son camarade. Je ne veux pas le connaître. Je ne vais pas être seule avec lui. Et puis je paierai ma part.

— Appelle ça comme tu veux, c'est un rendez-vous.

— Tu peux appeler ça comme ça si tu veux, mais tu es le seul à le penser. Je ne peux pas laisser tomber mon frère, Tim. Il ne demande pas grand-chose et il a vraiment besoin de mon aide. C'est le seul moyen pour qu'il vienne à la maison. Il n'a pas vu sa copine depuis Noël et il pense qu'il veut l'épouser. Et puis, j'ai vraiment envie de voir Chou.

Il n'entendait pas raison. Peut-être ne le voulait-il pas. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il était en train de perdre Tara, et cette idée le faisait paniquer.

Et en même temps, il ne voulait pas être avec une fille qui ne voulait pas être avec lui.

— Bien. Si tu y vas, alors on ne se verra pas de toute la fin de semaine. Je ne te partagerai pas.

— Eh bien, c'est ton choix.

Elle le prit au mot.

* * *

Je n'arrivais pas à croire que Tim soit si obstiné. Il connaissait Chou. Et il savait à quel point j'aimais mon grand frère. Il savait que je serais prête à tout pour Chou. Et qu'il me manquait beaucoup.

Je serais prête à tout pour Tim aussi, même à traverser le feu. Et c'était en quelque sorte ce que je faisais avec lui depuis des mois, maintenant. Surtout au cours de ces six semaines où j'avais eu peur d'être enceinte. Mais peut-être qu'il ne voulait pas que je traverse le feu avec lui. Il voulait peut-être simplement embraser le feu avec moi, nous consumer tous les deux, et ensuite poursuivre son chemin.

Je n'eus pas de nouvelles de Tim le vendredi soir. J'allai au bowling. Je ne fus pas très forte. Je m'en moquais. Je parlai avec l'ami de Chou. Je pus passer un peu de temps avec mon frère. Sa copine ne dit pas un mot de la soirée — pas à moi en tout cas.

Puis je rentrai. Chou ramena sa copine chez elle et, puisque mes parents étaient déjà couchés, j'accompagnai son ami dans le salon et m'assis avec lui en attendant que Chou revienne, et qu'eux deux aillent jouer au billard ou faire je ne sais quoi.

Je parlai de Tim. De l'amour intense que je ressentais pour lui et du fait qu'il partageait si peu ses sentiments avec moi.

Le garçon était gentil. Il écoutait. Il me dit que, si Tim m'aimait, je méritais qu'il me le dise. Il me mit en garde contre les hommes qui ne voulaient qu'une seule chose de la part d'une fille. Il me dit que la plupart utilisaient les filles. Et que je devais faire attention.

Puis il se pencha pour m'embrasser. Ses lèvres touchèrent les miennes, et je reculai, ma poitrine brûlant de culpabilité. Je n'avais rien fait à part reculer, et pour-tant j'avais le sentiment d'avoir profondément trahi mon cœur.

Mais il y eut une chose que j'aimai dans ce baiser. C'était qu'il ne m'avait rien fait du tout. Rien. Je ne ressentis rien dans mon corps — à part la honte.

Pas de feu. Pas même une étincelle. Aucun fourmillement.

Rien de ce que je ressentais avec Tim. Je n'étais pas une mauvaise fille. Je n'étais pas une fille facile, ou folle de sexe. Je ressentais les choses que j'éprouvais pour Tim parce que j'étais amoureuse de lui. C'était Tim. Mon âme sœur.

Mon âme sœur qui ne m'appela pas le samedi. Il avait dit que je ne le verrais pas de toute la fin de semaine, mais il ne devait certainement pas le penser. Il se calmerait. Il verrait qu'il n'avait rien à craindre. Il appellerait.

Même s'il ne voyait pas qu'il n'avait rien à craindre — car il imaginait le pire —, il appellerait parce que cela le rendrait fou de ne pas le faire. Parce qu'on ne passait jamais une fin de semaine entière sans se parler.

Il n'appela pas. Mon frère partit le dimanche matin, et je passai la journée entière à attendre que Tim appelle. J'essayai de faire mes devoirs. J'essayai de lire. Rien ne me consolait. J'étais démoralisée. Le dimanche après-midi, je décrochai le téléphone pour appeler Tim, mais je le reposai sans même composer son numéro. Je n'allais pas lui courir après.

Peut-être était-il prêt à se débarrasser de moi. Peut-être que cette fin de semaine, ce truc avec Chou, était juste une excuse pour me quitter.

Peut-être avait-il rencontré quelqu'un d'autre. Peut-être avait-il passé sa soirée de la veille avec une autre fille dans son lit, rue Maple. Ou à l'arrière de sa voiture sur une route de campagne.

Je verrais Tim sur le campus le lendemain et j'allais devoir faire quelque chose pour attirer son attention. Quelque chose pour savoir pour de bon s'il avait ou non des sentiments pour moi.

Mais je n'allais pas faire une scène. Ou faire comme ces filles qui s'accrochent à un gars une fois qu'ils en ont fini avec elles.

Je n'allais pas pleurer. Ni supplier.

Sa bague toucha mon sternum alors que je serrais mes mains contre ma poitrine, et je sus ce que je devais faire. Si Tim ne voulait plus être avec moi parce qu'il avait pensé qu'aider mon frère voulait dire que je ne voulais plus être avec lui...

Je lui dirais que je voulais reprendre ma bague. Je mettrais la gravité de notre situation sous ses yeux. Je le forcerais à me parler de nous. Je prenais un énorme risque. Je le savais. Il pouvait me prendre au pied de la lettre et me rendre ma bague. S'il le faisait, j'aurais ma réponse une fois pour toutes.

Mais il ne le ferait pas. Je le savais. Il me demanderait pourquoi je lui demandais de me rendre ma bague. Et je lui dirais tout. Je lui dirais que j'étais amoureuse de lui et qu'il ferait mieux de se bouger et de trouver un moyen de me dire ce que je représentais pour lui.

Je voulais parler de la possibilité de nous marier un jour.

Et lui dire que j'avais eu peur d'être enceinte.

Ou bien... il me dirait que je devais me calmer. Il me dirait que, non, il ne me rendrait pas ma bague. Il me dirait que, si je la voulais, je devais venir la chercher, ce qui signifiait alors m'impliquer physiquement avec lui ; or nous savions tous les deux où cela nous mènerait.

Là où nous voulions que cela nous mène. Au lit, ensemble.

Serrant sa bague contre moi, le fil rose toujours intact à l'endroit même où il allait rester, je me couchai tôt ce soir-là.

Et pleurai dans le noir.

* * *

C'était lundi matin, le 14 mars 1978, et Tim se tenait devant la classe d'anglais de Tara, attendant qu'elle arrive. Il était appuyé contre le mur de ciment dans le couloir, réfléchissant à ce qu'il allait lui dire.

Elle lui avait manqué toute la fin de semaine.

Et il était toujours blessé par le fait qu'elle soit sortie avec un autre garçon.

Elle arriva au bout du couloir, portant son jean bleu habituel et un chandail. Il essaya de décoder son expression, de déterminer de quelle humeur elle était, alors qu'elle s'approchait de lui. Elle ne souriait pas.

Il ne sourit pas non plus.

— Salut, dit-il, voulant paraître décontracté.

— Je pense que j'ai besoin de reprendre ma bague.

Les mots sonnèrent si lourdement qu'il eut l'impression qu'elle avait crié. Que tous les étudiants, qui sortaient et entraient en classe, avaient entendu ce qu'elle venait de dire.

Il était sous le choc, sonné.

C'était lui qui aurait dû être en colère. Elle était censée s'excuser.

Il l'avait peut-être vu venir. Peut-être pas. Il s'était attendu à ce qu'elle rompe avec lui un jour.

Il ne savait pas quoi dire.

Mais, s'il ne partait pas d'ici rapidement, il allait perdre les pédales. Il devait faire quelque chose,

et vite.

— D'accord.

Il retira sa petite bague de son doigt et la laissa tomber dans la paume de sa main.

Elle fixa la bague. Un long moment. Puis, sans dire un mot, elle retira la bague de Tim de son doigt, le fil toujours en place, la mit dans sa paume tendue, se retourna et s'éloigna.

Il la regarda jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

* * *

J'étais en miettes. Il n'y avait tout simplement pas de jolie façon de me décrire après cet épisode avec Tim. J'essayais de prétendre que j'allais bien, de maintenir les apparences. J'étais une Gumser, après tout. C'était le protocole.

Mes parents finirent par intervenir. Ils avaient décidé que je devais sortir — aller loin de la maison. J'étais devenue trop recluse. Je passais beaucoup trop de temps le nez dans les livres. Ce n'était pas sain. Je devais apprendre à vivre dans le monde. Survivre dans le monde.

Mais pas trop loin. Pas pour commencer. Il fut décidé, avec l'aide de Chou, qu'à partir de l'automne 1979, je serais transférée à l'Université d'Armstrong.

Durant ses dernières années au secondaire, Chou avait rejoint une église assez stricte. Une église dont je n'avais jamais entendu parler. Avant cela, il avait refusé d'aller à l'église, de sorte que mes parents, bien qu'ils soient déçus qu'il n'y aille pas avec la famille, étaient quand même contents qu'il y aille. L'Université d'Armstrong était affiliée et même soutenue par cette église. Les étudiants allant à l'université devaient vivre sur le campus, avoir un couvre-feu strict, aller tous les jours à la chapelle, suivre un cours sur la Bible chaque semestre, et aller à l'église tous les dimanches, matin et soir, et tous les mercredis soir. Ils n'avaient droit qu'à quatre absences par semestre pour toutes ces obligations.

Les filles devaient porter une robe pour aller en cours et à l'église, et il était interdit de danser. Ainsi que de se caresser et de s'embrasser. Toute fille faisant preuve de comportement impur serait expulsée.

Si j'allais à Armstrong, je pourrais redevenir une fille sage. Je pourrais assurer mon besoin d'être vierge avant le mariage.

Et, peut-être, si je travaillais suffisamment fort, Dieu me pardonnerait-il mes indiscretions avec Tim.

Cela faisait des années que je chantais dans la chorale adulte de l'église, à la maison. J'étais active dans mon groupe de jeunes et avais donné des cours sur la Bible pendant les vacances, les deux étés précédents. L'idée de me rapprocher de Dieu me plaisait. Il remplirait le trou béant qui s'était creusé dans mon cœur.

J'acceptai d'aller dans l'Alabama avec Chou.

J'acceptai de vendre ma petite Manta bleue.

Je fis mes affaires sans me plaindre. La vérité était que j'étais contente de partir. De me construire une nouvelle vie. Mon ancienne vie me faisait trop souffrir. Partout où je regardais, il y avait des souvenirs de Tim.

Ou de ce que j'avais fait avec lui.

Il était évident que j'avais idéalisé toute notre histoire. Ce qui avait été des actes d'amour pour moi n'avait été que des actes sexuels pour lui.

Il était ce contre quoi on m'avait mise en garde — un garçon hormonal de 18 ans dont le pantalon dictait le cœur et l'esprit.

Je ne savais pas si je l'avais perdu parce que je ne voulais pas coucher avec lui, ou parce qu'il s'était lassé de s'amuser avec mon corps. Je savais simplement que je l'avais perdu.

Armstrong n'était pas ce à quoi je m'attendais — d'abord et surtout parce que juste avant que Chou et moi ne partions, il avait annoncé qu'il n'y retournait pas. Il avait demandé sa copine — également membre de l'église — en mariage, et ils allaient s'installer à Columbus, dans l'Ohio. Il laissait tomber l'université, mais il promit à mon père qu'il s'inscrirait dans l'Ohio le trimestre suivant.

Je ne voulais pas manquer un semestre de cours. Je n'avais pas d'autre choix que d'aller en Alabama sans lui.

Les premiers mois, j'avais tellement le mal du pays que je voulus m'enfuir. Les règles m'étouffaient, me donnaient le sentiment de ne pas être à ma place, et je rêvais de retrouver la liberté que j'avais eue chez moi.

Mais, finalement, à force d'aller à la chapelle tous les jours et aux cours sur la Bible, je commençai à me rapprocher de Dieu. À comprendre que mon drame comptait bien peu dans le grand projet de la vie. Je me portai volontaire dans un orphelinat. Et joignis un club social. J'allais dans les prisons et chantais dans la chorale de l'école. Je me mis à apprécier la rigueur, me fis des amis et passai du bon temps avec les filles de mon dortoir — et, surtout, je commençai à guérir. Tim était toujours là. Dans mon cœur. Dans mes pensées. Même dans mes rêves la nuit.

Mais Dieu commençait lentement à remplir le vide qui s'était installé au fond de moi.

Lorsque Noël approcha, je savais que j'allais me retrouver de nouveau près de Tim et décidai de lui envoyer une carte. Juste une carte d'amitié cette fois-ci. Mais je voulais qu'il sache que je pensais à lui.

Je voulais qu'il sache que ma porte était ouverte.

Il ne me répondit pas.

* * *

Tim prit la carte dans ses mains pour la centième fois. Il l'avait mise dans la boîte avec les autres cartes et lettres qu'elle lui avait envoyées. Juste à côté du fil rose qu'il avait enlevé de sa chevalière.

Et de la paire de boucles d'oreilles qu'elle avait laissée dans sa chambre une nuit.

Tu me manques, avait écrit Tara, neuf mois après avoir anéanti sa vie.

Qu'est-ce que ça voulait dire, qu'il lui manquait ?

Qu'elle voulait qu'ils se revoient en souvenir du bon vieux temps ?

Qu'il comptait pour elle ?

Qu'elle voulait qu'ils reviennent ensemble ?

Il avait rencontré quelqu'un. Une institutrice. Émilie n'était pas Tara. Mais elle était gentille. Et drôle. Plus important, elle disait tout le temps à Tim combien il comptait pour elle.

Il regarda de nouveau la carte, se demandant quoi faire. Il ne pouvait pas baisser la garde ; ça, c'était sûr.

Il songea à lui répondre. Puis il changea d'avis.

Mais il n'arrêtait pas de penser à elle. Quelques jours après Noël, lorsqu'il se rendit compte que Tara serait certainement chez elle pour les vacances loin de son université chic de l'Alabama, il se rendit à Huber Heights, avec l'accord d'Émilie.

Il devait voir Tara. Pour savoir ce que voulait dire cette carte.

Il ne la prévint pas. Ne lui donnant aucune chance de lui dire de ne pas venir.

Elle avait dit qu'il lui manquait. L'euphorie qu'il ressentait à cette idée le faisait planer. Émilie l'ignorait.

Émilie ignorait également qu'il reviendrait vers Tara en un battement de cœur si c'était ce qu'elle voulait.

Mais si Tara ne voulait pas reprendre avec lui ?

Et Émilie ? Elle était d'Eaton. Elle faisait partie de son monde. Ils passaient du bon temps ensemble. Ils s'aimaient bien.

Tara avait dû le voir se garer. Elle était à la porte d'entrée lorsqu'il arriva.

— Salut ! dit-elle en le fixant du regard.

— Quoi de neuf ?

Elle avait la bouche ouverte. Elle avait l'air un peu déroutée. Il n'arrivait pas à savoir si c'était une bonne chose.

— Tu ne m'invites pas à entrer ?

— Oh, dit-elle en reculant. Désolée, entre.

Il entra. Elle restait là à le regarder, jusqu'à ce qu'il ait l'impression d'être un insecte sous un microscope. Puis elle sourit. Un grand sourire qui le déchira.

Elle avait éloigné ce sourire de lui. L'avait sorti de sa vie.

— Ça fait vraiment plaisir de te voir.

— Oui, je sais. Je suis toujours aussi beau.

Il était assez fier de sa remarque sarcastique. Et un peu triste, aussi.

— Comment ça va ?

— Bien. Ça va. J'aime bien l'université. Et toi ?

— J'ai rencontré quelqu'un, dit-il, pour que les choses soient claires. Je ne suis pas encore sûr, mais ça pourrait devenir sérieux.

— Elle sait que tu es là ?

— Oui.

Son visage s'assombrit. Bien. Peut-être qu'elle comprendrait ce qu'il avait ressenti quand elle était allée au bowling sans lui.

— Alors, c'était quoi cette carte de Noël ? demanda-t-il.

Ils étaient toujours dans l'entrée. Elle semblait être seule chez elle.

Elle haussa les épaules.

— J'étais d'humeur sentimentale. Je pensais à toi. Je ne pouvais pas laisser passer les fêtes sans te souhaiter un joyeux Noël. Je voulais savoir comment tu allais.

— Pourquoi ?

— Parce que tu comptes pour moi.

— Si tu le dis.

C'était sa façon à lui de lui faire comprendre qu'elle n'allait pas lui faire de mal encore une fois.

Mais alors pourquoi était-il venu ? Tout ce qu'il aurait eu à faire, c'était d'ignorer sa carte pour lui faire savoir qu'il n'était plus disponible pour elle.

— Alors Tara, comment ça se passe dans le Sud ? On dirait que tu as un peu pris l'accent. Tu ne vas pas devenir une péquenaude comme nous autres, gens du comté de Preble, n'est-ce pas ?

Qu'était-il en train de faire ?

Elle rit.

— Tu n'es pas un péquenaud, Tim Barney. Pas même un peu.

Elle le tuait.

Pourquoi ne lui demandait-il pas simplement ce qu'il était venu lui demander ? Il comptait pour elle. Très bien. En tant qu'ami ou plus ? Y avait-il toujours un espoir pour qu'ils redeviennent un couple ?

— Tu as écrit « avec toute mon affection » à la fin. Qu'est-ce que tu voulais dire par là ?

— Rien de spécial. Je pensais à toi et, quand je pense à toi, je pense à l'affection que je te porte.

Qu'est-ce que ça voulait bien dire ?

Ils allèrent dans la cuisine. S'assirent. Il lui demanda comment se passaient ses cours. Elle lui demanda comment se passaient les siens. Il était toujours dans l'équipe de tennis et allait jouer tout le printemps. Elle lui parla des projets de son club.

— Je n'ai pas vu ta voiture dans l'allée. Elle est à l'école ?

La Manta avait toujours été garée devant chez elle.

— Non, on l'a vendue quand je suis partie pour Armstrong.

— Chou et toi faites les aller-retour avec sa voiture ?

— Chou s'est marié en septembre.

— C'est rapide ! Il n'était même pas fiancé !

— Je sais. Il nous a lâché ça comme ça en août. Il a épousé la fille qu'il était revenu voir en mars.

Il écoutait ce qu'elle disait, mais ne parvenait pas à se concentrer sur ses réponses. Il ne posait pas les questions qu'il voulait vraiment poser. Alors il n'obtenait pas les réponses dont il avait besoin.

Mais, s'il lui demandait s'il y avait toujours une chance pour qu'ils reviennent ensemble, elle penserait qu'il avait besoin d'elle. Qu'il n'était pas passé à autre chose. Elle aurait pitié de lui. Et enverrait davantage de messages mitigés. Et jamais il n'avancerait dans la vie.

Il n'aurait pas dû venir.

Il resta tout de même quelques heures. Tara et lui parlèrent certainement plus ce soir-là que pendant les mois où ils étaient sortis ensemble.

— C'est étrange, tu sais, dit-elle à un moment. Tous les gens à Armstrong se disent qu'ils s'aiment les uns les autres. C'est une sorte d'amour christique — tu sais, nous sommes tous les enfants de Dieu, tous frères et sœurs par le Christ, mais ils se disent tous « je t'aime », très régulièrement. Mes amies m'ont dit que même les professeurs le disent aux élèves, mais je ne peux pas faire ça. J'essaie. Mais je ne le dis à personne, sauf à ma famille. Cela ne veut pas dire que je ne le ressens pas, mais je... je ne sais pas...

Ses mots moururent, et Tim, dont le cœur était prêt à se détacher de son corps, passa le reste de la soirée à plaisanter avec elle pour éviter de passer pour un idiot. Tara était trop bien pour lui faire du mal intentionnellement. S'il lui demandait de l'espoir, elle lui en donnerait, simplement par gentillesse. Il ne voulait pas juste « compter » pour elle. Il voulait que, pour elle, il n'y ait personne d'autre que lui sur terre. Et il était impossible qu'une fille comme elle, avec son avenir prometteur, se contente de quelqu'un comme lui. Si elle était aussi amoureuse de lui qu'il en avait besoin, elle le lui aurait dit quand il lui avait demandé ce que la carte voulait dire.

Lorsqu'il se leva enfin pour partir, elle l'accompagna à la porte.

— Je dois te demander quelque chose, dit-elle, debout à ses côtés dans l'entrée sombre.

— Quoi ?

— Ce que nous avons fait ensemble, physiquement, cela voulait dire quelque chose pour toi ?

— Bien sûr que oui !

— Tu ne cherchais pas simplement à coucher avec moi ?

— Non !

— Tu as dit... à quelqu'un... ce que nous avons fait ?

— Non.

— Tu as refait ça depuis ? As-tu été aussi intime que nous l'avons été ?

Elle leva ses yeux bleus vers lui. Ils ne faisaient plus partie de sa vie désormais.

— Non.

— Alors notre histoire, c'était spécial pour toi ?

En quoi cela importait ?

— Oui.

La réponse sembla la satisfaire.

Et il fut content d'être venu.

Onze



J'avais de nouveau 18 ans — je rentrais à l'université de Wright et fantasmais sur mon garçon aux beaux cheveux. Je pensai à Tim tout le reste des vacances de Noël. Je ne cessais de surveiller son retour. Chaque fois que je quittais la maison, la première chose que je faisais en rentrant était de demander à ma mère si j'avais eu des appels.

Et comme dans le passé, je restai allongée sur mon lit à baldaquin — celui sur lequel je m'étais autrefois assise pour jouer de la guitare à Tim et où je m'endormis à force de pleurer, la veille de la rentrée à l'université.

Tim ne m'avait pas rappelée.

Je me dis que j'en avais fini avec lui, mais je savais que ce n'était pas vrai. Sur le long chemin du retour à l'univer-sité — voyage qui était passé de 12 heures de route à 17 à cause du temps inclément —, je ne fis que penser à Tim. J'analysai tout ce qu'il avait dit.

Et tout ce qu'il n'avait pas dit.

Il n'avait pas semblé si excité à propos de cette Émilie. Il avait été hésitant. Il pensait qu'il y aurait peut-être plus. Selon moi, s'il devait y avoir véritablement quelque chose entre eux, il le saurait déjà.

Mais ce qui me faisait tenir le coup, ce qui faisait que je m'accrochais encore, c'était le simple fait qu'il soit venu. Il voulait en savoir davantage sur la carte que j'avais envoyée. Sur ce que j'avais écrit. Cela comptait pour lui.

J'avais hâte de retourner à ma couchette dans mon dortoir pour écrire à Tim. J'avais un stylo en main avant même d'avoir défait mes valises. Je lui écrivis une lettre, mais ne signai pas encore. Je ne pouvais me résigner à mettre un terme à ma conversation avec lui.

Salut toi !

Je sais que c'est bizarre, mais ça m'a fait vraiment du bien de te voir la semaine dernière, et je veux qu'on reste en contact. J'adorerais avoir un moment dans ton emploi du temps chargé.

C'était une longue lettre, une semaine résumée par l'écriture, détaillant chaque minute de mes journées. J'essayai de rester légère pour ne pas le gêner ou le faire fuir. Je lui décrivais ma chambre, les cours qui allaient commencer le lendemain. Je parlais de la pizza que j'avais mangée lors de mes retrouvailles avec mes colocataires et mes amis. Je parlais du temps qu'il faisait, du long voyage pour revenir ici. Je lui demandais comment se passaient ses cours. Je lui disais qu'on avait annoncé qu'à cause du froid, les filles auraient le droit de porter des pantalons à la place des robes. Je n'aimais pas vraiment mettre des robes. Et entre les nouvelles, je glissais les choses que j'avais le

plus besoin de dire.

Comme :

S'il te plaît, fais en sorte d'être seul quand tu fais de la musculation.

Et :

J'aurais vraiment aimé te rencontrer maintenant plutôt que l'année dernière, même si j'ai toutes sortes de souvenirs fantastiques que j'aimerais garder !

Vers la fin, je devenais vraiment sérieuse.

Ce qui s'est passé entre nous, surtout physiquement, ça ne m'est jamais arrivé, ni avant toi ni depuis. Oui, tu as pris beaucoup de moi, et je me rends compte que c'est en partie ma faute, mais je ne regrette rien. Je ne sais même pas pourquoi je te le dis. Je n'en avais pas l'intention. Mais je ne veux pas que tu nourrisses des doutes.

J'espère aussi que, pour toi, c'était quelque chose de spécial, et que tu as été honnête en me promettant que tu ne l'avais dit à personne et que tu n'avais rien fait depuis. Sinon, c'était du gâchis.

Je ferais mieux de me taire ! C'est certainement la première fois que je te laisse autant connaître mes pensées...

Je suis très sérieuse quand je te dis que j'aimerais que tu m'écrives.

Au fait, si tu passes chez moi, il y a toujours quelque chose qui t'attend... un gros baiser et un câlin.

Tim me répondit, une petite chanson me disant de bouger mon frigo pour ne pas grossir. Je ne perdis pas espoir. Je réessayai 10 jours plus tard. Je ne fus pas si sentimentale cette fois-ci, cependant. Pas avant la fin de la lettre en tout cas. Tim avait remarqué comment j'avais terminé ma carte de Noël.

Cela l'avait suffisamment intrigué pour qu'il vienne me voir.

Je signai ma deuxième lettre : *Amour toujours, Tara.*

J'avais vu l'une des premières copines de Chou lui écrire ça une fois. Cela m'avait profondément touchée. Un vœu d'amour éternel. Cela voulait tout dire.

J'écrivis de nouveau à Tim pour la Saint-Valentin. Pas tant à propos de ma vie de tous les jours cette fois-ci. La semaine de relâche serait bientôt là, et j'espérais vraiment que Tim et moi pourrions nous voir à ce moment-là.

J'avais changé d'avis. S'il était d'accord pour me voir, je ferais tout ce que je pourrais pour qu'on atterrisse sur la banquette arrière de sa voiture et qu'on finisse ce qu'on avait commencé cette nuit-là sur la rue Maple.

Alors je me confiai un peu plus. Pas trop, pour ne pas le faire fuir. Mais assez pour qu'il sache que je ne plaisantais pas.

Je ne cesse de penser à la dernière Saint-Valentin — j'étais si mièvre —, et tu m'as envoyé cette carte.

C'était quand je pensais être enceinte. Et il ne m'avait pas dit qu'il m'aimait. J'avais tant espéré recevoir une bague pour la Saint-Valentin...

Je suis vraiment désolée pour les moments difficiles que je t'ai fait subir. J'en paie le prix maintenant. J'en suis vraiment désolée.

Sois un bon garçon.

Rappelle-toi que je t'aime, Tara.

* * *

Il s'était dit qu'avoir vu Tara pendant les vacances de Noël avait été une bonne chose. Oui, elle était son premier amour et, en tant que tel, elle aurait toujours une partie de lui, mais il ne s'était pas effondré en partant de chez elle. Et les mois suivants, en répondant à ses lettres, il ne cessait de se répéter que tout allait bien, qu'il était passé à autre chose. Ils étaient amis. Et ça lui allait.

Il pouvait bien essayer de se persuader de n'importe quoi. La vérité le frappa en plein cœur lorsqu'il reçut sa carte de la Saint-Valentin. Son sourire habituel aux lèvres, le cœur empli de joie à l'idée de lire la lettre de Tara, il ouvrit l'enveloppe.

Son cœur se mit à battre la chamade. Ses émotions, à bouillonner. Il était... indigné. Ou quelque chose comme ça. Ce fut la fin de la lettre qui l'avait atteint. *Rappelle-toi que je t'aime*. Mon Dieu, elle l'avait dit, elle avait écrit ces mots. Pas juste *Avec toute mon affection*. Ou *tout mon amour*. Elle avait mis *je* cette fois-ci. C'était personnel. Il en avait la preuve.

Puis une petite voix en lui l'arrêta dans son délire. C'était Tara. Peut-être ne pensait-elle pas vraiment ce qu'il croyait comprendre. Une fille pouvait aimer quelqu'un comme un frère et ne pas en être *amoureuse*. Il y avait une énorme différence.

Il rangea la lettre avec les autres dans sa boîte. Mais ces mots en bas de la page ne cessaient de le tourmenter. Ils ne voulaient pas le lâcher.

Que diable voulait-elle dire ?

Il allait devoir être direct avec elle. Plus question de jouer au chat et à la souris. Il y avait bien trop en jeu.

20 février 1979

Chère Tara,

Comment vas-tu ? J'ai reçu ta lettre aujourd'hui. J'étais content d'avoir de tes nouvelles. J'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps. Je vois toujours Émilie et je pense pouvoir dire que je l'aime plus que la dernière fois que je t'ai écrit. Nous faisons des projets ensemble ; nous allons peut-être nous marier dans deux ans.

Il écrivait cela délibérément. Cela devrait faire réagir Tara, lui faire passer un message : soit tu me dis que tu es désolée d'avoir rompu avec moi et que tu veux me reprendre, soit tu me laisses partir. Mais, ensuite, il lui dit qu'Émilie était toujours éprise d'un ancien copain. Avant de trop gâcher les choses, il en vint au point central.

Tara, je ne sais pas trop ce que tu as voulu dire avec ce « je t'aime » que tu as écrit à la fin de ta lettre. C'était bizarre de voir ça, parce que tu ne l'avais jamais fait auparavant. Laisse-moi te demander ceci. Quelle était l'ampleur de tes sentiments pour moi ? Je veux juste savoir si je comptais vraiment pour toi ? Réponds-moi honnêtement, s'il te plaît. Parce que j'ai parfois le sentiment que personne ne pourra jamais vraiment m'aimer, qu'il y a toujours mieux à trouver. Tu vois ce que je veux dire ?

Tu comptais vraiment beaucoup pour moi. Tellement que cela me faisait presque mal.

Avec ça, il devrait avoir la réponse qu'il attendait.

Puis il griffonna encore un peu. Parce qu'il se sentait soudainement trop exposé. Et parce qu'il avait besoin qu'elle annule ses peurs.

Mais je suppose que ce n'était pas notre destin. Tout ce que nous pouvons être maintenant, ce sont de bons amis. Écris-moi et réponds-moi, s'il te plaît.

Amour, Tim.

Quatre jours plus tard, il avait sa réponse.

Il survola les banalités sur les cours et alla directement lire ce qui était important.

L'étendue de mes sentiments pour toi ? C'est difficile de répondre à cette question, Tim. Ce n'est pas juste, non plus. Toutefois, je vais faire tout mon possible. Oui, tu comptais vraiment pour moi et tu comptes toujours beaucoup. Tu es un gars formidable. J'ai souvent voulu avoir tes bras autour de moi, vraiment ! Je ne sais pas pourquoi ça n'a pas marché, mais tu as toujours compté. Je t'ai dit à la maison pourquoi je ne t'ai jamais dit que je t'aimais, et je ne l'ai toujours pas dit — mais ça ne veut pas dire que je ne le ressens pas. Je suppose que je l'ai écrit parce que je ne me sentais pas menacée. Je voulais simplement que tu saches que tu es aimé et que je suis là si tu as besoin de moi — pour n'importe quelle raison.

Encore une semaine et quatre jours, et je serai à la maison. Je dois aller à l'Université de Wright pendant que je suis là-bas. On pourrait peut-être manger ensemble. Je promets que je ne te mangerai pas.

Amour à toi, Tara.

Il avait demandé et, maintenant, il avait sa réponse. Elle n'avait pas dit qu'elle l'aimait, qu'elle était amoureuse de lui. Il lui avait donné sa bague, et elle avait tourné en rond en parlant d'affection et d'amour, mais n'avait rien dit d'intime. Elle voulait seulement qu'ils soient amis. Bons amis, peut-être.

Au moins maintenant, il en était sûr.

Il lui répondit, lui disant qu'ils mangeraient ensemble.

Ça ne pouvait pas faire de mal, n'est-ce pas ?

* * *

Le jour où je devais voir Tim à l'Université de Wright, je me levai avant même que mon réveil ne sonne. Je me douçai. Me coiffai. Me maquillai. J'avais emporté mon chandail bleu — celui qu'il préférait — et mon plus beau jean, et lorsque je le mis, lorsque le tissu glissa sur ma peau, je frissonnai. Si les choses se passaient comme je l'espérais, Tim glisserait ses mains à la place de ce tissu avant que je ne sois de retour dans ma chambre.

J'allai tôt sur le campus. M'inscrivis aux cours d'été dont j'aurais besoin pour avoir mon diplôme à Armstrong le printemps suivant. Avec les crédits que j'avais obtenus au secondaire, j'avais seulement besoin d'éducation physique. Je choisis le racquetball. J'avais peine à croire que j'étais déjà en deuxième année d'université.

Puis j'allai au foyer étudiant pour attendre Tim. Comme autrefois. Ce n'était pas encore les vacances à l'Université de Wright, et l'endroit fourmillait d'étudiants. Cette sensation de retour chez soi était agréable. Je songeai à revenir ici pour finir ma dernière année, revenir là où j'avais commencé mon cursus universitaire.

Je trouvai un siège proche du feu et lus tous les mots des reçus de mon inscription. Puis je lus le catalogue de cours que m'avait donné le conseiller d'orientation tandis que, subrepticement, je guettais l'arrivée de Tim. Je voulais le voir avant qu'il ne me voie. Je voulais être dans ses bras avant qu'il ne comprenne ce qui lui arrivait.

J'espérais qu'il sèche les cours. Ou qu'il sorte en avance. Mais il ne le fit pas.

Son cours finissait à 11 h. J'eus les nerfs tendus dès 11 h 5.

À 11 h 15, je me levai et me mis à faire le tour du foyer à sa recherche. Il était sûrement assis quelque part, à m'attendre. Mais comment aurais-je pu le manquer ? De là où j'étais assise, j'avais toutes les entrées dans mon champ de vision.

Je fis le tour jusqu'à 11 h 30. Puis je me rassis. Et attendis.

J'attendais mon Tim.

À midi, je sortis, montai dans ma voiture et rentrais chez moi.

Je conduisis lentement. J'allais forcément voir ma mère. Lui dire que Tim m'avait fait faux bond. Elle me plaindrait. Et si je me mettais à pleurer, les larmes ne s'arrêteraient pas.

Elle était dans la cuisine lorsque je rentrais.

— Il y a un message de Tim sur le répondeur, dit-elle avant que je ne puisse dire quoi que ce soit.

Mon cœur fit un bond. Je le savais ! Il s'était passé quelque chose. Sa voiture était tombée en panne, il...

— Il a dit qu'il était désolé, mais qu'il n'allait pas pouvoir venir.

— Il a dit pourquoi ?

— Non.

— Il me demandait de le rappeler ?

— Non.

— Il a dit qu'il me rappellerait ?

— Non.

— Tu crois qu'il va bien ? Il s'est peut-être passé quelque chose de grave.

— Je pense qu'il a changé d'avis, Tara.

Je le pensais aussi.

Et, pour la deuxième fois de ma vie, Tim Barney m'avait brisé le cœur.

Le dortoir était le même. Mon lit était toujours là-bas, près de la fenêtre. La couette était toujours beige et mauve avec des points blancs. Ma grande poupée Raggedy Ann était toujours posée sur l'édredon.

Mais moi, j'étais totalement différente. La dernière fois que j'avais dormi dans ce lit, j'avais rêvé de Tim. Avant même de m'endormir. Je lui avais aussi livré mon cœur depuis ces draps durant les deux mois où je lui avais écrit.

Nous avons eu nos problèmes, mais c'était mon Tim. Nous étions faits pour être ensemble.

C'est ce que j'avais compris la dernière fois que j'avais été dans ce dortoir aux murs de brique froids et au sol carrelé.

Debout dans l'embrasure de la porte, seule, étant la première à être revenue de vacances, je n'étais pas sûre de pouvoir entrer.

Tim était dans cette pièce.

Tim n'était plus dans ma vie.

C'était vraiment fini. Il avait pris sa décision et il ne m'avait pas choisie.

J'entendis des voix dans l'escalier. Quelqu'un rit. Le bruit se rapprochait. Je ne supporterai pas qu'on se moque de moi. Et je n'étais pas d'humeur à rire, non plus.

Je ne pouvais pas sourire et dire que les vacances avaient été géniales. Ou même bien.

J'avançai d'un pas. Puis d'un autre. Je fermai la porte derrière moi. Je m'effondrai. Je pleurai.

Et la semaine suivante, je m'inscrivis à toutes les activités sociales proposées sur le campus de l'Université d'Armstrong. Je devais, quelque part — parmi les gens, Dieu, les choix, les croyances, les études et les occasions — me construire une vie. Je devais trouver une vie.

Les Chants du Printemps étaient un événement annuel. Une fin de semaine étudiante pour collecter de l'argent, ponctuée d'événements musicaux suivant un thème prédéterminé. Tous les clubs sociaux — la réponse d'Armstrong aux sororités et aux fraternités — étaient en compétition et présentaient des comédies et autres productions musicales. Le spectacle courait sur deux soirs, vendredi et samedi, et faisait toujours, sans exception, salle comble.

Les meilleurs groupes recevaient des récompenses ; les premiers, de l'argent. Et les membres, qui s'investissaient financièrement dans les projets de leur club, avaient tous vraiment envie de gagner.

Mon club, avec notre club frère, avait engagé un chorégraphe, et nous nous étions entraînés tous les soirs pendant des semaines.

— Tu es prête ?

La question venait de James, le grand frère de mon club social — celui qui assistait à toutes nos réunions et menait notre prière. Cet homme grand, à la chevelure foncée, avait les yeux marron. Et une moustache. Il faisait du tennis. S'il avait une quelconque ressemblance avec Tim, je choisis de ne pas le voir.

— Oui. Je connais tout par cœur.

Mes sœurs de club m'avaient dit qu'il m'aimait bien.

Je l'aimais bien aussi, certainement. De manière anodine. J'avais de l'expérience maintenant. Mon cœur n'était plus aussi brut, ouvert et disponible.

— Tu veux t'entraîner encore une fois ?

Il murmurait, car nous étions sur le côté de la scène, en coulisses. Les 20 autres membres du club, portant les mêmes jupes ou pantalons et les mêmes hauts bleus assortis, étaient debout autour de nous, derrière les rideaux qui ouvraient sur les planches.

— Non, dis-je, essayant de dissimuler mon irritation, causée par la peur de monter sur scène.

Je faisais partie d'une famille d'artistes, je pouvais le faire.

— Tu voudrais aller boire un verre ensuite ?

— D'accord.

Toutes les filles de mon étage avaient des rendez-vous. Je ne voulais pas être toute seule. Je ne voulais pas passer le reste de l'année sans sortir avec un garçon au moins une fois.

J'en avais assez d'être la seule fille de l'école à ne jamais sortir.

James m'accompagna à l'église le reste du semestre. Nous allions au cinéma et mangions parfois ensemble le dimanche. Nous traînions dans les mêmes groupes.

Et un soir, lorsqu'il me raccompagna à mon dortoir, il s'arrêta juste avant que nous ne passions de l'obscurité des ombres à la lumière qui brillait au-dessus de la porte d'entrée de l'immeuble exclusivement féminin où j'habitais, et je sus ce qui allait se passer.

Nous y étions. Le moment que je redoutais. Et pourtant... je l'aimais bien. James était gentil. Mignon. Il m'aimait beaucoup. Assez pour ne pas choisir quelqu'un d'autre à ma place. Et je ne voulais pas être seule.

Les pensées couraient dans tous les sens dans ma tête.

James ne dit pas un mot. Posant ses mains sur mes épaules, il me tira vers lui jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que quelques centimètres entre nous. Je le vis baisser la tête. Vis ses lèvres s'approcher. Et j'attendis.

Elles étaient un peu froides. Nous venions de boire du soda.

Puis elles se retirèrent. En souriant, James me prit par la main et m'accompagna jusqu'à la porte.

J'avais survécu.

Douze



Je ne vis pas James, et ne lui parlai pas non plus cet été-là. Je n'eus pas non plus de nouvelles de Tim. C'était l'été 1979. Le pire été de ma vie.

Mon père ne voyait pas mon allégeance à ma nouvelle église d'un bon œil. C'était aussi l'église de James, bien que je l'aie rejointe avant de rencontrer James. C'était l'église d'Armstrong. L'église où j'avais trouvé le Dieu qui avait rempli mon cœur béant.

Mes professeurs, à l'école, m'avaient prévenue que j'allais peut-être me heurter à la résistance de mes parents quand je rentrerais. Ils m'avaient donné les outils mentaux et émotionnels pour rester forte.

Textes sacrés. Mots d'amour. Et des étudiants de l'école devaient m'écrire tous les jours de l'été pour m'aider à rester forte dans une famille qui ne faisait pas partie de l'église.

— Tu as une église à la maison, me dit mon père juste après que je fus rentrée, un vendredi après-midi de juillet.

Tout le mois de juin, j'avais suivi un cours avancé à Armstrong dans lequel on nous avait fait faire le tour des sites historiques et littéraires de la Nouvelle-Angleterre. J'étais allée dans la maison de Louisa Mae Alcott. J'avais vu des gravures vieilles de 100 ans dont on parlait dans un classique que j'avais adoré étant enfant. Je m'étais tenue dans la maison de Longfellow et avais contemplé son escalier, élément central d'un poème que ma mère m'avait récité quand j'étais toute petite. J'étais allée à Yale. J'avais vu la maison de Hawthorne. J'avais marché dans les rues que la Femme écarlate avait parcourues. J'avais imaginé ce qu'elle avait ressenti.

Parce que j'avais été écarlate, moi aussi. Mais j'avais été pardonnée. Ma nouvelle foi me l'assurait.

Mon père pensait-il vraiment que j'allais tourner le dos à ça ?

— Je veux que tu reviennes à l'église avec nous.

— Je ne peux pas.

Il pinça les lèvres. Je me tendis. Et ne changeai pas d'avis. Je n'étais plus une petite fille. J'avais fait des erreurs. J'avais vécu avec le cœur brisé. Des rêves brisés. Mais je m'étais rachetée.

— Tu fais du mal à ta mère.

Je ne pouvais rien y faire. C'était de mon âme qu'il s'agissait. Ma mère, en me refusant la liberté de religion que mon pays autorisait, me faisait du mal aussi.

Mon père ne se leva pas. Il ne se redressa même pas. D'une voix calme mais déterminée, il dit :

— Ta mère et moi avons parlé, et c'est soit ta famille, soit ton église, jeune fille.

J'avais déjà perdu mon cœur. Mon amour. Je ne pouvais pas perdre mon Dieu.

— Alors je choisis mon église.

James fut la première personne que je vis en revenant en Alabama cet été-là. J'étais en avance. J'étais venue en avion plutôt qu'en voiture. De toutes les filles avec qui j'allais habiter, j'étais la première à arriver. Nous avions un appartement, un logement du campus réservé aux étudiantes de dernière année, près de la voie ferrée.

Fuyant à la fois le silence, le fait que j'avais vécu tout l'été chez la femme pour qui je travaillais, et la pensée que ma mère et mon père ne me parlaient toujours pas, je partis marcher le long du chemin de fer.

— Salut !

L'harmonie dans la voix de James était agréable. Familiale. Accueillante. Enfin quelqu'un qui était content de me voir.

— Salut.

J'étais contente de le voir aussi. Il m'était agréable d'être avec lui. Nous nous apprécions.

— Comment s'est passé ton été ?

— C'était dur. Et toi ?

— J'ai travaillé comme un chien, mais ça a été. J'ai mis beaucoup d'argent de côté. Qu'est-ce qui ne s'est pas bien passé pour toi ?

— Mes parents m'ont mise à la porte parce que j'ai rejoint l'église.

Nous marchions côte à côte le long des voies. Il ne me touchait pas. Il avait les mains dans les poches. J'appréciais ça.

— Tu plaisantes.

— Non.

— Je suis désolé.

— Oui, moi aussi.

— Tu vas bien ?

— Je suppose.

— Tu veux que je les appelle ? Peut-être que si je leur parlais...

— Non !

Je ne leur avais même pas parlé de James. Et si quiconque de l'église les appelait, ce pourrait être une catastrophe. Ils m'avaient quand même envoyée à l'école. Avaient payé mon billet d'avion. Payaient mes frais de scolarité. Ils tenaient toujours à moi, ne serait-ce qu'un peu.

Je ne pouvais pas prendre le risque de perdre le peu qu'il me restait d'eux.

— Ils changeront d'avis.

— J'espère.

— C'est certain. Ils t'aiment.

— Je n'en suis pas sûre.

— Eh bien, tu n'es pas seule. Tu le sais.

— C'est possible.

— Eh, dit-il en me prenant par les épaules pour m'arrêter, et en me regardant droit dans les yeux, je suis là pour toi. Je t'aime. Je pense ce que je dis.

Il m'aimait ? Il parlait de l'amour christique qu'on distribuait si librement sur le campus. Une partie de moi le savait. Mais nous ne sortions même pas ensemble, et il me disait qu'il m'aimait.

— Nous sommes amis. Tu peux venir me voir quand tu veux.

Les larmes me montèrent aux yeux ; je hochai la tête, et nous reprîmes notre chemin.

* * *

Il sortait toujours avec Émilie. Il y mettait son cœur. Presque tout son cœur. Autant qu'il pouvait mettre son cœur à aimer une femme.

Car la première entaille était la plus profonde, et il avait été touché. Gravement.

Sa petite blonde était partie, mais il ne l'oubliait pas. Il avait accepté le fait que quelque chose en lui tendrait toujours vers elle.

— Salut, cow-boy, tu es prêt à partir ?

Émilie avait deux ans de plus que lui. Elle était enseignante à l'école primaire de la ville. Il avait été en classe avec son frère.

— Oui. Tu as ton casque ?

Elle en avait acheté un quand il avait acheté la Suzuki 250 — la moto qu'il avait repérée depuis plus d'un an.

— Bien sûr.

Elle le sortit du coffre de sa petite Pacer neuve. Émilie n'était pas la plus belle femme de la ville, avec ses cheveux châtain assez ordinaires et son manque de style, mais elle avait un joli visage, une superbe silhouette, et surtout, elle était comme lui. Elle avait grandi à Eaton. Elle aimait la musique country. Et n'avait pas besoin de choses onéreuses pour être heureuse.

Elle avait les pieds sur terre. Avait un salaire régulier.

Elle attacha le casque rouge brillant sous son menton et se pencha vers lui pour l'embrasser.

Tim garda ses lèvres contre les siennes un long moment. Apprécia le goût qu'elles avaient.

Il enfourcha sa moto, sentant déjà sa puissance entre ses jambes. Émilie monta derrière lui, serrant ses bras autour de sa taille. Il mit le moteur en route et s'éloigna à toute vitesse dans le soleil couchant.

* * *

L'Action de grâce 1979 fut une période étrange.

— Je n'arrive pas à croire que tes parents ne te parlent toujours pas, dit James.

Il lui parlait en ces termes quelques jours avant que les étudiants ne quittent le campus pour le congé de quatre jours.

Certains, ceux qui habitaient trop loin pour rentrer, allaient rester à Armstrong avec des amis. La plupart des étudiants rentraient chez eux. Des navettes furent mises en place pour ceux qui devaient aller à Little Rock pour prendre un vol.

— Mon père m'a écrit, lui dis-je.

Nous étions assis sur une balancelle en bois blanc accrochée à un arbre dans la grande cour d'herbe au milieu du campus. James venait de terminer une compétition de tennis et portait un short blanc et un t-shirt à manches longues, de la même couleur. J'étais censée aller le voir jouer, mais j'avais rédigé un devoir que je devais rendre le lendemain.

Il me fixait de ses yeux marron, ses deux sourcils épais se rejoignant alors qu'il les fronçait.

— Vraiment ?

— Oui.

J'aurais dû lui dire. Mais...

Frottant mes mains sur le jean que j'avais enfilé après les cours, je serrai mes bras contre ma poitrine, regrettant de ne pas avoir emporté une veste en plus de mon chandail orange et beige.

— Quand ?

— Je ne sais pas. Il y a une semaine ou deux.

Plutôt trois ou quatre. La lettre était arrivée peu après que les mots presque quotidiens de ma mère se furent arrêtés.

— Il veut que je rentre pour l'Action de grâce.

— Et à propos de l'église ?

— Il n'en a pas parlé.

— Il ne s'est pas excusé ? N'a pas dit qu'il avait tort ?

— Non.

— Il a dit que tu pouvais aller à l'église tant que tu étais là-bas ?

— Non.

Papa n'avait pas parlé de l'église. Il avait parlé d'amour, de famille et de devoir, mais n'avait rien dit sur notre désaccord. Ce qui me rendait nerveuse.

— Alors il n'a pas changé d'avis.

— Je ne sais pas.

— Tu ne penses pas que le fait d'y aller serait comme accepter ses préceptes de cet été ? Comme si tu acceptais de choisir ta famille plutôt que ton Dieu ?

Cette question me contraria.

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Je voulais tellement rentrer. Et pourtant... ma foi en Dieu, et en mon église, m'avait aidée à traverser la pire année de ma vie. Je ne pouvais supporter la perte de Tim, et demeurer heureuse, qu'avec l'aide de Dieu.

— Je ne pense pas que je puisse rentrer. Pas avant d'être sûre de ne pas être obligée d'abandonner mon Dieu pour cela. Et puis, je n'ai pas eu de nouvelles de ma mère depuis des semaines. Si elle voulait que je rentre, elle m'aurait écrit. Mon père ne traite avec moi que lorsque j'ai des problèmes, et c'est arrivé une seule fois dans ma vie. C'est toujours ma mère et moi qui arrangeons tout.

— Qu'est-ce que tu vas faire alors ?

— Rachel m'a demandé d'aller passer les vacances avec elle. Elle va voir sa grand-mère dans le Mississippi. Sa mère et son petit frère la retrouvent là-bas.

Rachel Bowman était dans mon club social. Nous étions amies depuis ma première semaine sur le campus, l'année précédente.

— Tu peux venir à la maison avec moi. Il n'y aura que moi la plupart du temps. Ma mère garde des enfants toute la fin de semaine. Mais on s'amuserait bien.

— Je veux vraiment aller avec Rachel. C'est ma meilleure amie. Et j'aime beaucoup sa mère.

J'avais déjà rencontré Mme Bowman sur le campus quand elle avait amené Rachel, et j'étais également allée chez elle en visite une fin de semaine. C'était une femme divorcée que je respectais énormément.

— Vous avez trouvé quelqu'un pour vous amener ?

— Je ne sais pas. Rachel devait voir avec des garçons qui vont en Floride s'ils peuvent nous déposer.

— Je vous déposerai.

— Toi ?

— Oui. Je vais à Atlanta. Je peux vous conduire.

— Tu es sûr que ça ne te fait pas un trop long détour ?

— Je suis sûr.

Il sourit, et mon cœur se réchauffa. Nous nous étions fréquentés plus ou moins tout le semestre. James n'était pas comme les autres garçons de l'université. Il n'avait pas grandi avec l'église non plus. C'était un converti, comme moi.

Et il avait souffert. Il comprenait les chagrins d'amour.

* * *

— Tu n'as vraiment pas à m'emmener à ta réunion de famille, dit Émilie en montant dans la voiture de Tim le matin de l'Action de grâce. Je suis très bien ici avec ma mère et mon père.

Elle lui avait demandé de se joindre à eux, mais Tim passait toujours le congé de l'Action de grâce

chez son grand frère Mike. Deux ans auparavant, il y avait emmené Tara.

Émilie avait cette étrange lueur dans les yeux. Une lueur qu'il y avait beaucoup vue récemment. Ils couchaient ensemble depuis un moment, et il savait qu'elle en voulait plus.

Lui aussi. Il voulait une femme. Un foyer. Des enfants.

Mais il ne voulait pas se marier.

Passant ses doigts dans les cheveux d'Émilie, il prit sa tête au creux de sa main.

— Je veux que tu sois là avec moi, dit-il avant de l'embrasser avec tendresse.

Lorsqu'ils se détachèrent l'un de l'autre, Tim la regarda droit dans les yeux.

— Je veux vraiment que tu sois là, dit-il.

Et il le pensait.

* * *

Rachel s'effondra le jour de l'Action de grâce. Déchirée entre l'homme qu'elle aimait de tout son cœur — un dépravé qui avait péché et quitté l'église — et l'homme qui l'aimait de tout son cœur — un étudiant en droit dont les parents étaient de haut rang au sein de l'église —, elle avait besoin d'être seule avec sa famille. D'être seule avec sa mère et sa grand-mère.

Assise dans la chambre du fond dans la maison de sa grand-mère, où j'avais dormi la nuit précédente, j'essayai de ne pas penser à ma famille, à la maison, à ma mère occupée dans la cuisine à faire quatre choses en même temps, à mon père découpant la dinde. À mon frère Scott prenant tous les concombres dans la salade et les mangeant avant même que le saladier n'ait atteint la table. À la femme de Chou assise en silence, muette. Et à Chou allongé sur le sol à mâchouiller un stylo en regardant le foot.

Ils me manquaient tous tellement.

Jamais je ne m'étais sentie aussi seule de toute ma vie.

Puis je pensai à James, tout seul pour le jour de l'Action de grâce. Et pour lui, ce n'était pas la première fois en presque 21 ans.

Papa et maman savaient où j'étais. Ils n'avaient pas appelé.

Je pris le téléphone à côté du lit et composai un numéro.

— Appel à frais virés de la part de Tara, dis-je lorsque l'opérateur fut en ligne.

James décrocha à la deuxième sonnerie.

— Acceptez-vous l'appel à frais virés de Tara ?

— Bien sûr !

Il avait l'air content. Je comptais vraiment pour lui. Et il comptait pour moi aussi. Je ne voulais pas qu'il soit tout seul.

— Salut, ma belle. Je ne m'attendais pas à ce que tu appelles.

Il me l'avait demandé, cependant.

— Je sais.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. C'est juste que... tu as dit que tu pourrais venir me chercher...

Quand il les avait déposées la veille, il lui avait dit que, si elle avait besoin de lui, elle devait l'appeler. Il pouvait revenir la chercher chez Rachel dans le Mississippi en un rien de temps.

— Tu veux venir ici ?

— Si ça ne te dérange pas de refaire la route.

— Tu plaisantes ? J'adorerais que tu sois là.

— Et ta mère ?

— Elle ne sera pas là — elle garde des enfants à l'autre bout de la ville —, mais elle sera ravie de savoir que tu seras là. Je lui ai parlé de toi. Elle veut te rencontrer.

Je serais seule dans l'appartement de deux chambres qu'il partageait avec sa mère, qui prenait aussi quel-ques cours à l'université de sa région. Mais James était un homme bien. Un membre de l'église. Le meneur spirituel de mon club social. Jamais il ne ferait quelque chose qui pourrait nous faire tous les deux renvoyer de l'école.

Il m'aimait bien. Me respectait.

Et nous n'avions pas de relation physique. Depuis que je le connaissais, nous nous étions embrassés peut-être 10 fois, mais c'était tout.

Mes pensées ne cessaient de bouillonner dans mon esprit, se heurtant à des émotions dont je perdis vite la maîtrise. Je pensais à mes jours de l'Action de grâce antérieurs. Avec ma famille. Avec Tim.

Je devais sortir d'ici.

— D'accord, viens me chercher.

* * *

— J'adore ta famille.

La voix d'Émilie était douce, enrouée. Encore lourd de l'énorme buffet de l'Action de grâce que sa belle-sœur avait préparé, Tim avait proposé qu'ils fassent un tour à Houston Dam. Ils avaient marché un peu et se prélassaient sur la banquette arrière de sa voiture. Il avait son bras autour d'elle, et elle, sa tête sur son épaule.

Tim était content de se reposer ainsi pour faire passer toute la bière qu'il avait bue avec ses frères.

— Elle est si différente de la mienne.

Elle continuait à parler, et il essayait de rester attentif à ce qu'elle disait.

— Chez moi, il n'y a toujours que mon frère, maman, papa et moi. Papa et John regardent le sport à la télé, et maman lit ou s'assoit avec papa et somnole et, bien que j'aie toujours aimé le calme et la paix de la journée, je vois maintenant que j'ai manqué beaucoup de choses. Il y avait tellement de vie là-bas aujourd'hui. Tu as tellement de chance d'avoir une si grande famille.

Il était vrai qu'ils étaient nombreux à se réunir pour les fêtes mais, à la maison, il n'y avait que Jeff, sa mère et lui. Sauf lorsque Harry avait été là. Harry, l'homme que la mère de Tim avait épousé lorsque Tim et Jeff avaient atteint la puberté, cette mère, qui était alors une femme célibataire de 55 ans et qui ne se sentait pas à la hauteur pour relever à elle seule le défi qu'ils représentaient.

Ils n'avaient pas été mariés longtemps.

— Vous allez toujours en bas entre hommes comme ça ?

Il avait laissé Émilie à l'étage avec les femmes tandis qu'il était descendu avec ses frères pour jouer au poker.

— Oui.

— Les femmes, je n'arrivais pas toujours à les suivre, mais...

Il essayait d'écouter. Sincèrement. L'air était frais mais pas encore froid. Son estomac était rempli de bonne nourriture et de bonne bière, et le poids d'Émilie contre lui le faisait sombrer dans un état de relaxation auquel il ne pouvait résister...

* * *

Je guettais la voiture de James par la fenêtre. Et me demandais comment allait se passer la fin de semaine. Je pensais au choix que j'avais fait. J'étais absolument confiante qu'il ne se passerait rien de fâcheux. Mais je ne pouvais m'empêcher de comparer tout cela avec ce que j'avais vécu par le passé. Et j'aurais aimé que ce soit Tim, l'homme avec qui j'allais passer la fin de semaine. Je la passerais entièrement au lit.

Et en serais reconnaissante.

J'eus honte de cette pensée et je demandai pardon à Dieu.

Je pensais aussi à la famille de Tim, réunie chez son frère. Et je me demandais s'il y avait emmené Émilie. S'ils étaient toujours ensemble. Et lorsque je sentis les larmes me monter aux yeux, j'arrêtai de penser à Tim.

Seule dans le salon chez la grand-mère de Rachel, je regardai ma montre. Et lorsque je vis la Honda dorée se garer devant la maison, je courus jusqu'à la porte d'entrée.

James avait les bras grands ouverts lorsque je le rejoignis. Je me jetai contre lui. À ce moment-là, il était ce que j'avais de plus proche comme famille, et je m'effondrai.

Il me tint la main en conduisant. C'était nouveau. C'était agréable, ceci dit. J'avais besoin de ce lien. J'avais besoin d'un endroit où je serais à ma place. Et j'adorais le rendre si heureux par ma simple présence. J'étais contente de l'avoir appelé.

— Ma mère veut qu'on s'arrête là où elle garde des enfants ce soir.

— Ah, d'accord.

L'approbation de sa mère rendait ce que nous faisons bien plus convenable. Je me détendis davantage, essayant de ne pas avoir le sentiment de quitter le purgatoire pour l'enfer. J'allais passer

la fin de semaine dans un appartement avec un homme.

Mais c'était un homme en qui je pouvais avoir confiance.

Et il y avait deux chambres.

On bavarda encore. Je lui demandai s'il avait mangé de la dinde. Ce n'était pas le cas. Mais ça lui était plutôt égal. Je compris qu'avoir un copieux repas sur la table pour l'Action de grâce ne lui était pas arrivé souvent dans son enfance. Je le plaignais. Et je voulais changer ça pour lui.

Mais je ne voyais pas trop comment faire. Je n'avais plus de famille chez qui l'inviter. Peut-être en aurais-je une l'année suivante.

Mais, à ce moment-là, j'aurais mon diplôme en poche et je ne reverrais probablement plus James. Il était d'Atlanta. Je venais de l'Ohio. Et il avait encore une année d'université à faire.

— Je veux te parler.

Ses mots étaient un peu inquiétants, mais cela n'aurait pas dû être le cas. Sa voix était aussi douce que d'ordinaire.

— Bien sûr.

Je me tournai vers lui. Reconnaissante qu'il ait fait tout ce chemin pour venir me chercher. Je ne méritais pas une telle loyauté. Car, alors que James avait passé l'Action de grâce seul sur la route pour venir me chercher, c'était à Tim que je pensais. Tim que je désirais.

— Je me disais... toi et moi... on se ressemble beaucoup. Nous sommes tous deux des convertis à l'église. Nous aimons les mêmes choses...

Vraiment ? Je n'étais pas sûre de savoir de quoi il parlait. Nous étions tous deux engagés dans les mêmes clubs sociaux, et ces obligations et autres activités nous occupaient, mais...

— Nous sortons ensemble depuis un moment maintenant, et vu que tu vas avoir ton diplôme ce printemps et que tu n'auras nulle part où aller...

Je n'avais nulle part où aller ? J'aurais un diplôme universitaire. Je trouverais un travail. Et un endroit où vivre et...

J'aurais ma licence d'anglais afin de pouvoir un jour écrire pour Harlequin. Avec mon cursus, je ne pouvais pas devenir enseignante. Et je n'avais suivi aucun cours qui me permettrait de gagner ma vie autrement qu'en écrivant.

Où diable allais-je trouver un poste d'écrivain assez rapidement pour gagner ma vie ? Car, dès la remise de diplômes terminée, j'allais devoir déménager de la résidence étudiante.

James parlait toujours. Je n'avais pas entendu ce qu'il avait dit. Mais je me remis à l'écouter à temps pour l'entendre dire :

— Alors je me disais qu'on devrait se marier.

Se marier.

— Je t'aime, ma puce. Je t'aime tant. Je veux passer le reste de ma vie avec toi.

On venait de me demander en mariage.

Autrefois, il y avait longtemps, c'était tout ce dont je rêvais.

— Penses-y, dit James, la voix remplie d'excitation. Tu n'as pas à me répondre tout de suite, mais pense-y. Nous pourrions nous marier l'été prochain. Nous pourrions retourner à Armstrong l'année prochaine, vivre dans la résidence des couples mariés, et tu pourrais occuper un de ces emplois sur le campus qu'ils réservent aux épouses des étudiants.

Un travail dans les bureaux.

Mais, au moins, je serais à Armstrong. Je pourrais continuer à fréquenter l'église de l'université. Et j'aurais bien du temps pour écrire.

— Et tu te marierais au sein de l'église, ajouta-t-il, mettant le doigt sur une autre de mes inquiétudes.

À Armstrong, nous étions encouragés, même poussés, me semblait-il, à choisir un partenaire au sein de l'église, car une fois que nous arriverions dans le monde réel, le monde du travail, le monde séculier, nos chances de rencontrer un membre admissible de l'église diminueraient grandement.

J'étais une convertie. Je n'avais déjà pas de famille dans l'église. Je ne pouvais supporter, en plus de tout cela, l'idée d'un mariage mixte.

Et je ne pouvais pas non plus supporter l'idée de passer ma vie toute seule. Mince alors, je ne pouvais apparemment même pas survivre toute seule à l'Action de grâce.

Épouser James résoudrait beaucoup de problèmes.

Mais l'aimais-je assez pour l'épouser ?

Je tenais à lui. Je me rappelai à quel point j'étais contente de le voir.

Combien, chez la grand-mère de Rachel, j'avais été certaine que passer la fin de semaine chez James était la bonne chose à faire.

James était gentil. Doux. Il avait une voix douce. Il allait être ingénieur chimiste. Et peut-être pasteur à temps partiel.

Je fis ce qu'il m'avait dit de faire. Je réfléchis à sa proposition toute la fin de semaine.

* * *

Il se réveilla au son des larmes. Ou peut-être à cause des petites secousses qui accompagnaient les sanglots d'Émilie. Elle se tenait droite de l'autre côté de la banquette arrière, regardant par la fenêtre.

Il avait tout fait échouer.

— Eh, dit doucement Tim en la tirant vers lui. Je suis désolé de m'être endormi.

Elle restait très raide, lui résistait.

— J'étais en train de te parler.

— Je sais.

— Je te livrais mon cœur.

Apparemment, il avait dormi plus longtemps qu'elle ne s'en était rendu compte.

— Je sais, prof, et je ressens la même chose, je te jure...

Il l'aimait. C'était tout ce qui comptait.

— C'est juste que... te sentir contre moi, écouter ta voix, c'était si... tu sais, comme si nous étions mariés et...

— Mariés ?

La raideur quitta son corps. Elle s'appuya contre lui.

— Pas maintenant, ni quoi que ce soit, mais j'y ai pensé. Un jour.

— Tu veux qu'on se marie ?

— Un jour.

— Je t'aime, cow-boy.

— Moi aussi je t'aime, prof.

Et avant qu'elle ne puisse reprendre l'épanchement qu'il avait raté pendant sa sieste, ce qui lui donnerait davantage de chances de tout faire avorter, il tourna le visage d'Émilie vers le sien et l'embrassa. Ils étaient dans un endroit isolé du parc.

Et faire l'amour semblait toujours effacer les doutes d'Émilie en ce qui le concernait.

* * *

— Tu as réfléchi à ce que je t'ai demandé ?

C'était samedi après-midi, et James et moi rentrions de la maison où sa mère passait la fin de semaine pour garder deux enfants adorables, dont les parents étaient partis fêter seuls l'Action de grâce, plutôt qu'avec leurs enfants.

La mère de James plaignait autant les enfants que moi. Elle avait préparé un repas de l'Action de grâce. Grâce à elle, je m'étais sentie la bienvenue, bien plus que je n'aurais pu l'imaginer.

Elle m'avait aussi bien fait comprendre qu'elle serait plus que ravie de m'avoir pour fille.

— Tu as dit à ta mère que tu allais me demander en mariage ?

— Je lui ai dit que c'était une possibilité. Tu passes la fin de semaine à l'appartement. Elle l'aurait deviné de toute façon.

L'appartement. C'était là que nous nous rendions. Je l'aimais bien. Il était petit mais bien entretenu. Propre. Joli-ment décoré. Beaucoup de plantes. Il était ouvert, calme, accueillant, et sûr.

Je dormais dans la chambre de James, dans l'un des lits jumeaux. Il dormait dans le lit double de sa mère dans la chambre d'à côté.

— J'y ai réfléchi.

— Et ?

— Je...

J'avais 20 ans et, à part Tim, James était le seul homme avec lequel j'avais songé à passer ma vie.

Je pouvais le rendre heureux. Je n'avais aucun doute là-dessus. Et j'aimais être avec lui.

Il saurait subvenir aux besoins d'une famille. Saurait me protéger.

— Je... suppose.

Il arrêta la voiture et me fixa, bouche bée.

— Tu le penses vraiment ?

Lui qui était la cible de la moitié des filles de notre club social, on aurait cru qu'il était au désespoir de trouver une femme.

Je songeai à ce que j'étais en train de faire, morte de peur. Je pensai aux hommes que j'avais connus. Je pensai à Tim, qui avait choisi la sécurité en restant avec Émilie, plutôt que de me faire confiance et de me donner la chance de lui montrer que je serais là pour lui, pour le reste de nos jours.

— Oui, dis-je.

J'allais me marier.

L'excitation s'empara de moi.

Et j'eus envie de pleurer.

Treize

* * *

— Qu'est-ce que tu en penses ? On devrait mettre le cadre ici ou là ?

Portant un jean et un chemisier large, Émilie se tenait devant l'âtre de la cheminée dans la maison centenaire qu'elle avait louée à ses grands-parents. Elle tenait un tableau que la mère de Tim avait peint. C'était l'un des préférés de Tim. Le pont couvert lui rappelait des souvenirs, le ramenait en arrière, à la liberté de l'enfance et à un monde rempli d'occasions.

— Là, dit-il en attrapant les clous et le marteau.

C'était le début du printemps. Les oiseaux étaient revenus de leur migration, des bourgeons apparaissaient sur les arbres. Il avait vu les premières fleurs de la saison la nuit précédente en rentrant de la station-service, où il avait travaillé pendant quatre heures, selon son horaire de soir.

Et au lieu d'être en train de faire de la moto, il passait ce samedi radieux à aider Émilie à déménager. Il avait pris sa journée pour ça.

— Viens, dit-elle en le prenant par la main une fois qu'il eut accroché le tableau. Allons mettre le lit en place.

Elle le connaissait bien.

Une demi-heure plus tard, lorsqu'il eut mis les lattes en place, et que le matelas et le sommier à ressorts qu'elle avait depuis le secondaire furent également posés, il l'aida à mettre les draps et le couvre-lit que sa grand-mère lui avait fait lorsqu'elle avait fini ses études secondaires. Les taies d'oreiller suivirent.

Émilie lança les oreillers à la tête du lit, puis elle s'assit.

— Viens là, cow-boy.

Elle lui prit la main et écarta les genoux, le tirant entre eux.

— Tu veux faire une pause ?

Elle baissa les yeux vers son jean.

Il voulait le vouloir. Il le voulait d'habitude.

Ce devait être à cause du temps qu'il faisait. À cause de la moto qui avait passé l'hiver sous sa housse et qui l'appelait.

— Nous devons baptiser l'endroit.

Le sourire d'Émilie aurait certainement choqué les personnes avec qui elle travaillait tous les jours à l'école.

Pourquoi hésitait-il ? Qu'elle ait sa propre maison était une bénédiction pour eux. Ils n'avaient plus à planifier leurs relations amoureuses quand sa mère était sortie ou que ses parents à elle étaient

partis. Plus de séances si frustrantes dans la voiture.

Ils étaient des adultes. Et ils étaient libres. Et...

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Cet air blessé était de retour dans ses yeux. Il détestait ça. Son Émilie était si douce. Tout ce qu'il avait toujours voulu, vraiment. Presque.

— Rien, dit-il en essayant de ne plus penser à sa moto. C'est juste que... c'est un peu...

Elle s'assit, l'air circonspect.

— Quoi ?

Tim s'assit à côté d'elle. Il l'aimait. Vraiment. Seulement, il manquait quelque chose. En lui.

— C'est moi, dit-il.

Les lèvres d'Émilie se mirent à trembler.

— Tu es en train de rompre avec moi.

— Non ! Non, pas du tout.

Émilie avait besoin d'une bague. Elle avait besoin d'un « pour toujours ». Et c'était ce qu'il voulait lui aussi.

Un jour.

Peut-être.

— Je t'aime, prof, tu le sais.

Il lui adressa son plus beau sourire. Celui qui la faisait généralement fondre.

— Mais quoi ?

Elle jouait avec ses doigts.

— C'est juste que... je ne suis pas prêt à ce qu'on... vive ensemble.

Ces mots le soulagèrent. Oui, voilà ce qui le dérangeait.

— Tu es rangée. Tu as ton diplôme, ta carrière, mais moi, je suis toujours à l'école. J'ai encore un an à faire avant d'obtenir le mien.

Il avait perdu un peu de temps en quittant Wright pour aller dans une école d'ingénieur à Dayton.

Elle ne dit rien. Mais elle écoutait.

— Je ne suis pas prêt à assumer la responsabilité financière d'un foyer. Je passe déjà presque tout ce que je gagne à aider ma mère à s'en sortir.

— Eh, cow-boy ?

Sa voix était douce tandis qu'elle parcourait légèrement son jean de ses doigts, au niveau de la cuisse.

— Oui.

C'était agréable qu'elle le touche ainsi.

— Je ne t'ai pas demandé d'emménager avec moi. Je t'ai juste demandé de m'aider à emménager.

Il aurait sûrement dû se sentir gêné. Mais le soulagement prit le dessus.

— Je t'aime, cow-boy.

Les mots d'Émilie flottèrent autour de lui, dans toute leur douceur.

— Je sais que tu as des choses à faire avant de penser à fonder un foyer...

Vraiment ? Il était assez curieux de savoir de quelles « choses » elle parlait. Mais pas assez pour le lui demander.

— Moi aussi, j'ai des choses à faire, dit-elle.

— Quoi ?

— J'ai besoin de passer un peu de temps toute seule. J'ai passé ma vie à devoir rendre des comptes à mes parents. Le fait d'habiter chez eux et de faire le trajet jusqu'à l'université nous a permis d'économiser beaucoup d'argent mais, du coup, je n'ai jamais passé de temps dans un dortoir, à trouver ma liberté comme les autres jeunes l'ont fait. C'est à mon tour maintenant.

Son euphorie se calma.

— Tu as l'intention de faire la fête ? D'inviter d'autres gars ?

— Bien sûr que non, dit-elle en souriant, sa main remontant un peu plus haut sur sa cuisse. J'ai l'intention de manger ce que je veux quand je veux sans que personne ne le sache ou ne s'inquiète pour moi. J'ai l'intention de laisser mes affaires traîner par terre si je le veux, ou de les ramasser si je le veux. J'ai l'intention de mettre le lait dans la porte du réfrigérateur parce que je veux qu'il soit là, et je mettrai mon maquillage sur le lavabo comme j'ai toujours voulu le faire. J'ai l'intention de mettre la musique que je veux, quand je le veux, aussi fort que je veux. Et..., continua-t-elle, sa main effleurant le tissu où les deux jambes de son jean se rejoignaient, j'ai l'intention de recevoir chez moi l'homme que j'aime.

Bingo.

* * *

— Allez, ma puce, tu peux le faire. Nous sommes fiancés. Je vais être ton mari. Mais ce ne sera pas avant deux ans, et tu me laisses ainsi enchaîné... Tu me rends fou.

Je regardai par la fenêtre de la voiture. Les champs qui s'étendaient autour de nous venaient d'être labourés. J'avais vu les traces fraîches du tracteur et la terre fraîchement retournée à la lueur des phares lorsque nous avions descendu la grande route déserte. Je ne savais pas trop ce que les fermiers faisaient en avril, mais je priais pour que l'un d'eux ait besoin de venir voir son champ ce soir-là.

— Je dois être pure pour mon mariage.

Je répétais les mots que j'avais dits un nombre incalculable de fois. À Tim. Et à James, aussi. La première fois qu'il avait fait pression sur moi pour que nous couchions ensemble, c'était la fin de semaine que j'avais passée avec lui lors de l'Action de grâce, à Atlanta. Le soir même où j'avais accepté de l'épouser. Après que nous l'avions dit à sa mère. Et à ma meilleure amie d'enfance. Et à

mes parents, que j'avais appelés à sa demande en serrant les dents.

Cette nuit-là, il avait grimpé dans le lit dans lequel je dormais, dans sa chambre, et m'avait parlé des besoins d'un homme et du fait que seule sa femme pouvait les satisfaire. Je lui avais dit, avec douceur, avec amour, que je serais d'accord une fois que nous serions mariés. Il avait essayé de me faire changer d'avis. M'avait cajolée. Avec tendresse. Et quand j'avais commencé à m'énerver, il avait reconnu que j'avais raison et que ce serait encore mieux si on attendait. Il avait néanmoins dormi dans la chambre avec moi, cette nuit-là. Dans l'autre lit jumeau.

Quatre mois plus tard, il était redevenu comme au début. Satisfait de me tenir la main et de m'accorder de chastes baisers. Mais, une fois ou deux — dont une pendant les vacances du printemps —, il m'avait demandé d'enlever mes vêtements pour lui. De le laisser me toucher à des endroits intimes.

J'avais dit non.

Je ne voulais pas faire ça. Je ne voulais pas qu'il le fasse.

Et cela me troublait. Le voudrais-je lorsque nous serions mariés ? Je me disais que oui. Qu'une fois que je le laisserais réellement me toucher, je sentirais à nouveau quelque chose. Pour l'instant, l'absence de tentation me facilitait la tâche de m'en tenir à mes principes. Parfois, je me disais que, peut-être, puisque je m'étais repentie, Dieu m'aidait à être une fille sage en supprimant la tentation qui m'avait consumée lors de ma relation avec Tim.

Parfois, je m'inquiétais de ne plus jamais ressentir ce que j'avais ressenti, car cela n'était destiné qu'à un seul homme — Tim.

La seule chose dont j'étais certaine, c'était que je n'allais pas être intime physiquement avant d'être mariée.

Et j'étais là, sur une route de campagne sombre, à des kilomètres de toute civilisation, à plus d'une heure du campus, avec un homme qui voulait coucher avec moi.

Il avait dit qu'il voulait passer du temps seul avec moi. Qu'il voulait parler de nous.

Il avait manqué d'assurance ces derniers temps. Et je me sentais coupable. Alors j'avais accepté qu'on en parle.

Mais c'était tout ce que j'avais accepté.

— Tara, c'est ton devoir de le faire.

— Non, pas maintenant. Nous ne sommes pas encore mariés.

Avec Tim, les ébats amoureux avaient représenté un acte mutuel de don et de partage. Ce n'était pas un acte qu'une personne imposait à l'autre.

— Mais je suis un homme, et les hommes ont besoin de se soulager. Et la seule manière pour moi de le faire d'une manière que Dieu approuve est de le faire avec toi. Nous nous aimons. Tu portes ma bague. Nous allons nous marier. Tu crois vraiment que Dieu va s'inquiéter d'une feuille de papier terrestre ? Ce qui l'intéresse, c'est que nous soyons engagés l'un envers l'autre. Que ce soit toi et

moi, pour toujours.

James avait été choisi pour faire passer des messages à notre club social ce semestre-là, en plus de guider nos prières. J'avais entendu des étudiants parler de son étude de la Bible et de son niveau de foi et d'engagement.

— Ce sont des balivernes, dis-je. Si tout ce dont se souciait Dieu était notre engagement émotionnel, ou notre intention de rester ensemble, alors nous n'aurions même pas besoin de nous marier.

La Bible disait clairement qu'un homme et une femme devaient se marier avant de faire l'amour. On m'avait appris cela toute ma vie.

— Et si tu ne faisais que t'asseoir avec moi, tout près ?

Sa main me caressait le cou.

— Ça m'aidera si tu mets juste un peu de pression sur... dessus. Reste simplement assise avec moi.

Durant mon premier semestre à Armstrong, on nous avait appris que les filles ne devaient pas s'asseoir sur les genoux des garçons. On se serait fait expulser de notre résidence si on nous avait aperçues assises de la sorte.

Je n'étais plus une nouvelle étudiante désormais, mais je ne voulais pas enfreindre les règles. Et je le lui dis.

— S'il te plaît, ma puce ? Tu m'aimes, non ?

— Oui, bien sûr.

Je pensais l'aimer. Je ne savais pas vraiment ce qu'était l'amour. Il s'était renversé du Coca-Cola sur lui, et je m'en étais soucié. J'avais détesté le voir humilié et mal à l'aise. Je voulais arranger les choses. Cela voulait dire que je l'aimais, non ?

Mais je ne voulais toujours pas m'asseoir sur ses genoux.

— Tu comprends les hommes ?

— Oui.

Ils devenaient durs. Et voulaient pénétrer les femmes.

— Tu sais que ça fait souffrir un homme d'être excité et de ne pas pouvoir se soulager ?

Non. Et je ne voulais pas le savoir.

Cela avait-il fait souffrir Tim ? Il n'en avait rien dit. Et pourquoi pensais-je à lui maintenant ?

Ce n'était pas bien. C'était futile. Et, soudain, je ne fis que penser à mon Tim. Je voulais être sur une route de campagne avec lui.

Sur la banquette arrière de sa voiture avec ses doigts entre mes jambes, me touchant à des endroits où lui seul m'avait touchée. Ces endroits qui lui appartenaient.

Mon Dieu, redonnez-moi cette route de campagne. Je vous en prie.

Attendez. Je m'arrêtai. Mon Dieu, pardonnez-moi pour mes pensées impures.

Tim ne me voulait pas. Il n'avait pas proposé de m'épouser. James l'avait fait. J'étais fiancée à James. J'allais être son épouse pour le reste de ma vie.

Ce n'était pas juste pour lui que je sois en train de penser à un autre homme alors que James ne demandait qu'à m'aimer. Je n'étais pas une femme bonne et fidèle. La Bible disait que, si nos pensées étaient impures, c'était comme si nos actions l'étaient.

— S'il te plaît, ma puce ? Assieds-toi juste sur mes genoux un instant. Laisse-moi te serrer dans mes bras.

J'avais la gorge si serrée que cela me faisait mal.

— D'accord. Mais c'est tout. Rien d'autre. Je dois être pure pour le mariage.

Je n'allais pas céder là-dessus. J'avais payé le prix fort pour la seule et unique fois où je m'étais écartée de mes principes moraux. J'avais perdu l'homme que j'aimais plus que tout au monde. Parce que j'avais été trop facile. J'avais perdu mon cœur et toute la magie qu'il avait contenue. Parce que j'avais trop donné, trop tôt. Et j'avais passé deux longues années à reconquérir ma propre estime en servant Dieu avec foi. J'avais perdu ma famille pour faire passer Dieu en premier — pour être pardonnée et retrouver ma pureté.

James bougea. Il y avait la console d'embrayage entre nous.

— On sera mieux sur ton siège, dit-il, sa grande carrure semblant menaçante dans la voiture alors qu'il s'approchait de moi. Le volant va nous gêner de ce côté-là.

Je ne dis rien. Il n'allait jamais rentrer dans mon siège. Où allais-je pouvoir me mettre tandis qu'il grimpait de mon côté ?

— Recule ton siège.

Je fis ce qu'il disait.

Et avant que je ne m'en rende compte, il m'avait soulevée et était assis en dessous de moi.

— C'est ça, assieds-toi, dis-je.

Je me sentais ridicule. Et sale. Et je voulais rentrer chez moi.

Je voulais aussi être une bonne épouse pour l'homme avec lequel j'allais passer le reste de ma vie. Je voulais être une fille sage. Je voulais le rendre heureux.

Je voulais être capable de le vouloir.

Alors je restai assise là.

Il bougea. Je restai assise. Il bougea encore. Je restai assise.

Il baissa les bras. Dans la pénombre de la voiture, je n'arrivais pas à voir ce qu'il faisait, mais il ne me touchait pas, comme il l'avait promis.

— Je sais ce que nous pourrions faire pour m'aider et pour que tu sois toujours vierge, dit-il alors, l'air... étrange et à bout de souffle.

Il n'y avait aucune douceur dans sa voix. Aucune gentillesse. On aurait dit qu'il parlait à un autre homme, pas à la jeune femme qu'il allait épouser.

Je ne savais pas du tout de quoi il parlait, mais je pensais qu'il allait me le dire.

C'était un homme bien. Je connaissais son cœur. Et je lui faisais confiance.

— Du moment que je suis pure quand nous nous marierons...

Je n'y regarderais pas. Je le laisserais faire ce qu'il avait besoin de faire et n'en parlerais plus jamais.

Il bougea de nouveau, me déplaça. Ses mains étaient entre nos corps, mais il ne frictionnait rien. Il se débattait avec quelque chose. Ses doigts étaient serrés. J'entendis des vêtements bouger. Entendis sa fermeture éclair. Et mon cœur se mit à battre. La porte était fermée à clé. Il me tenait de biais.

— Je veux rentrer.

Il ne dit rien. Mais sa respiration était lourde. Je n'aimais pas ce qu'il se passait. Du tout. Mais je lui faisais toujours confiance. Presque.

Je lui faisais confiance jusqu'à ce que je sente ses mains sur l'avant de mon jean. Mes mains rencontrèrent les siennes, réprimant sa tentative de déboutonner mon pantalon. Je m'accrochai, essayant d'immobiliser ses doigts. Mais ils étaient sous les miens. Et plus forts que les miens.

Tout comme l'était le bras qui m'enserrait à la taille tandis qu'il bougeait encore et descendait mon pantalon, exposant mon derrière à la fraîcheur de la nuit — et à la rugosité de son jean. Mes jambes étaient coincées entre les siennes et la boîte à gants de la voiture. Son bras autour de moi comme une attelle, retenant mes bras contre mon corps. Son autre main parcourait mes fesses, me tirant vers lui du même coup. Je me mis à me débattre et sentis qu'il me poussait en même temps.

Soudain, avec une dernière poussée, il pénétra de force dans la partie de moi qu'il avait exposée.

La douleur me figea. Je luttais pour ne pas vomir.

Je n'arrivais plus à penser.

En l'espace de quelques secondes, la fille que j'avais été et la femme que j'espérais devenir moururent d'une mort atroce.

— Tu as été une très bonne fille ce soir. Ma belle. Tu sais comment t'occuper de ton homme.

Nous étions toujours dans la voiture. Mes vêtements étaient en place. Ceux de James aussi. Il avait l'air calme alors qu'il conduisait pour rentrer à l'école.

— C'est ta faute, tu sais.

Je l'entendais parler. Mais je ne pouvais pas répondre. Je n'existais pas. J'étais un corps qui souffrait.

— Je n'avais jamais été comme ça auparavant. C'est toi qui me fais ça.

Je voulais nier cette accusation. Mais je ne pouvais pas. Je l'avais fait à Tim, aussi. J'avais quelque chose d'immoral en moi.

Des lumières apparurent au loin. La ville. J'allais devoir sortir de la voiture. Me tenir debout. J'avais peur qu'il y ait du sang sur moi.

J'avais peur que mes colocataires pures et innocentes voient tout de suite que quelque chose avait

changé en moi. Qu'elles le voient et qu'elles en soient horrifiées.

J'allais être renvoyée de l'école quelques semaines avant la remise de diplômes. Je n'aurais pas le diplôme que je méritais.

— Tu dois m'épouser maintenant, continua James. Aucun autre homme ne voudra de toi.

Je n'étais pas surprise d'entendre ça.

— Tu as un problème, ma puce. Tu es une aguicheuse. Tu rends les hommes fous. Mais je sais que tu n'y peux rien. Et cela ne change rien à mon amour pour toi. On va faire face à ça tous les deux.

Je ne pouvais toujours pas parler.

— Je veux toujours t'épouser. Tu es une bonne fille, la mienne. Ça m'est égal que ce soit ta faute. Je ne t'en veux pas.

Je m'en voulais. J'avais accepté de m'asseoir sur ses genoux. Je ne m'étais pas débattue. Pas avant qu'il ne soit trop tard.

Je lui avais fait confiance, à en être stupide. Il avait essayé de me parler de son désespoir. Il avait eu besoin que je sois forte. Que je nous guide en lieu sûr.

Et je m'étais assise sur ses genoux.

— Tu ne vas le dire à personne, n'est-ce pas ?

Je regardai droit devant moi.

— Tu serais renvoyée de l'école.

Je ne savais même pas qu'une telle relation physique était possible. Je n'avais bien évidemment pas voulu que cela arrive. Mais qui me croirait ?

James leur dirait que c'était ma faute. J'étais partie avec lui de mon plein gré. J'avais accepté de m'asseoir sur ses genoux. Je ne lui avais pas dit non.

Je ne savais pas ce qui se passerait alors. J'étais incapable de parler.

J'étais la peur. Je n'étais pas effrayée. Juste... la peur. *J'étais* la peur.

— Tu ne peux le dire à personne, ma puce.

Je pouvais le dire à quelqu'un. Mais je ne savais pas à qui. Ma mère et moi ne parlions pas de telles choses. Je ne lui avais jamais parlé de ce que j'avais fait avec Tim. Mais elle savait que nos rendez-vous duraient la plupart du temps jusqu'à 4 h.

Je pouvais le dire à Rachel. Elle serait choquée. Je serais jugée en tant que convertie. Comme une étrangère. J'étais pire qu'une prostituée, pire qu'une femme de mauvaise vie. Mon vagin n'avait pas été pénétré, mais je n'étais plus pure. Pas même un peu. Je n'avais jamais entendu dire que c'était arrivé à une autre fille, et j'étais sûre qu'elle non plus.

Elle savait que j'étais partie avec James. Elle le connaissait, elle aussi, comme moi je le connaissais. Tout le monde l'adorait. Il y avait tant de filles jalouses que je sois avec lui.

Rachel me trouverait dégoûtante. Ce qui était mon propre sentiment à mon égard.

Et ce serait le cas de tout le monde.

Nous étions devant le logement étudiant que je partageais avec Rachel et trois autres filles.

— Souviens-toi, ma puce. Même si c'était ta faute ce soir, je t'aime toujours. Je t'aimerai toujours.

Tu es à moi. Tu es une bonne fille. Et tu es toujours vierge.

Techniquement, je ne l'étais pas. Tim s'en était assuré.

Les lumières étaient allumées dans toutes les chambres. C'était l'heure du couvre-feu. Tout le monde serait là, et j'allais devoir sortir de la voiture de James et marcher le long du trottoir jusqu'à la porte d'entrée.

Je n'étais pas sûre que mon corps violé me laisse marcher. Je ne pouvais pas sortir de la voiture.

Les sourcils froncés, James me regarda et sortit lentement. Il vint de mon côté de la voiture pour m'ouvrir la porte, comme il le faisait toujours. Il se pencha en me tendant les mains et m'aida à sortir.

Il me soutint alors que je me levais.

— Tu ne peux le dire à personne, ma puce, dit-il encore, la voix emplie d'inquiétude. De compassion.

J'opinai.

Il me releva le menton et me regarda droit dans les yeux.

— Tu me le promets ? C'est notre secret. Cela fait partie de notre amour.

J'acquiesçai de nouveau.

Il m'embrassa — un baiser normal, chaste —, et je faillis m'effondrer là, juste là. Je compris deux choses à cet instant.

Je n'aurais plus rien de chaste, jamais.

Et... pendant tout ce temps que nous avons passé sur cette sombre route de campagne, James ne m'avait jamais embrassée. Pas une seule fois.

Son bras autour de moi pour me soutenir, James m'accompagna à la porte d'entrée. Je sentais ce qu'il m'avait fait à chacun de mes pas. J'imaginai la salle de bain au fond de l'appartement. Je devais y arriver.

Je devais m'occuper de moi.

Je serais peut-être perdue. Changée. Différente. Morte de peur. Troublée. Mais une chose était très claire à mes yeux. Je devais prendre soin de moi pour le reste de ma vie. Jamais je ne laisserais un autre homme me faire ça.

Quatorze

* * *

À l'été 1980, tout dans la vie de Tim se mettait bien en place. Émilie et lui formaient un couple, invité régulièrement aux événements familiaux de l'un ou de l'autre. Les cours se passaient bien ; il était en bonne voie d'obtenir son diplôme l'année suivante. Alors pourquoi pensait-il tant à Tara ? Cela faisait un an qu'Émilie lui avait lancé son ultimatum : va voir Tara pour le déjeuner, et c'est fini entre nous. Il n'avait pas eu de nouvelles de Tara et n'avait pas communiqué avec elle depuis. Et il ne pouvait s'empêcher de penser à elle.

* * *

J'étais rentrée à la maison pour l'été. Je n'avais pas vu James depuis la fin des cours, au mois de mai. Il me manquait. Il était le seul à me connaître vraiment désormais.

J'adorais vivre de nouveau à la maison — et j'adorais me sentir de nouveau la bienvenue. J'étais redevenue un membre de ma famille. J'étais de retour avec ma mère.

Et en même temps, j'avais l'impression d'être un imposteur. Personne, en me regardant, n'avait deviné ce qui s'était passé cette nuit-là en avril, sur la sombre route de campagne. Et je n'en parlais pas.

Mais c'était avec moi chaque seconde de chaque jour. J'avais eu mon diplôme. Avec mention. Mes parents étaient venus pour l'événement.

James ne m'avait plus touchée, sauf lorsqu'il me prenait la main. Ou qu'il m'embrassait chastement.

— Je vais bien maintenant, avait-il dit une fois. Tu as été une gentille fille et tu t'es occupée du problème que tu avais créé. Je peux résister à la tentation que tu représentes maintenant, jusqu'à ce que nous soyons mariés.

Il pouvait y résister encore deux ans ?

Et une fois que nous serions mariés, que se passerait-il ? Aimerais-je davantage le sexe ? Nous pourrions le faire normalement à ce moment-là. Mais, chaque fois que je pensais à la possibilité qu'un homme me touche, je voulais mourir.

Ça allait me passer. Je le savais. Ça devait me passer. Je voulais des enfants. Une famille. James m'aimait. Il m'aimait vraiment. Il était resté avec moi. Il resterait à mes côtés en toute situation.

Il me voulait toujours.

Aucun autre homme ne voudrait de moi.

Il avait été incroyablement gentil et attentionné depuis ces quelques minutes où tout avait changé. Il

me vénérât. Me gâtait.

Et je le rendais vraiment heureux. Cela comptait beaucoup à mes yeux. Je mettrais certainement un peu de temps avant de ressentir de nouveau une véritable joie. Mais, au moins, le fait que je sois avec lui le rendait heureux. C'était prodigieux d'être capable de rendre quelqu'un heureux simplement en restant avec lui.

Cela voulait dire que je valais quelque chose.

* * *

Plus Tim et Émilie se rapprochaient d'un temps où ils pourraient penser sérieusement à se marier, plus Tim pensait à Tara. Était-ce seulement son ego, car elle lui avait demandé de lui rendre sa bague et qu'il avait un besoin masculin pervers de prouver que Tara le désirait toujours ? Il aimait le penser. Mais la vérité était certainement plus simple. Il était toujours amoureux d'elle.

Elle le définissait, lui faisait ressentir des choses qu'il n'avait jamais ressenties, ni avant elle ni depuis. Et lorsqu'elle avait écrit *Je t'aime* dans ses lettres d'Armstrong, elle avait eu le même sentiment. Il avait grandi depuis ces deux dernières années. Dont une qu'il avait passée en couple avec une autre femme. Il avait beaucoup appris.

Comment avait-il pu être si aveugle ? Si fermé ?

Et comment pouvait-il être avec Émilie, qui s'attendait à ce qu'ils se marient, s'il avait une chance avec Tara ?

Il devait appeler Tara. Pour que les choses du passé soient claires afin qu'il puisse avancer vers son futur. Elle devait avoir eu son diplôme en mai et était certainement revenue chez ses parents. Sa maison n'était qu'à une demi-heure du campus. Ils pourraient peut-être se voir. Parler. Résoudre les choses entre eux une fois pour toutes.

Le téléphone ne sonna que deux fois, mais son cœur battait la chamade dans une cabine téléphonique de Dayton.

— Allo ?

Ce fut sa mère qui répondit.

— Mme Gumser ? C'est Tim Barney.

— Bonjour !

— Je ne suis pas sûr que vous vous souveniez de moi, mais...

— Bien sûr que je me souviens de toi ! Comment vas-tu ? Tu as eu ton diplôme ?

— Pas encore. J'ai encore un an à faire. Je ne veux pas vous déranger, mais est-ce que Tara est là ?

— Oui...

Son ton devint plus hésitant.

— Puis-je lui parler ?

— Oui, un instant.

Il ne sut pas combien de secondes passèrent, certainement pas autant qu'il en eut l'impression. Le feu du carrefour passa au rouge, et les voitures s'arrêtèrent en file à côté de lui.

— Allo ?

Il se remit à respirer.

— Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose. Comment vas-tu ?

— Bien. Je vais bien. Je vais être dans le coin et je me demandais si je pouvais passer. Juste pour dire bonjour.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Pourquoi ? insista-t-il.

Il n'allait pas accepter qu'elle refuse, pas cette fois-ci. Ce ne serait pas la bonne chose à faire.

— Je veux juste savoir où tu en es dans la vie, Tara. Je te promets, pas de légèreté.

— Je suis fiancée.

Mince. Il ne l'avait pas vu venir.

Il devrait vérifier son pouls pour voir si son cœur battait toujours. C'était à peine s'il pouvait encore respirer pour continuer à parler. Il se souvint d'avoir entendu dire que, lorsque quelqu'un est confronté à un événement d'une ampleur catastrophique, quelque chose d'intérieur prend le dessus, et le cœur ne maîtrise plus rien. Au lieu de cela, le cerveau compense, le laissant en pilote automatique.

Il en était là lorsqu'il dit :

— Vraiment Tara, je ne veux que parler. C'est peut-être notre dernière occasion de nous voir avant de commencer nos nouvelles vies.

— Je ne sais pas...

— Je ne resterai pas longtemps. J'aimerais juste passer dire bonjour.

— D'accord.

— Je serai là dans 20 minutes.

Il raccrocha avant qu'elle ne change d'avis.

* * *

Je ne serais pas capable de continuer si Tim découvrait ce que j'étais devenue. J'avais été sa Tara. Sa douce petite amie. Pure. Et avide. Il avait été le seul homme à m'avoir touchée. Le tout premier. Où que ce soit.

Que penserait-il de moi désormais ? Une femme qui avait été... une femme qui séduisait les hommes au point qu'il se passe une chose pareille ?

Une femme qui ne supportait pas de penser aux attributs masculins ? Qui avait peur du sexe ?

Une femme qui avait été pénétrée de la plus horrible des façons.

Je ne pouvais supporter l'idée de voir le dégoût dans ses yeux. Si Tim apprenait ce que James

avait fait, cela le rebuterait totalement.

Je ne pouvais supporter l'idée que Tim soit aussi répugné par moi que je l'étais moi-même.

Mais il m'avait appelée.

Il voulait me voir.

Peut-être Dieu ne m'avait-il pas complètement oubliée.

Je me retournai et vis ma mère.

— Il vient dire bonjour.

Elle hocha la tête.

— J'avais compris.

À son regard, je compris qu'elle ne me jugeait pas. Elle s'inquiétait, mais elle ne me jugeait pas.

Alors que je montais dans ma chambre pour me changer et me coiffer, j'imaginai Tim qui marchait jusqu'à la porte d'entrée, me soulevait contre ce torse où je m'étais si souvent sentie en sécurité, m'emmenait dans sa voiture et me conduisait en un lieu où je pourrais effacer les trois derniers mois, les deux dernières années, et où je pourrais redevenir la copine de Tim.

Mais, alors même que je m'imaginais toutes ces choses, je savais que mon fantasme ne se réaliserait jamais. On ne pouvait simplement pas défaire certaines choses.

* * *

Il était dans un piteux état. Excité de revoir Tara et honteux de trahir Émilie parce qu'elle ne savait pas qu'il allait voir Tara. Elle ne serait pas d'accord, c'était certain.

Alors qu'il se rendait à Huber Heights, un sentiment de familiarité l'envahit. Il avait emprunté cette route tellement de fois auparavant — durant la période la plus heureuse de sa vie. Il vit sa rue, tourna à gauche et la suivit jusqu'à Drywood.

Il était à Huber Heights pour voir sa chérie. Non, non, ça, c'était le passé. Il était là pour dire bonjour et reprendre le cours de sa vie.

N'est-ce pas ?

Pouvait-il revoir Tara en sachant qu'il l'aimait et ne rien dire ?

Il gara la voiture dans l'allée et resta assis là un moment, affreusement nerveux, essayant de retrouver son calme.

* * *

Je guettais son arrivée. La Pontiac Le Mans se gara dans mon allée exactement 20 minutes après que nous eûmes raccroché. La voiture de Tim. Son visage derrière le volant. Tout était si familier. Si logique. Comme un retour à la maison. Il sortit de la voiture, et je fondis en larmes.

Je ne pouvais pas être comme ça. J'allais devenir la femme d'un autre homme. Je devais être la femme d'un autre homme. Tim ne m'accepterait pas s'il savait ce que James avait fait. Aucun homme

ne voudrait de moi.

Quel homme aurait pu dire qu'une femme lui appartenait après qu'un autre homme l'eut connue... de manière si... personnelle ?

Je m'arrêtai devant la porte et attendis que Tim sonne. Même si un miracle s'était produit et qu'il voulait qu'on revienne ensemble, je ne pouvais pas faire ça. Je ne pouvais pas être avec lui. Il apprendrait ce qui s'était passé. Et il ne voudrait plus de moi.

Et je ne voulais plus faire l'amour. Jamais.

Je ressemblais peut-être à celle que j'avais été, mais j'avais changé. De la manière la plus profonde qui soit.

Et Tim ne le saurait pas. Jamais.

Je ne pouvais pas l'avoir, mais nous pouvions avoir nos souvenirs. Je pouvais garder les souvenirs de notre histoire afin de les chérir et de les garder dans mon cœur aussi longtemps que je vivrais, aussi longtemps qu'il me verrait comme la fille qu'il avait connue.

J'ouvris la porte d'entrée avec un grand sourire — et des larmes dans le cœur.

* * *

Elle était là, sa Tara, avec un pantacourt vert kaki et un polo jaune, ses cheveux blonds, ses yeux bleus et son sourire accueillant. Elle avait tout à fait la même apparence. Et pourtant, il y avait quelque chose de différent. Son sourire n'était pas le même. Elle n'était pas la même.

Elle l'invita à entrer, et il passa devant elle pour pénétrer dans la maison dans laquelle il avait passé tant d'heures. Mais c'était différent aussi. Comme s'il était un intrus.

Il avait été égoïste de ne penser qu'à ce qu'il voulait et à ce dont il avait besoin. Quelque chose n'allait pas.

Ce n'était pas sa Tara. Quelque chose était rompu entre eux. Quelque chose qui n'était pas là même lors de leurs désastreuses retrouvailles à Noël l'année précédente.

Elle avait essayé de lui dire qu'il n'aurait pas dû venir.

Une tension embarrassante s'installa entre eux alors qu'ils restaient debout dans l'entrée, muets.

Était-ce parce qu'elle était nerveuse qu'il soit là alors qu'elle était fiancée à un autre homme ?

— Quand aura lieu le mariage ?

Elle haussa les épaules.

— Dans deux ans. Environ. Il doit d'abord finir ses études.

Leur amour avait-il été étouffé par son nouvel homme ? Cet homme lui avait-il dit ce qu'elle avait désespérément besoin d'entendre ?

Mais cela ne semblait pas juste non plus. Quelque chose d'autre n'allait pas. Quelque chose n'était pas à sa place. Elle avait l'air plus vieille, avec plus de maturité.

Elle n'avait pas l'air heureuse.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

— Non ! dit-elle d'un ton enjoué. Tout va bien. Et toi ? Tu as l'air d'aller bien !

— Tu as l'air distante.

— C'est juste que je me remets de ma remise de diplômes. J'essaie de savoir ce que je veux faire ces deux prochaines années. Allons nous asseoir pour parler.

Il la suivit dans la cuisine. S'assit à la table où ils s'étaient retrouvés tant de fois auparavant.

Dans le passé, ils se tenaient par la main — sauf le Noël précédent. Il n'avait pourtant pensé qu'à ça.

Et à cet instant aussi, il voulait lui prendre la main.

Elle lui posa des questions sur ses cours. Son travail. Sur Eaton, sur sa mère, sur Steve, son bon ami de covoiturage.

Elle ne parla pas d'Émilie, et il n'aborda pas le sujet.

— J'ai l'impression que c'était il y a bien longtemps, nos jours à Wright, dit-il enfin, en cherchant un moyen de retrouver sa Tara.

Elle haussa les épaules.

— Tu sais ce que tu voudras faire quand tu auras ton diplôme ?

— Travailler dans les pièces automobiles. Et toi, et l'écriture ? Tu te souviens de cette soirée où je suis venu avec toi au conseil municipal de Vandalia ?

— Oui. Pourquoi les pièces de voiture ?

— Il y a beaucoup d'offres d'emploi dans ce secteur.

Elle ne demanda pas pourquoi il n'avait pas continué en géologie. Ne parla pas de l'Université de Wright, ni ne demanda pourquoi il lui avait fait faux bond. Elle n'aborda pas du tout le passé.

L'ancienne Tara lui aurait demandé tout cela. Il était anéanti. Il ne connaissait pas cette jeune femme.

— Je suppose que je devrais y aller, dit-il enfin, voyant que rien de ce qu'il disait ne l'atteignait.

C'était comme si la relation dont il se souvenait et l'amour intense qu'il avait vécu avaient eu lieu dans une autre vie. Avec une autre femme. Tara semblait absolument incapable de s'y rattacher. De se souvenir de lui. D'eux.

— Merci de m'avoir reçu, dit-il en se levant. Tu as l'air en forme.

Elle l'accompagna dans l'entrée jusqu'au porche devant la maison et s'arrêta là, face à lui, toute proche. Ils n'avaient pas été aussi proches de toute la journée.

Puis, d'un coup, sans prévenir, elle jeta ses bras autour de son cou et le serra contre elle comme si elle n'allait plus jamais le lâcher.

Son corps était pressé contre le sien et, sans réfléchir, il passa lui aussi ses bras autour d'elle.

Il ne sut pas trop qui bougea le premier mais, avant même qu'il ne puisse s'en rendre compte, leurs lèvres se touchaient. La sensation de sa langue contre la sienne le surprit. Il lui rendit son baiser avec

tout ce qu'il avait. Puis ce fut fini.

Tara se retourna vers la porte sans dire un mot. Elle rentra. Sous le choc, Tim murmura un « au revoir » et partit.

Le retour chez lui fut un enfer. Pourquoi une femme qui était fiancée à un autre homme l'avait-elle embrassé comme s'il était son amant ? Son homme ?

Et pourquoi, ensuite, lui avait-elle tourné le dos ?

Il l'avait perdue pour toujours. Elle était à un autre homme qu'elle devait aimer plus qu'elle ne l'aimait, lui.

Alors pourquoi l'avait-elle embrassé ainsi ?

Que lui manquait-il dont elle ait tant besoin ? Il sentit les larmes lui monter aux yeux et se dit que tout cela était dément. Il avait Émilie. Elle veillait sur lui. Elle l'aimait.

Et il était triste parce que Tara était passée à autre chose.

* * *

Au mois de juillet 1981, j'acceptai de passer la nuit avec James. Cela faisait presque deux ans que nous étions fiancés et, à part le soir où il avait perdu la maîtrise de lui-même parce que je l'avais enflammé, il ne m'avait traitée qu'avec respect et bienséance. Il n'avait toujours pas eu son diplôme. Au lieu de cela, il avait changé de matière principale. Et avait été transféré dans une université assez proche de la maison de mes parents pour que nous nous voyions régulièrement.

Il avait dit qu'être loin de moi le tuait. J'étais contente de savoir que je le rendais heureux.

J'avais quitté l'église. C'en était fini de ma grande foi. Je ne supportais pas de me sentir sale à chaque fois que j'allais au service. J'étais une séductrice qui rendait les hommes fous. Je n'étais pas une bonne petite fille d'église.

Et peut-être, je dis bien peut-être, que j'étais un peu en colère contre Dieu, qui avait permis que cette soirée sur la route de campagne arrive. Contre James. Et contre moi.

En tout cas, j'avançais dans ma vie et m'inscrivis à des cours. J'apprenais à enseigner afin de pouvoir gagner ma vie jusqu'à ce que je gagne assez d'argent avec ma plume. Jusqu'à ce que je puisse écrire mon roman Harlequin. Jusqu'à ce que mon cœur puisse de nouveau ressentir l'amour.

J'espérais que coucher avec James permettrait non seulement de relâcher un peu la pression qu'il ressentait afin qu'il puisse étudier et avoir de bonnes notes plutôt que d'être toujours distrait par moi, mais aussi que cela me rendrait mon cœur. Mon désir.

Nous allions à Columbus pour la fin de semaine. Juste tous les deux. Je fis mon sac. Je dis au revoir à mes parents, qui savaient que nous allions à Columbus pour la fin de semaine et qui n'avaient rien dit, et je remontai dans la voiture, celle où James avait perdu la maîtrise de lui-même ce soir-là, 18 mois auparavant.

Je ne voulais pas y aller avec lui. Je ne voulais pas coucher avec lui.

Mais je l'aimais. Pas comme j'avais aimé Tim. Pas avec cette magie universelle qui arrêta de faire tourner le monde. Une femme ne pouvait connaître cet amour qu'une seule fois dans sa vie. Si elle avait de la chance.

J'avais eu de la chance.

Et désormais, j'étais avec un homme qui était bon pour moi. Et qui était heureux avec moi. Un homme que j'aimais bien. Qui était un bon compagnon. Avec qui il était agréable de parler. Un homme qui aimait les mêmes choses que moi. Qui voulait les mêmes choses que moi.

Un homme qui, malgré mes défauts, croyait en moi. James pensait vraiment que j'allais vendre un livre à Harlequin, un jour.

Il n'avait pas dit un mot depuis que j'étais montée dans la voiture. Nous étions sur l'autoroute, fonçant vers Columbus, et nous ne nous étions même pas embrassés pour nous dire bonjour.

— Tu as changé d'avis ? demandai-je.

Parce que moi, oui, et que ce serait plus facile si lui aussi.

— Non !

Il me regarda, puis retira une de ses mains du volant pour prendre la mienne.

— Bien sûr que non. Ça fait trois longues années que j'attends ce moment avec impatience.

Moi, j'avais attendu avec impatience le mariage, d'abord. Mais, tant que James était aux études, il pouvait toujours profiter de l'assurance maladie de sa mère alors que nous ne pouvions pas nous en payer une.

Quant à moi, j'étais couverte par l'assurance de mon travail de soir ; j'occupais un poste de direction dans un commerce de restauration rapide du coin.

— Ça va être génial, dit James.

Je devais être honnête avec lui. Nous étions des partenaires désormais.

— Je ne suis pas sûre d'être prête.

— Quoi ?

Il me regarda de nouveau, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne sais pas. C'est juste que je suis... Je ne le sens pas.

On m'avait élevée pour que je ne parle pas de ces choses-là.

— Eh bien, merci, dit-il, l'air grincheux. Est-ce que tu imagines un peu ce que ça me fait ?

Je l'avais blessé.

— Je suis désolée, dis-je. Ce n'est pas que je n'aie pas envie de toi. C'est juste que... j'ai peur, je suppose.

— Ah.

Il se détendit et s'adossa à son siège, avant de m'adresser le gentil sourire que j'étais plus habituée à voir sur son visage.

— Eh bien, c'est compréhensible. La première fois n'est généralement pas aussi bien pour les filles que pour les garçons. Mais j'irai doucement. Je te le promets. Puis, la deuxième fois, tu aimeras ça autant que moi. Tu verras.

Non, je ne voyais pas. Mais j'allais être sa femme. J'allais devoir faire l'amour avec lui à un moment ou à un autre. Autant que ce soit maintenant.

Étrange, me dis-je, 45 minutes de silence plus tard, alors que James se garait dans le stationnement de l'hôtel que nous avions choisi. Je rendais les hommes fous de désir tant je dégageais quelque chose, mais moi, je ne ressentais rien.

James porta nos bagages — deux sacs en toile —, et je faillis mourir de honte et d'embarras lorsqu'il les posa sur le plancher de la réception et nous enregistra. J'étais certaine que les deux femmes qui nous regardaient derrière le bureau savaient. Elles savaient ce que nous allions faire dans cette chambre.

Si James n'avait pas ramassé les sacs et ne m'avait pas invitée à le suivre, j'aurais pris mes jambes à mon cou.

La clé dans la serrure déverrouilla la porte au premier essai. La porte s'ouvrit en grand sur une chambre d'hôtel ordinaire comme des milliers d'autres dans la ville. Deux grands lits. Une moquette bleue, propre. Une commode intégrée avec une télé.

La porte se referma. James posa nos bagages et mit la chaîne de sécurité en place.

J'avais chaud. Et froid. J'étais paniquée. Je voulais appeler ma mère. Attraper le téléphone.

Et James fit le tour du lit, agrippant mon bras avant que je ne puisse prendre le combiné.

Il me tira — plus fort que nécessaire —, et je tombai sur le lit, allongée sur le dos, levant les yeux vers lui alors qu'il tirait le pantalon que j'avais mis pour le dîner que nous étions censé prendre.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Mieux vaut en finir tout de suite, dit-il. Tu ne vas pas aimer ça de toute façon. Et comme ça on pourra passer plus vite à la deuxième fois, qui sera mieux pour toi. Et puis, j'ai attendu bien assez longtemps.

— Non.

J'essayai de me lever. Il me repoussa sur le lit.

— Je veux manger d'abord. Nous avons dit que nous irions dîner...

— Nous irons.

Il avait enlevé son pantalon et il arracha le mien. Avant que je n'aie compris ce qu'il avait l'intention de faire, il me pénétrait de force. Il ne me touchait pas, n'essayait pas de faire l'amour.

Ce fut fini en quelques secondes. Ça me brûlait entre les jambes. Dans mon cœur, j'étais morte.

Et profondément dégoûtée.

Je courus dans la salle de bain et me mis à vomir.

Quinze

* * *

Au mois d'août 1981, Tim Barney obtint son diplôme en génie électrique. Un travail l'attendait, et il était au mieux de sa forme quand il retrouva Émilie après la remise de diplômes. Ils allaient camper toute la fin de semaine avant qu'il ne commence son travail le lundi suivant.

Émilie adorait camper autant que lui, et ils installèrent leur campement. Pour l'instant, ils n'avaient qu'une tente, jusqu'à ce qu'il puisse acheter la caravane pliante qu'il avait repérée. Tandis qu'il coupait le bois qu'il avait apporté et faisait le feu, elle coupait des pommes de terre et les mit dans du papier aluminium avec du beurre, des oignons et du sel.

Il avait acheté des entrecôtes pour fêter ça.

Et un paquet de 12 bières.

— À ta santé, cow-boy ! dit Émilie plus tard ce soir-là, lorsque, le dîner fini, ils s'assirent près du feu avec des bières fraîches.

Elle inclina sa bouteille et but une gorgée.

— À ta santé, prof. Je n'aurais pas pu réussir sans toi.

Elle ne l'avait pas aidé à étudier. Il s'en était très bien sorti tout seul. Mais, lorsqu'il s'était disputé avec un professeur qui avait essayé de lui expliquer que les crédits n'allaient pas être transférés comme on le lui avait dit, et qu'il avait décidé d'arrêter les cours, elle l'avait calmé et l'avait persuadé de s'accrocher.

Il était content qu'elle l'ait fait.

Ils étaient assis côte à côte dans des chaises de camping quand Tim la tira vers lui, passant son bras autour d'elle pour la serrer contre son torse.

— Un feu de camp, l'estomac plein, une bière à la main, et partager tout ça avec la femme que j'aime, dit-il doucement. Jamais on ne sera mieux que là, maintenant.

Le silence d'Émilie emplit le terrain de camping qui s'était calmé alors que les familles avaient couché leurs enfants et que maris et femmes bougeaient comme des ombres dans l'obscurité.

— Ce sera mieux, cow-boy, dit Émilie.

Tim mit une minute à comprendre ce qu'elle voulait dire. Il avait une chanson des Eagles dans la tête. *Take It Easy...* détends-toi.

Il prit une autre gorgée de bière. Se détendit.

— Ce sera mieux quand nous aussi, nous aurons une famille, dit-elle en désignant la caravane d'à côté — un couple à peine plus âgé qu'eux avec un fils de deux ans.

Ils les avaient rencontrés plus tôt dans la soirée quand le petit garçon avait lancé un ballon de

plage dans leur direction.

Tim lui avait renvoyé et avait commencé à jouer au ballon avec le petit garçon, pendant une quinzaine de minutes.

Sa gorgée de bière resta coincée dans sa gorge.

Maintenant, Émilie voulait des enfants ? Ils n'étaient même pas encore mariés. Et...

— Tu es diplômé maintenant, dit-elle.

Oui, eh bien, avoir un diplôme, c'était bien différent de l'envie d'être père. Il n'avait pas encore sa caravane. Et tout le monde sait qu'on ne peut pas emmener des bébés en camping dans une tente.

N'est-ce pas ?

Il n'avait jamais vu qui que ce soit avec un bébé dans une tente.

Non pas qu'il ait regardé, mais...

— Quand j'ai emménagé dans ma maison, tu as dit que...

Lorsque la voix d'Émilie s'évanouit, il revint en arrière. Et se rappela avoir dit qu'il ne voulait pas emménager avec elle tant qu'il était encore à l'université.

Et elle s'en était souvenue.

Bien sûr.

— Nous parlions de vivre ensemble.

— Non, tu parlais de vivre ensemble. Mais je ne veux pas, je ne veux pas vivre avec toi avant que tu sois mon mari. Je veux savoir, quand je m'installe dans le lit avec toi tous les soirs, que c'est pour toujours.

Cela ne le surprit pas.

— Je comprends. Et je suis d'accord.

En théorie.

— Mais je ne veux pas qu'on se précipite et qu'on fasse quoi que ce soit avant d'être prêts.

— Ça fait deux ans que nous sommes ensemble, Tim. Nous couchons ensemble depuis presque tout ce temps. Et tu ne sais toujours pas si tu veux m'épouser ?

Son ton le mit en garde.

— Bien sûr que je sais que je veux t'épouser, s'empressa-t-il de dire.

Ce dont il était sûr, c'était qu'il ne voulait pas la perdre.

Il ne voulait pas lui faire de mal.

Et il ne voulait pas lui mentir non plus.

— C'est juste que... Laisse-moi un peu de temps pour m'installer dans mon travail. Je n'aime pas trop l'idée d'être un mari entretenu. Et je ne veux pas non plus devenir dépendant de toi. J'ai besoin de ramener moi aussi de l'argent à la maison.

— Tu vas commencer dès lundi.

— Nous ne savons même pas si je vais aimer travailler là-bas une fois que j'y serai.

Émilie s'assit au bord de sa chaise, et le bras de Tim retomba à ses côtés.

— Écoute, cow-boy, dit-elle, ses bras sur ses genoux tandis qu'elle regardait le feu. J'ai acheté la maison quand tu as dit que tu voulais attendre d'avoir ton diplôme. Mais maintenant que c'est fait, tu te trouves d'autres excuses...

— Non, interrompit-il avant qu'elle ne puisse lui donner l'ultimatum qu'il entendait venir.

Il ne pouvait pas faire face aux ultimatums. Surtout à ceux auxquels il ne pouvait pas se plier.

— Ce n'est pas du tout ça. Mais je n'ai que 22 ans, Em. Une fois que nous serons mariés, je prendrai part aux obligations financières. J'ai besoin de savoir que j'aurai l'argent pour ça. Je veux t'épouser. Mince...

Il mit un genou au sol, toujours avec sa bouteille de bière, lorsqu'il attrapa sa main et la serra entre les siennes — la bière étant un invité embarrassant.

— Émilie, veux-tu m'épouser ?

— Arrête, Tim, ne te moque pas de...

— Je ne plaisante pas, Émilie. Je te le jure. Je te demande de m'épouser. Je veux simplement attendre que ma période d'essai soit terminée au travail et que j'aie de l'argent et la sécurité d'emploi.

— Combien de temps ça va prendre ?

Elle avait l'air sceptique, mais elle n'avait pas retiré sa main. Et ses lèvres s'étaient adoucies en un demi-sourire.

— Dix mois.

Lorsqu'il sentit qu'elle allait brusquement retirer sa main, il ajouta :

— Mais je vais t'acheter une bague maintenant. Enfin, quand j'aurai ma première paye. En espérant que ça suffira à couvrir mes dépenses. Mais, si ce n'est pas le cas, je t'en achèterai une dès que j'aurai assez économisé. Bon sang, maintenant que je suis employé à plein temps, je devrais pouvoir obtenir une carte de crédit. Non pas que je veuille accumuler les dettes, mais...

Émilie posa son doigt sur ses lèvres pour arrêter cet humiliant babillage.

— C'est bon, cow-boy. Nous sommes vraiment fiancés ? Officiellement ?

— Nous le serons dès que tu auras répondu à ma question. En supposant que tu dises oui.

— Bien sûr que c'est oui, idiot, dit-elle.

Elle le tira alors pour le mettre sur ses pieds, jetant ses bras à son cou avant de l'embrasser goulûment.

Son appréhension n'était que le résultat d'une peur du changement tout à fait naturelle.

Il était heureux. Il aimait Émilie.

Tout le reste se passerait bien.

* * *

J'essayai d'aimer le sexe. Heureusement, James n'en réclama pas souvent durant l'automne 81 et le printemps 82. Mais les quelques fois où il le demanda, je ne refusai pas. Je n'étais plus vierge. Je n'avais plus rien à conserver. J'étais prête à satisfaire ses besoins. Parce que, à part le sexe entre nous, j'aimais vraiment être avec lui.

J'étais en sécurité avec James. Il me connaissait mieux que quiconque. Et il n'essayait pas de me changer. Il ne critiquait pas non plus mes défauts. Il m'acceptait, m'aimait, comme j'étais. Il continuait à m'encourager à écrire. À commencer mon roman Harlequin. Et je l'aurais fait si je n'avais pas eu deux emplois pour l'aider à couvrir ses dépenses et pour qu'il n'ait pas à travailler et puisse se concentrer sur ses cours de physique avancée et compléter ses études.

Il devait passer son diplôme en août 82, et nous allions nous marier la semaine suivante. Maman et moi avions trouvé ma robe. On était en train de faire des retouches. Nous avions choisi une salle de réception, un groupe de musique et des fleurs. J'avais obtenu mon certificat d'enseignement, et un poste d'enseignante m'attendait pour l'automne en tant que professeure remplaçante dans la banlieue de Columbus.

Je vivais dans un appartement en ville, en face de chez Chou et à seulement quelques kilomètres de chez James.

Le deuxième vendredi de juin 1982, James m'invita à un barbecue chez lui. Il avait un studio, payé par son prêt étudiant et moi, et était devenu ami avec des étudiants de chimie qui vivaient dans le même immeuble. Il voulait que je les rencontre.

J'appréciai vraiment la soirée. Tous les trois parlaient de leurs cours, se moquant les uns des autres autant que de leur professeur. James était le plus spirituel des trois et, me dis-je, le plus pertinent. Je ne me souvenais pas de la dernière fois où j'avais autant ri.

Et pour la première fois depuis très longtemps, j'étais heureuse. Le futur allait me réserver beaucoup d'autres soirées comme celle-ci. Ça allait être bien.

Ses amis partirent vers 23 h, et je me tournai vers James pour savoir s'il voulait qu'on reste sur le balcon un peu plus longtemps.

Il avait fermé la porte à clé et s'approchait de moi, une étrange lueur dans les yeux.

— Tu les as bien aimés, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que oui. Ils sont sympathiques. Mais je m'y attendais. Ce sont tes amis.

— Non, je veux dire, tu les as vraiment bien aimés.

Il ne pouvait pas être en train de dire ce que je pensais.

— Ne sois pas ridicule.

— Tu es une pute, Tara. Tu ne peux pas t'en empêcher. Et si tu le veux tant, alors c'est moi qui vais te le donner.

Lorsqu'il me souleva pour me poser sur la table à cartes qui lui servait de table à manger, je savais ce qui allait se passer.

— Non !

Je me tortillai et le poussai.

— Non, James ! Pas encore.

— Tu le veux. Tu le sais.

— Non ! Je ne veux pas !

— Bien sûr que si. Tu veux que ça se passe comme ça. C'est pour ça que tu te conduis comme ça.

Tu es une putain.

Je luttais, mais cela ne servait à rien. Il était bien plus grand, bien plus fort que moi.

Dès qu'il eut fini, il s'adoucit. Redevint l'homme gentil et attentionné que je savais qu'il était. Il m'invita à m'allonger avec lui.

Sans un mot, j'allai dans la salle de bain et fermai la porte à clé. Je passai une bonne partie de la nuit à pleurer — les premières vraies larmes que je versais depuis la première fois où James m'avait souillée.

Il venait de le faire pour la dernière fois.

J'enlevai ma bague de fiançailles.

J'en avais fini avec lui.

Qu'un autre homme veuille encore de moi ou pas n'avait plus d'importance. Parce que je ne voulais pas d'un autre homme.

Jamais.

* * *

Dix mois après qu'il eut obtenu son diplôme, Tim rencontra Denise Denton. Il était dans son bureau à passer en revue l'emploi du temps du premier quart de travail lorsqu'elle apparut dans l'encadrement de la porte avec une pile de formulaires à la main.

Son cœur s'arrêta lorsqu'il la vit. Il n'en croyait pas ses yeux. Non. Elle ne ressemblait pas du tout à Tara. C'étaient juste ses cheveux. Même couleur. Presque la même coupe.

Il s'avéra qu'elle travaillait aux ressources humaines.

Il avait passé sa période d'essai haut la main. Elle était là avec ses formulaires d'assurance.

La période d'essai était déjà finie ? Il fixa les formulaires, sachant que cela voulait dire qu'il était temps qu'il fasse monter la mise.

Qu'il était temps d'épouser Émilie.

— Pourquoi ne vous ai-je jamais vue auparavant ?

Elle sourit et, de nouveau, il pensa à Tara.

— Je supervisais le deuxième quart de travail jusqu'à hier.

— Ah.

— Depuis combien de temps êtes-vous là ?

Il était fiancé. En quelque sorte. Il n'avait jamais acheté la bague qu'il avait promise à Émilie ce soir-là après la remise de diplômes. Ils économisaient pour acheter une caravane. Et une moto pour elle.

Enfin, c'était lui qui faisait ça. Elle, elle économisait pour le mariage. Son père avait perdu son travail, et ses parents n'allaient pas pouvoir les aider.

— Deux ans.

Elle lui sourit, le regardant directement dans les yeux tandis qu'elle lui parlait, puis sa bravade faillit un peu, et il vit son manque d'assurance. Comme Tara, encore.

Il devait aller acheter une bague à Émilie. Sa période d'essai était terminée.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-il en lui rendant son sourire.

— Denise. Vous voulez prendre un verre, ou quelque chose ? Après le travail peut-être ?

Émilie avait l'entraînement des meneuses de claque du secondaire ce soir-là. Et tous les autres soirs de la semaine. L'été n'était plus de tout repos, plus comme avant.

— D'accord, Denise, un verre. Après le travail.

Juste pour se prouver à lui-même que cette fille ne ressemblait en rien à Tara Gumser.

Un verre. C'était tout.

Jusqu'à ce que ce verre se transforme en des rendez-vous tous les soirs de la semaine.

Et cette fin de semaine-là, il dit à Émilie qu'il ne pouvait pas l'épouser. Il lui dit qu'il y avait quelqu'un d'autre.

Et il se détesta pour tout le mal qu'il lui avait fait. Se détesta de ne pas avoir été capable de l'aimer suffisamment. Dieu sait qu'il avait essayé.

Les mots qu'elle lui adressa lorsqu'ils se quittèrent ne l'apaisèrent pas.

— Tu m'as vraiment rendu service, tu sais.

— Comment ça ?

— Tu m'as sauvée en m'empêchant de passer toute ma vie à avoir l'impression d'être la meilleure deuxième.

* * *

Le 4 juillet 1982, Chou fut tué. La voiture dans laquelle il se trouvait fut percutée de plein fouet par un jeune qui montait la colline du mauvais côté de la route. Le jeune était sous l'effet de la drogue. J'avais insisté pour que Chou prenne ma voiture plutôt que sa moto parce que j'avais peur qu'il se mette à pleuvoir. Ma voiture était complètement détruite. Et j'étais la dernière personne sur terre à l'avoir vu en vie.

Le film *E.T.* venait de sortir cet été-là, et Chou et moi avions prévu d'aller le voir le lendemain du jour où il fut tué. J'y allai seule. Et lorsque Neil Diamond vint en ville, mes parents et moi allâmes le voir. Je passai le concert les yeux fermés, entendant la voix de mon frère au lieu de celle de Neil et

ignorant ou presque les larmes qui coulaient sur mon visage.

Complètement seule à Columbus désormais, je passai l'année suivante à aller droit vers la mort. Je buvais trop. Quand je dormais, ce qui n'arrivait pas souvent, c'était sur le canapé de mon appartement. J'avais un lit, mais je n'y allais pas. Je me mis à fumer. Quand je ne faisais pas la fête, je pleurais.

Je me moquais franchement de vivre ou de mourir.

Neil Diamond sortit une nouvelle chanson pour le film *E.T.: Turn On Your Heart Light* — Laisse entrer la joie dans ton cœur. Je me disais que Chou me faisait passer un message, mais j'étais trop perdue pour l'entendre.

Je démissionnai de mon poste d'enseignante et me mis à vendre des meubles. Et de la crème glacée.

Puis, 18 mois après la mort de mon grand frère, alors que j'étais en vacances à Albuquerque, je rencontrai un homme. Il était calme. Stable. Il avait les cheveux bruns et une moustache, comme Tim, mais il était plus grand. Il était banquier. Et il me demanda d'aller au cinéma avec lui.

Trois mois plus tard, après des fins de semaine à faire des aller-retour dans l'Ohio, il me demanda de vivre avec lui. Il n'y avait pas de feu dans ses baisers, pas de fourmillements dans son toucher, mais je ne m'attendais pas à en trouver. James avait tué toute chance pour moi de ressentir à nouveau de telles choses. Je le savais désormais.

Cela ne dérangeait pas Chris. Il était satisfait de notre vie amoureuse. Il disait que j'étais tout ce qu'il désirait, tout ce dont il avait besoin. Je voulais lui donner un foyer. Élever ses enfants. Et je savais comment m'habiller, comment me comporter, lorsqu'il recevait des clients. L'éducation « sauvons les apparences » que j'avais reçue lui convenait parfaitement.

Il était ce dont je pensais avoir besoin, également. Il était stable. Fiable. Et loyal. Il aimait travailler. Et il était heureux de m'entretenir pendant que j'écrivais mon roman *Harlequin* et essayais de le vendre.

Il pensait que j'étais une dame. Pas une salope. Il me traitait comme une dame.

Et en 1985, je l'épousai.

Seize

* * *

— Merci d’assister au séminaire 1998 sur les spécifications des presses hydrauliques.

Non, merci à vous de me permettre d’y assister, pensa Tim avec sarcasme. Combien de trucs pareils un homme devait-il supporter dans sa vie ?

Et pourquoi semblaient-ils toujours tenir ces fameux séminaires en septembre ? Penser aux autobus scolaires et à leurs nouveaux trajets, aux parents faisant la queue pour reprendre leurs enfants, à toute la circulation qu’il aurait à affronter pour sortir de la ville à 15 h avant de pouvoir s’engager sur la longue route qui le ramènerait chez lui, tout cela ne faisait rien pour améliorer son humeur.

Il ferait mieux d’appeler Denise pour la prévenir qu’il rentrerait plus tard que prévu. Ça n’allait pas être facile de sortir de Chicago à l’heure de pointe. Et il avait encore six heures de route après ça pour rentrer à Eaton.

Dès qu’il fut sur la route, Tim put enfin se détendre. Il avait oublié le meilleur moment de ces fameux séminaires qu’il était obligé de suivre : ils lui donnaient l’occasion d’être seul sur la route, à écouter la radio et à penser à la vie. Une pause pour se remémorer qui il était et ce qu’il voulait. Pour mettre les choses en perspective. Ils lui donnaient aussi l’occasion de mettre la radio à fond — ce dont Denise se plaignait lorsqu’elle était là.

À ce moment-là, une chanson familière passa, et Tim monta encore le volume.

Hot August Night, une chanson de Neil Diamond.

Et, soudain, il se retrouva dans la cuisine de Tara, à lui tenir la main. En train d’écouter Chou jouer de la guitare. Tim imagina le frère de Tara, assis avec la guitare perchée sur ses genoux, la tête en arrière, les yeux fermés, chantant comme s’il était en concert.

Il se demanda comment allait Tara. Cela faisait 18 ans qu’il ne l’avait pas vue. Était-elle toujours dans le coin ? Était-elle devenue journaliste ?

Avait-elle des enfants ?

Il repensa à l’une des lettres qu’elle lui avait envoyées d’Armstrong. Elle n’arrêtait pas de parler de deux orphelines qu’elle était allée voir. Elle adorait les enfants. Il se dit qu’elle devait en avoir au moins deux. Et nombre de caniches, aussi.

Tara occupait toujours ses pensées lorsqu’il arriva à Dayton ce soir-là. Il avait fait tout le trajet avec elle. Sur un coup de tête, il fit un petit détour.

Une fois encore, il prit ce chemin familier : Brandt Pike, à gauche sur Brandt Vista, puis à droite sur Drywood. C’était certainement mieux qu’il fasse noir dehors. Il était détraqué, un peu comme un harceleur fou qui, à 38 ans, passait devant la maison d’une ancienne amie de cœur, des années et des

années après que leur relation eut pris fin.

Qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez lui ? Pourquoi ne pouvait-il pas oublier sa petite blondinette de l'Université de Wright ?

La maison était identique : mêmes briques, même allée, mais les pins que le père de Tara avait plantés étaient bien plus hauts.

Il resta assis là un moment. À se souvenir. Puis il ralluma le moteur de la Buick.

Eh bien, Gumser, se dit-il, ne dis jamais que je ne suis pas venu dire bonjour.

* * *

— Tu parles d'une femme ! Tu ne sais rien faire correctement ? Regarde ce comptoir. Je travaille toute la journée. Je m'attends à ce que les choses soient rangées quand je rentre.

J'avais posé un cahier sur le plan de travail de la cuisine le temps d'aller aux toilettes. Il était arrivé alors que j'y étais. Je ramassai le classeur — mon *Manuel de procédures et de contrats 2004*. J'étais présidente d'une prospère association internationale d'écrivains qui comptait plus de 9 600 membres.

— On pourrait croire qu'après 19 ans de mariage, tu serais au moins capable de faire des choses simples, comme ramasser derrière toi.

Son nez avait-il toujours été si fin ? Ses yeux, si perçants ? Où était parti le beau bleu ? Je ne voyais plus aucune couleur dans ses yeux désormais.

— Bon sang, répéta-t-il, tapant sur le comptoir du plat de la main. Je prends soin de toi. Pourquoi ne peux-tu pas prendre soin de moi ? Je ne demande pas grand-chose.

Je ne dis rien. Cela ne ferait que l'énerver davantage.

Tu t'es encore garée avec les roues tournées. Dois-je tout faire pour toi ?

Tu es une écrivaine, pas une femme d'affaires. Tu n'es pas bonne avec les chiffres. Je vais m'occuper de nos finances. Toi, occupe-toi d'écrire ton livre.

Attends-moi avant d'aller faire les courses. Ce n'est pas bon pour ton dos de porter les sacs.

Laisse-moi passer les coups de téléphone. Tu es bonne pour écrire, mais pas pour les vraies conversations. Toutefois, je comprends : comme tu passes toute ta journée avec des gens dans ta tête, comment pourrait-on te demander de mener une conversation normale ?

D'autres conversations se rejouèrent ainsi toutes seules dans mon esprit tandis que Chris se servait un verre — le cognac qu'il buvait tous les soirs dès qu'il rentrait à la maison. Il était cher. Mais c'était quasiment la seule de ses dépenses.

J'attendis qu'il ait pris quelques gorgées avant de dire :

— Tu te souviens, j'ai une réunion d'écrivains ce soir.

C'était plus que ça. Nous avions une réunion du conseil de trois jours à Albuquerque. J'avais été en réunion toute la journée et avais dû me dépêcher de rentrer à la pause dîner afin de mettre le plat

au four pour Chris et de m'assurer d'être là pour l'accueillir comme il s'y attendait.

Nous n'avions jamais eu d'enfants — par ma faute, je n'avais jamais été capable de concevoir —, et Chris avait raison. Il ne demandait vraiment pas beaucoup. Que la maison soit propre. Que le dîner soit sur la table le soir. Que sa femme soit là quand il rentrait à la maison.

Et qu'elle soit disponible quand il avait besoin d'elle. Mais il ne se plaignait pas de tous mes trajets à condition que j'aie préparé le repas pour lui et qu'il puisse le faire réchauffer quand je n'étais pas là. Et il ne s'était pas plaint non plus des sept années que cela m'avait pris pour être publiée. Les sept années durant lesquelles il m'avait entretenue pendant que je cherchais à réaliser mes rêves.

Et il avait été mon point d'ancrage six ans auparavant, lorsque mon père était mort.

— Tu vas rentrer tard ?

— Je ne sais pas trop. L'apparition des livres numériques pourrait changer le monde de l'édition dans un avenir proche, et on nous a déjà mis au défi de revoir notre définition de l'édition. Ce soir, on a une session de discussion très spéciale sur...

J'aurais pu en dire plus, mais Chris lisait le journal qu'il avait pris dans le casier à côté de son fauteuil. Je le posais là tous les soirs avant qu'il ne rentre.

Je m'approchai et posai un bref baiser sur sa joue.

— Le dîner est prêt. Il est au chaud dans le four. Il y a de la salade au frigo. Laisse la vaisselle. Je la ferai en rentrant.

Il hocha la tête. Me regarda en souriant.

— Fais très attention. Tu es une petite femme. Et tu es très belle. Cela fait de toi la proie de tous ces fous dangereux qui traînent dehors.

Détestant qu'il me rappelle que, parce que j'étais une femme, j'étais vulnérable, j'opinai.

— Je ferai attention. On se voit quand je rentre.

Je ne le verrais certainement pas cependant. Il serait déjà endormi avant que je ne rentre, et cela faisait plus de 10 ans que nous avions des chambres séparées — depuis qu'il avait découvert que j'étais stérile.

Je crois qu'il ne m'entendit pas, de toute façon.

Je pense que cela faisait des années qu'il n'entendait pas un mot de ce que je disais. J'avais publié plus de 30 livres en 20 ans, et Chris n'en avait pas lu le moindre mot. Il ne savait pas vraiment de quoi j'étais capable. Ou il ne voulait pas le savoir.

Mes amis écrivains me l'avaient fait remarquer. Après qu'une autre auteure eut entendu une conversation téléphonique particulièrement mauvaise entre Chris et moi. J'étais à New York, pour rencontrer mon nouvel agent. Il m'avait payé le dîner et le vin. Et Chris m'avait dit que j'avais pris une mauvaise décision en choisissant cet agent. Il avait dit que je n'avais aucun sens des affaires. Que je connaissais les mots, pas les chiffres.

Ce qui avait rendu mes amis fous, c'était que j'avais été d'accord avec lui. Jamais je n'oublierai le moment où j'avais raccroché le téléphone : je m'étais retrouvée face à la femme que je respectais plus que toute autre personne au monde. Elle avait fait une moue désapprobatrice, les joues rouges, et m'avait dit :

— Tu es responsable d'une association multi-millionnaire qui se développe de jour en jour de manière sensationnelle et tu penses que tu n'as pas le sens des affaires ?

Je compris. Chris se sentait menacé par mon succès. Comme si ma capacité à vendre des livres lui ferait perdre de la valeur. Alors il devait s'assurer que je verrais moins de valeur en moi qu'en lui.

Il avait peur que je le quitte.

Il n'aurait pas dû s'inquiéter. Je lui avais donné ma parole que je resterais avec lui jusqu'à ce que la mort nous sépare, et j'allais lui rester fidèle. Avoir une carrière couronnée de succès ne voulait pas dire que j'étais meilleure que lui. Et je ne laissais pas mon succès me monter à la tête. Ma carrière, comme toutes les carrières, était capricieuse. En tant qu'auteure, j'étais seulement aussi bonne que mon dernier livre.

Et puis, je savais parfaitement, et avais toujours su, que la vie ne tournait pas autour de l'argent et de la carrière. Mais autour de la famille. Chris était mon mari. Et il avait été bon pour moi.

* * *

L'été 2006 fut doux en Ohio. Chaud, mais pas trop. Humide, mais pas trop. Le dernier jour de juin, Tim rentrait de son travail d'ingénieur en pièces automobiles qu'il occupait depuis 25 ans, impatient de fêter, d'ici peu, le 4 juillet.

Quatre jours de répit où il n'allait pas travailler, ni faire de paperasse, ni s'inquiéter du magasin, ni surveiller les techniciens et les ouvriers. Quatre jours complets de feux de camp, de bière, et de Denise.

La petite voiture sport rouge de Denise était garée dans l'allée lorsqu'il arriva et vit la maison qu'ils partageaient depuis 20 ans — qu'il avait achetée et dont il avait presque remboursé l'hypothèque.

Le véhicule récréatif n'était pas là. Normalement, elle était censée l'avoir récupéré après le travail, là où ils le remisaient. Ils avaient prévu de partir pour le sud-est de l'Ohio dès qu'il serait arrivé.

Elle était assise à la table de la salle à manger lorsqu'il rentra, sa chevelure blonde tombant sur ses épaules et non retenue en queue de cheval comme elle avait l'habitude de le faire quand ils allaient camper. Elle portait toujours le pantalon noir et le chemisier blanc qu'elle avait mis pour aller travailler ce matin-là.

— Eh, Denise, qu'est-ce qui ne va pas ?

Était-elle malade ? Quelqu'un était-il mort ? Elle serrait les poings.

— Il faut qu'on parle.

Son cœur s'effondra. Pas encore ces mots. Cela faisait presque 30 ans, mais il se souvenait toujours, avec effroi, de ces mots. Les mots de Tara.

Juste avant qu'elle ne lui demande de lui rendre sa bague.

— Quoi ?

Il tira la chaise en face d'elle et se laissa tomber dessus, remarquant une tache de graisse sur son jean. Denise la ferait partir. Elle le faisait toujours. Elle se plaindrait certainement un peu du fait que Tim, directeur de l'ingénierie, soit obligé de ramper dans l'usine pour réparer les machines que les techniciens, qui avaient pourtant été engagés pour cela, ne savaient réparer.

Il s'était tellement dépêché de partir du travail qu'il avait oublié d'enlever ses chaussures de sécurité.

Il leva les yeux vers Denise et la surprit en train de le fixer, avec une lueur étrange dans les yeux, lueur qu'il n'avait jamais vue auparavant. Comme si elle souffrait, mais pas physiquement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Avait-elle fait une fausse couche, ou se passait-il quelque chose d'aussi tragique ? Elle n'avait pas dit qu'elle était enceinte, mais des choses plus étranges étaient déjà arrivées.

Cette pensée fugace — d'un enfant, d'une véritable famille — le fit tiquer. Puis il passa à autre chose. Il aimait la vie qu'ils avaient ensemble. C'était presque parfait.

— Je ne vais pas camper.

Il était déçu, bien sûr, mais...

— D'accord.

Si c'était là tout le problème, ce n'était pas grave. S'il n'avait pas été si inquiet, il se serait peut-être énervé. Mais bon, on pouvait boire des bières et regarder un feu d'artifice ailleurs qu'en camping, non ?

— Tu ne vas pas me demander pourquoi ?

— Je pensais que tu allais me le dire.

Dans son esprit, il pensa à autre chose : au steak qu'ils avaient acheté la veille pendant les courses. Il pourrait le faire griller ce soir. S'asseoir au bord de la piscine. Écouter de la musique. Et avoir Denise tout près de lui...

— Je te quitte, Tim.

S'asseoir au bord de la piscine. Faire griller le steak. Oui, c'était bien. Écouter de la musique. Et...

— Tu m'as entendue ?

— Quoi ?

Il la regarda. En quelque sorte. Il regarda dans sa direction.

— Oui.

— Tu ne dis rien ?

Quoi ? Pas question, non, il n'allait rien dire. Si elle passait cette porte, elle ferait mieux de penser à ne jamais revenir et...

— Tim ?

Elle avait les larmes aux yeux. Il l'avait déjà vue ainsi. Maintes fois. Chaque fois qu'elle se mettait en tête qu'il ne l'aimait pas parce qu'ils ne se mariaient pas.

— Quoi ?

Steak. Grill. Piscine. Musique.

— J'ai dit que je te quittais.

Les mots le transpercèrent.

— Je t'ai entendue.

Il avait besoin d'une bière. Il n'y avait aucune raison d'avoir peur de ce qu'elle disait. Il était propriétaire de la maison. Et de tout ce qu'elle contenait. Il pouvait largement se permettre de payer ses factures.

Il avait le VR. Il pouvait aller camper quand il voulait. Où il voulait.

Mais il se sentait tout de même en panique.

— Alors, c'est ça ? Tu n'as rien à dire ?

Il essaya de rencontrer son regard. Ces yeux bleus l'exaspéraient. Ils disaient qu'il comptait pour elle. Ce qui n'était visiblement pas le cas.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

— Je ne sais pas. Demande-moi de rester. Demande-moi pourquoi. Dis quelque chose.

Tout n'était peut-être pas perdu.

— Si je te demandais de rester, tu le ferais ?

Ils étaient en territoire étranger. Il n'allait pas lui demander de rester juste comme ça.

— Non.

Cela l'énerma encore davantage. À quoi jouait-elle ?

— J'ai rencontré quelqu'un d'autre.

Elle aurait aussi bien fait de le gifler, ou quelque chose dans le genre.

— Alors pourquoi es-tu encore là ?

Il y avait des limites à ce qu'un homme pouvait supporter.

— Parce que ça fait plus de 20 ans que nous sommes ensemble. Ça n'aurait pas été bien de partir sans un mot.

— Mais c'est bien de voir quelqu'un dans mon dos ?

Elle avait dormi dans son lit la nuit précédente, et combien de nuits avant cela alors qu'elle voyait un autre homme ?

— Ça ne s'est pas passé comme tu penses.

Il ne voulait plus rien entendre.

— Je ne voulais pas que ça arrive, Tim. Je... c'est un gars des ventes au travail et, pendant longtemps, on ne faisait que parler quand il venait au bureau.

Elle était toujours dans les ressources humaines, dans une entreprise de fournitures médicales.

— Ca veut dire quoi « longtemps » ?

Il la fixait. L'épinglant comme un insecte au mur. Il espérait.

Elle détourna le regard, et tout ce qu'il voulait, c'était prendre le VR et prendre la route. Sauf qu'il devrait, à un moment donné, rentrer à la maison. Pour la trouver vide.

— Je ne sais pas. Un an peut-être.

Un an. Ils étaient allés en Floride il y avait à peine quelques mois. Avaient pris des vacances semblables à une lune de miel. C'était elle qui l'avait dit.

— Combien de fois vient-il à l'entreprise ?

— À peu près une fois par semaine. Il habite dans l'Indiana, mais il a plusieurs clients autour de Dayton.

Et combien d'autres femmes ce salaud s'offrait-il sur son trajet ?

— Il est marié ?

— Non.

— Tu en es sûre ?

Son « oui », prononcé tout doucement, en disait beaucoup plus que ce qu'il n'avait demandé, et il sut.

— Tu es allée chez lui.

— Oui.

— Tu as couché avec lui.

— Oui.

— Combien de fois ?

— Deux fois.

Tim se leva.

— Prends tes affaires et disparais.

— J'ai déjà fait mes bagages.

Son regard se posa immédiatement sur le haut du dressoir de sa mère — un meuble dont il avait hérité quand sa mère était décédée, environ cinq ans après que Denise et lui se furent installés ensemble. La collection de dés à coudre de Denise n'était plus là.

Il l'avait bien assez taquinée là-dessus. S'en était plaint les deux ou trois fois où elle avait réussi à le faire épousseter. Il devrait être content que cela débarrasse le plancher.

Il se retourna et regarda derrière lui. Le salon était tout aussi nu. Plus de fleurs séchées. Ni de figurines de porcelaine. Elle avait même pris la couverture qu'elle gardait sur le dossier de son

fauteuil.

Elle avait laissé le fauteuil. Mais bon, c'était lui qui l'avait acheté.

Il n'avait pas remarqué que des choses manquaient, jusqu'à maintenant.

— Comme je l'ai dit, pourquoi es-tu encore ici ?

La froideur de sa voix contrastait violemment avec la colère qui faisait rage en lui. Il était en colère parce qu'il était mort de peur.

Elle s'était jouée de lui, l'avait ridiculisé. Il lui avait donné tout ce qu'il avait et...

— Je suis ici parce que je veux que tu saches pourquoi je pars, dit-elle, toujours assise à la table.

Comme si la table lui appartenait.

Mais non. Elle ne lui appartenait plus.

Et cette chaise ? Celle sur laquelle elle s'était assise tous les jours pendant 20 ans — et aux réunions de famille, avec ses frères et leurs femmes et enfants, prenant sa place comme un membre de sa famille —, elle ne lui appartenait plus non plus.

— Parce que tu n'es qu'une mégère infidèle.

— Tim, s'il te plaît, assieds-toi.

Il reconnut le ton obstiné de sa voix. Elle ne changerait pas d'avis. Et il voulait qu'elle parte. Il s'assit. Mais il n'écouterait pas un seul mot qui sortirait de sa bouche. C'était une méprisable menteuse.

— Je t'aime.

Essaie encore.

— Je t'ai toujours aimé. Mais j'ai besoin d'être aimée en retour.

— Je t'aimais aussi.

Ses mots étaient défensifs. Rien de plus.

— Je le sais.

Le ton doux l'atteignit. Et il l'en empêcha. Elle voulait quelque chose. Et que lui restait-il à prendre ? Si elle pensait pouvoir lui soutirer de l'argent...

Il n'écoutait pas.

— Mais pas assez, dit-elle. Je ne sais pas ce qu'il y a avec toi. Tu es un gars génial. Gentil, drôle, intelligent et...

Tais-toi. Voilà ce qu'il avait envie de lui dire.

— Mais on dirait que tu ne peux pas donner tout ton cœur. Toutes ces années, je n'ai cessé d'espérer que ton aversion pour le mariage te passerait, mais...

Pendant une seconde, il se détendit. Voilà d'où venait le problème. Le mariage. Encore. Ils en avaient parlé des dizaines de fois, voire plus. Et ils s'en étaient sortis à chaque fois.

Puis il se souvint du salaud qui avait couché avec sa conjointe. Correction, son ex-conjointe.

— J'ai 43 ans, Tim. Si je n'essaie pas d'avoir un enfant l'année prochaine, j'aurai perdu toutes

mes chances...

Il avait voulu des enfants. Il le lui avait dit. Mais elle ne voulait pas songer à mettre des enfants au monde sans être mariée.

— Ce gars, cet infâme vendeur, il va t'épouser et te donner des enfants ?

— Oui.

Tim se leva de nouveau, son sang bouillonnant dans ses veines.

— C'est un vendeur de fournitures médicales, pour l'amour de Dieu, Denise. Il gagne assez d'argent pour subvenir à tes besoins ?

— Non. Je devrai travailler. Mais ça m'est égal. L'argent n'a jamais été important pour moi. Tu le sais. Je t'ai aimé avec tout ce que j'avais, mais cela ne suffisait pas. Je ne suffisais pas. Pour lui, je suffis.

C'était comme s'il y avait un écho dans la pièce, la voix d'Émilie qui était revenue pour le hanter. *Tu m'as sauvée en m'empêchant de passer toute ma vie à être la meilleure deuxième.* Ou quelque chose comme ça.

Que se passait-il avec les femmes ? Que voulaient-elles ? S'insinuer sous sa peau et prendre racine ? Voulaient-elles connaître chacune de ses pensées ? Il avait donné son foyer à Denise. Son argent. Son amour. Et cela ne suffisait pas ?

— Je pense que tu devrais partir, dit-il doucement, calmement.

Elle laissa tomber des clés sur la table. La clé de son camion. Celle du VR. Et les clés de la maison. Elle les avait tenues serrées dans sa main tout ce temps.

Sans un mot, Tim tira ses clés de la poche de la veste de travail qu'il n'avait pas encore enlevée, retira la clé de voiture de Denise et la lui tendit.

Il effleura sa paume de ses doigts alors qu'elle la prenait et prit plaisir à la voir reculer sa main, à voir l'air perdu dans ses yeux. Il avait toujours ce toucher. Sa capacité à l'atteindre. C'était peut-être un salaud de le lui faire savoir, de lui laisser voir qu'il le savait, mais il s'en moquait plutôt à ce moment-là.

Ses pas semblèrent lourds sur le parquet alors qu'elle se dirigeait vers la porte. La porte s'ouvrit. Se referma sans un bruit derrière elle. Le clic de la serrure fut comme un coup de feu dans la pièce.

Elle tirait sur lui.

La seule chose, c'était qu'elle avait manqué son cœur.

Et Tim comprit alors ce qu'elle avait essayé de lui dire.

Dix-sept



Une ancienne amie de l'école et de l'église reprit contact avec moi alors que je traversais un moment de mélancolie, au mois de décembre 2006. Chris et moi, tous les deux absorbés par nos carrières, nous parlions à peine. Je préparais le dîner. Il mangeait. Et nous nous embrassions sur la joue lorsque nous quittions la maison le matin.

Je devais beaucoup à Chris. Il avait su subvenir à mes besoins, comme il l'avait dit. Il avait compris quand je n'avais plus été capable de supporter qu'il me touche — de quelque manière que ce soit — sexuellement parlant. Il ne savait pas ce que James m'avait fait. Il pensait simplement que j'étais frigide. Mais il était resté à mes côtés, n'avait pas demandé le divorce.

Pourtant, je me sentais seule. Tout ce que j'avais toujours voulu, à part publier chez Harlequin, c'était d'aimer et d'être aimée.

Je n'étais pas sûre que Chris et moi nous aimions encore.

Lorsque je reçus le courriel de Lois Schneider, mon amie, qui me demandait d'assister aux retrouvailles de 30 ans du secondaire, je songeai sérieusement à y aller. Il n'était peut-être pas trop tard pour se faire des amis. Je pourrais peut-être créer des liens avec ceux que j'avais à peine connus.

Mais, quand je me rendis compte que je ne pouvais même pas me souvenir ne serait-ce que de cinq noms d'élèves de ma classe, je cessai de divaguer. Participer aux retrouvailles de mon école secondaire serait un effort futile qui renforcerait mon sentiment d'isolement.

Pourtant, Lois insista. J'étais devenue quelqu'un. Cela intéresserait les gens. Elle intima qu'au moins je m'inscrive sur Classmates.com pour que les gens de notre classe voient que j'étais là.

Tara Taylor Quinn (j'avais fait légalement changé mon nom pour prendre mon pseudonyme d'écrivaine après les attaques terroristes du 11 septembre 2001) ne diffusait d'informations personnelles nulle part. Ce n'était pas sûr. J'avais reçu trop de lettres de prisonniers se sentant seuls pour me sentir à l'aise de m'exposer ainsi.

Je n'étais pas dans l'annuaire téléphonique. Mon adresse était une boîte postale.

Et James était toujours là, quelque part. Je ne voulais pas qu'il me trouve. Jamais.

Mais Tara Taylor Quinn me protégeait aussi. Personne ne savait que Tara Gumser écrivait des livres. Je pouvais m'inscrire sur Classmates.com sous mon nom de jeune fille et rester totalement anonyme.

Lois était restée une amie fidèle durant toutes ces années. Nous n'étions pas vraiment proches. Nous n'étions pas en contact si souvent que ça — surtout que nous ne vivions pas dans le même pays.

Mais elle était la seule personne de mes années au secondaire et de ma jeunesse religieuse qui savait que j'existais. Elle m'écrivait chaque fois que je sortais un livre — me disant ce qu'elle en pensait. Ce n'était pas toujours pour me complimenter, mais elle était toujours honnête.

Je l'avais toujours appréciée. Elle était l'une des seules jeunes des années 70 qui avait eu le courage de suivre ses propres convictions, ses propres croyances. Une âme sœur, m'étais-je toujours dit. Seulement, à l'époque, Lois avait eu le courage de vivre avec audace tandis que je me cachais derrière les couvertures de mes romans d'amour.

Je m'inscrivis sur Classmates.com.

Et le même jour, je reçus les papiers d'une demande de divorce. Je n'en voulais pas à Chris. Nos vies étaient vides. Mais tout de même... en décembre ? Sans m'en parler d'abord ?

On pouvait peut-être faire quelque chose. Nous étions une famille. Cela représentait beaucoup.

Et pourtant, que n'avions-nous pas encore essayé ? À part la thérapie de couple qu'il avait déjà refusée ?

— On ne peut pas au moins en parler ? lui demandai-je ce soir-là lorsqu'il rentra du travail.

Je lui tendis le cognac que je lui avais servi en entendant la porte du garage, signe de son arrivée. J'avais les papiers qu'on m'avait donnés dans la main gauche.

Il but une gorgée, puis me regarda par-dessus le bord de son verre.

— Tu sais aussi bien que moi qu'on ne peut plus vivre comme ça.

— Mais...

— Écoute, cela se fera sans souffrance, ni pour l'un ni pour l'autre, dit-il. Nous nous mettons d'accord sur un partage 60/40 — je te donne la part de 60 pour la pension alimentaire à titre de conjoint —, tu signes les papiers qu'on t'a donnés et, en 30 jours, tout sera réglé.

— Et la maison ?

— Je te rachète ta part. Tout est dans le dossier.

Il me parlait comme si j'étais une enfant, supposant que je n'avais pas lu les papiers.

Il avait raison, bien sûr. J'avais été trop sous le choc. Trop blessée. Et j'avais eu des pages à écrire. J'avais un délai à respecter. J'écrivais la deuxième partie d'une trilogie à suspense pour les éditions MIRA, que je devais déposer en février et, deux semaines plus tard, également en février, je devais rendre un livre pour Harlequin — le premier livre d'une série écrite par cinq auteurs.

Chris était au courant des deux projets. Ou il aurait dû. Cela faisait des semaines que je ne parlais quasiment que de ça. Il n'aurait pas pu choisir pire moment.

Cette nuit-là, la porte de ma chambre bien fermée, je me fis couler un bain moussant dans ma baignoire, me servis un verre de vin, allumai des bougies, mis de la musique classique apaisante, m'allongeai dans l'eau chaude et me mis à pleurer.

Le lendemain, j'appelai une amie avocate. Elle me conseilla de ne pas signer les papiers avant qu'elle ne les ait lus. Je les avais lus. Ils étaient plus qu'équitables.

Mais était-ce la bonne décision ? Je m'étais mariée « pour le meilleur et pour le pire, dans la santé comme dans la maladie, jusqu'à ce que la mort nous sépare ».

Chris ne pouvait pas faire grand-chose de plus sans ma signature. À moins qu'il ne veuille aller devant un tribunal.

J'avais besoin de temps pour réfléchir.

Pouvais-je faire davantage pour rendre Chris plus heureux ? Quel effet un divorce aurait-il sur ma mère ? Et quelle famille aurait Chris sans la mienne ? Ses parents étaient tous les deux décédés. Ses proches, deux sœurs et un frère, appelaient une fois par an. Au maximum.

Était-ce le seul moyen ? Avait-il vraiment passé le point de non-retour ?

J'eus ma réponse le 21 janvier 2007, lorsque je rentrai chez moi pour trouver une femme dans le lit de Chris. C'était un dimanche après-midi. J'avais dit que je sortais avec une auteure non publiée. Je la conseillais. Elle avait eu une crise familiale et n'avait pas pu venir à notre rendez-vous.

J'étais rentrée à la maison. Et avais eu l'intention de dire à Chris que j'étais rentrée.

— Que diable fais-tu ici, connasse ? dit Chris.

Il fit un bond quand j'ouvris la porte et vis son derrière nu bouger au-dessus du corps d'une femme. Debout, nu, une érection faisant saillie devant lui, il n'essaya même pas d'être décent en venant vers moi.

— Sors d'ici, dit-il en grognant, me poussant dehors avant de me claquer la porte au nez.

J'avançai en trébuchant jusqu'à ma chambre et fis mes bagages.

Tous les vêtements de ma commode remplissaient les deux valises que j'avais gardées dans ma spacieuse penderie lorsque j'entendis la porte de Chris s'ouvrir, une vingtaine de minutes plus tard. Et après une minute, la porte d'entrée se ferma, puis une voiture démarra dans la rue. Ce devait être la Mustang devant laquelle j'étais passée en me garant dans notre allée. Elle était garée devant notre maison, sur le bord de la route, et j'avais présumé qu'elle appartenait à quelqu'un qui était venu voir les voisins.

— Que diable pensais-tu faire en entrant comme ça ?

Je me retournai vivement, le cœur battant la chamade alors qu'il ouvrait violemment la porte de la chambre, qui claqua si fort contre la cloison que la poignée laissa une marque sur le mur.

— Je...

— Tu n'es qu'une connasse...

Chris portait seulement un pantalon.

Il m'avait traitée ainsi une seule fois auparavant. Une demi-heure plus tôt.

Je n'étais pas une connasse.

— Ça ne t'a pas empêché de finir ce que tu étais en train de faire, dis-je, sans savoir pourquoi.

Ce n'était pas comme si cela m'importait encore. Ce n'était pas comme si je pensais vraiment que Chris avait été chaste pendant 10 ans. Mais il avait été discret. Il n'avait jamais ramené ses exploits

sexuels à la maison. Parce qu'il me respectait.

C'était du moins ce que j'avais pensé.

— Bien sûr que j'ai fini.

Sa voix s'éleva de quelques octaves alors qu'il s'approchait de moi. Je reculai d'un pas.

— Jennie est venue jusqu'ici de Santa Fe. Et on était en pleine action.

Bien sûr et, Dieu le savait, Chris ne pouvait pas s'arrêter une fois qu'il avait commencé. Il se dépêchait simplement de finir. Ou plutôt, je le savais. Un souvenir très ancien remonta à la surface.

Avant de s'évanouir.

— Tu l'as payée ?

— Ça ne te regarde absolument pas.

Ses pupilles n'étaient plus que deux braises de colère. Alors que c'était moi qui venais de surprendre mon con-joint, dans notre maison, en train de coucher avec quel-qu'un d'autre. La dichotomie de la situation, si absurde, me permit de me protéger.

— Tu es la femme la plus égoïste et la plus insensible que j'aie jamais rencontrée.

Il s'approcha encore.

— Bon sang, mais c'est quoi le problème chez toi ?

Je ne le savais pas. Mais j'étais d'accord avec lui. Quelque chose n'allait vraiment pas chez moi. Je poussais les hommes à me détester.

— Pourquoi essaies-tu autant de me faire du mal ?

Il criait.

— Simplement parce que tu es malheureuse, tu dois me tirer vers le bas avec toi ? Tu dois me rendre malheureux aussi ? Tu ne peux même pas me laisser avoir une heure de plaisir ?

Il avança encore. Je reculai de nouveau.

Et me retrouvai adossée au mur.

— J'en ai fini avec toi, tu m'entends ?

Il criait si fort que j'eus peur que les voisins d'en face ne l'entendent.

— Je ne veux même pas qu'on reste amis. Je ne veux pas avoir à revoir ton visage ou à entendre ta voix une fois de plus, tu comprends ? Tu me rends malade.

J'opinaï, espérant que mon assentiment le calmerait.

Je savais très bien que, si je parlais, cela l'enragerait davantage.

— Jamais je n'avais imaginé que ce soit possible de détester quelqu'un. Mais je te hais. Tu comprends ça ?

Le torse en avant, il se mit face à moi, ses poings serrés le long du corps.

Je hochai de nouveau la tête.

— Tu n'es rien, Tara. Rien. Tu ne seras jamais rien. Je plains tout homme qui entrerait dans ta vie. Tu ne sais pas comment être une femme. Tu ne sais pas comment aimer. Tu n'es bonne à rien. Tu n'as

même pas pu faire un truc simple, comme tomber enceinte. Je n'arrive pas à croire que j'ai perdu 22 ans de ma vie avec toi.

Il était contre moi. M'adossant au mur. Je levai les mains, prête à protéger mon visage, remarquant seulement à cet instant-là que je tenais une petite figurine d'ange dans la main. Elle venait de ma collection sur ma table de nuit.

Chris ne m'avait jamais frappée. Je ne pensais pas qu'il le ferait. Mais j'avais peur.

Il attrapa l'ange, me coupant le doigt au passage tant il avait tiré fort. J'entendis la pauvre petite figurine se fracasser contre le mur sur ma droite. Je ne regardai pas. Je ne pouvais pas.

Chris, lui, vit ce qu'il avait fait. Et cela lui fit quelque chose. Toujours visiblement énervé, il recula, fit demi-tour, et sortit de la chambre, fermant doucement la porte derrière lui.

Je m'effondrai au sol, en larmes, près d'un caniche tremblant. Je me demandai comment ma vie avait pu ainsi dériver alors que tout ce que j'avais voulu, c'était d'aimer et d'être aimée. Et d'être une femme bien.

Mes larmes finirent par s'apaiser. Je ne sentais plus qu'un engourdissement, une grande fatigue. Je me mis à bouger, machinalement. J'avais mon alter ego désormais, Tara Taylor Quinn. Alors que j'étais debout dans ma chambre, faisant face au reste de ma vie, elle était là, reprenant le flambeau là où Tara Gumser ne pouvait continuer. Elle mit un pied devant l'autre. Elle ouvrit les tiroirs et fit des choix.

Je finis d'emballer ce que je pouvais rassembler ce soir-là. Chris était assis dans son fauteuil à regarder un match de foot, et je portai tout jusqu'à ma voiture, une étape à la fois, me rendis dans un hôtel proche de l'autoroute et réservai une chambre.

Je n'avais pas de plan. Pas la moindre idée de ce que j'allais faire à part prendre de l'aspirine et me coucher.

J'avais laissé les papiers de divorce signés sur le lit défait de Chris.

* * *

Tim détestait le dimanche soir. C'était trop calme, surtout maintenant qu'il était seul dans la maison. Le troisième dimanche de janvier 2007 fut l'un des pires. Il avait par hasard rencontré un vieil ami dans un magasin en ville cet après-midi-là — et appris que Denise allait avoir un fils.

Il faisait très froid dehors. Il était agité, se sentait seul et essayait de ne pas avoir de regrets. Pourquoi il alla au grenier, il l'ignorait, ou bien il ne voulait pas se l'avouer. Il connaissait par cœur la boîte qu'il cherchait. Elle était rectangulaire. En étain. Fermée à clé. Et pleine de petits trous.

Il ouvrit la boîte et vit deux choses qui lui redonnèrent le sourire : le fil rose que Tara avait laissé sur sa chevalière et les boucles d'oreilles qu'elle avait oubliées dans sa chambre rue Maple, presque 30 ans auparavant.

Il se demanda ce qu'elle faisait. Où elle vivait. Bon sang, elle était peut-être toujours à Huber

Heights, à moins d'une heure de là.

Il avait du temps. Un ordinateur. Et depuis quelques années, Internet permettait de retrouver à peu près n'importe qui.

Après quelques heures exténuantes passées à la chercher, sans succès, il pensa à Classmates.com. Il savait que Tara était allée à l'école secondaire de Wayne. Et qu'elle avait eu son diplôme en 1977. Il tapa son nom de jeune fille, s'attendant de nouveau à une impasse.

— Bon sang, dit-il tout haut.

Il n'en revenait pas. Tara Gumser. Son nom était là. Elle s'était inscrite sur Classmates.com. Ce qui voulait dire qu'elle était là, quelque part. Ou qu'elle l'avait été récemment.

Il pouvait même lui envoyer un message.

S'il s'inscrivait sur Classmates.com. Et c'est ce qu'il allait faire. Remplir quelques cases n'allait pas le ralentir. Il était désormais en mission.

Il avait fait du mal à deux femmes parce qu'il n'avait pas été capable d'oublier Tara suffisamment pour aimer pleinement quelqu'un d'autre. Et il n'avait jamais dit à Tara ce qu'il ressentait pour elle. Il devait corriger cela.

Il s'inscrivit. Voilà qui était fait. Et il se mit à écrire.

21 janvier 2007

Waouh ! Je n'arrive pas à croire que je t'ai réellement retrouvée...

* * *

Le dimanche soir, je dormis comme un bébé. Je ne savais absolument pas où allait ma vie, mais j'étais arrivée à un point d'honnêteté totale, et cela me procurait une certaine paix. Une acceptation totale. Et lorsque je me réveillai le lundi matin, je restai au lit, complètement seule, puis soudain, j'eus une révélation : j'étais qui j'étais. Et dans l'ensemble, je m'aimais bien. Je connaissais mon cœur, mes intentions. Je savais que je me souciais vraiment des autres et que je voulais changer positivement les choses dans le monde. Je savais que je faisais tout mon possible. Je faisais de mon mieux — toujours. Je voulais bien faire. Au fond de moi, loin de ce que j'avais fait et de ce qui m'était arrivé, j'étais toujours la jeune femme qui était allée à l'Université de Wright à l'automne 1977 avec de la conviction dans son cœur.

J'étais quelqu'un de bien. Je le pensais vraiment.

Et cela ne faisait rien si personne d'autre ne le pensait.

Cela ne comptait pas, tout au moins.

Je pris conscience, allongée dans le lit ce matin-là, regardant le tableau d'un jardin coloré sur le mur en face du lit, que cela faisait longtemps que je me dirigeais vers ce point. Et finalement, il n'avait fallu que quelques heures pour que j'y arrive.

Chris n'avait pas été heureux avec moi. Mais je n'avais pas été heureuse avec lui non plus.

Mon bonheur comptait.

J'attendis que la culpabilité arrive, se répande en moi, me consume. *Tu es la personne la plus égoïste que j'aie jamais connue.* Les mots de Chris résonnaient dans mon esprit.

Je ne sais si c'était l'hôtel, ou si j'étais vraiment sortie d'une tempête de 30 ans pour me retrouver au soleil, mais j'avais l'impression d'avoir atterri dans une zone exempte de toute culpabilité.

Tu es une femme incroyable, attentionnée, généreuse, Tara. Tes lecteurs s'identifient à toi parce que tu comprends la vie. Tu comprends ce qui est important. Tu es fidèle et honnête. Et une très bonne amie.

Les mots de l'une de mes amies lectrices vinrent à moi alors que j'étais allongée là. Et je savais qu'elle serait fière de moi si elle me voyait à l'instant même.

Je songeai à l'appeler. Mais savais que ce n'était pas le moment. Je n'appelai pas ma mère non plus. Ce moment était pour moi. Je devais le traverser seule.

Je n'étais pas aussi indigente et démunie que je l'avais si longtemps cru. Avec l'aide de Tara Taylor Quinn, j'étais redevenue en quelque sorte la femme forte et capable qui était rentrée en classe de géologie pour la première fois. Une femme qui avait acquis l'expérience lui ayant apporté la compréhension. Et aussi, je l'espérais, la compassion.

Et si je n'étais pas cette femme, je pouvais l'être. Je le serais.

Chris pouvait avoir raison. J'étais peut-être simplement incroyablement égoïste. James avait dit que je faisais des choses aux hommes. Que je faisais ressortir ce qu'il y avait de pire en eux. Peut-être avaient-ils tous les deux raison.

Et peut-être pas.

J'avais peut-être quelque chose à offrir au monde que ni l'un ni l'autre n'avait vu. J'avais l'habitude de croire que j'avais beaucoup à offrir. J'avais tendance à être excitée à l'idée de contribuer à l'amélioration du monde.

J'étais levée, douchée, et de retour dans ma voiture à 7 h. J'avais du travail à abattre. Un livre à finir. Mais, en conduisant, je pensai à ces 10 dernières années durant lesquelles j'avais vécu, virtuellement, seule. Isolée émotionnellement.

Et je pensai à ce que je savais de moi. À mon but suprême. Je voulais aimer et être aimée.

Cela n'avait pas changé. Mais j'y ajoutai une mise en garde ce matin-là. Je préférais vivre seule plutôt que de vivre avec quelqu'un qui ne m'aimait pas, quelqu'un que je ne pouvais pas aimer de tout mon cœur.

Comme j'avais aimé Tim.

Je ralentis et me garai dans un renforcement, au bord de la ville en montagne où Chris et moi nous étions installés, dans la banlieue d'Albuquerque.

Les larmes me montèrent aux yeux alors que je me voyais, que je voyais ma vie, depuis l'extérieur. Dans un sens, James et Chris avaient tous les deux raison. Je les avais laissés tomber. Parce que

j'avais été incapable de les aimer comme j'avais aimé Tim.

Je leur avais donné tout ce que j'avais. Mais cela n'avait pas suffi parce que j'avais été incapable de leur donner tout mon cœur.

Je me demandai s'ils l'avaient su.

Peut-être que, si James n'avait pas fait ce qu'il avait fait...

Non. Forçant mon esprit à ne plus penser à James — comme je le faisais depuis la dernière nuit où je l'avais vu —, je rejoignis la maison que Chris et moi partagions, renonçant à passer par la porte d'entrée pour passer par le côté de la maison afin de rejoindre le bureau double et indépendant qui nous avait décidés à acheter la maison des années auparavant.

Et malgré moi, je pensai de nouveau à James. Ses actions, ce soir-là sur la route de campagne, m'avaient-elles gâchée pour tous ceux qui viendraient ensuite, comme il l'avait dit ? Mais pas de la façon dont il l'entendait ? Pas moralement, mais sentimentalement ? Et physiquement ?

Tout comme j'étais incapable de ressentir le désir sexuel, étais-je incapable d'aimer totalement ?

Je déverrouillai la porte et entrai, m'appropriant du regard le bureau en chêne massif, la causeuse confortable avec un jeté et des coussins Raggedy Ann, ainsi que les poupées qui me regardaient tous les jours tandis que j'écrivais, et le mur d'étagères et de tiroirs qui contenaient mes fournitures. Au fond, une autre porte menait à une salle de bain minuscule mais tout à fait fonctionnelle.

Le bureau était exactement tel que je l'avais laissé la veille. Des papiers y étaient étalés. La chaise était repoussée.

Il semblait plus ouvert. Comme s'il y avait plus d'air dans la pièce.

Mon mariage avait pris fin des années auparavant. Je le savais. Mais je n'avais pas voulu laisser tomber, accepter la défaite. Car je ne voulais pas être un échec.

Je ne voulais pas être une femme qui laissait tomber son mari.

Je ne voulais pas croire qu'essayer du mieux possible, donner tout ce que j'avais, ne suffisait pas.

Et je ne voulais pas perdre une minute de plus à essayer d'être quelque chose que je n'étais pas. À essayer de compenser pour mon passé. J'avais consacré 27 ans de ma vie à essayer d'être adéquate, et voilà que je me retrouvais, à 47 ans, vieille et toute seule. Et je pris soudain conscience que j'étais adéquate *effectivement*. Pourquoi une prostituée dans le lit de mon ex-mari me l'avait fait comprendre, je ne le savais pas, mais ça m'était égal de toute façon. J'étais celle que j'étais. Et c'était correct ainsi.

Ce qui ne l'était pas, c'était d'être une morte-vivante.

Dix-huit

* * *

Tim se leva à la même heure que d'habitude, fit du café, prit un bol de céréales et alluma la télé pour se divertir avec la rediffusion d'une comédie avant de passer à la douche. C'était un jour de janvier ordinaire. Un lundi. Un jour bien, puisque c'était un nouveau jour. Il avait survécu à un dimanche pas si bien. L'un de ces rares jours dans la vie d'un homme qui posait plus de questions qu'il n'en résolvait. Des questions pour lesquelles il n'existait pas de réponses.

Lorsqu'il fut dans son camion, en route pour l'usine, il se sentait prêt à se confronter au monde. S'il lui manquait quelque chose dans la vie, il le trouverait. Il avait l'esprit libre. Il avait été capable de se lever et de partir. D'ici peu, il allait démissionner et voir ce que le monde avait à offrir. Il conduirait peut-être un semi-remorque.

Ou bien il obtiendrait un permis d'agent immobilier, achèterait des maisons bon marché, les retaperait et les revendrait à profit.

Il n'y avait que des occasions qui s'offraient à lui.

Soudain, une pensée de la veille s'immisça en lui. Le message qu'il avait laissé sur Classmates.com trouverait-il jamais Tara ou serait-il perdu dans le cyberspace pour toujours ? Elle était quelqu'un qu'il avait connu et aimé. Il était triste de penser qu'il ne la reverrait peut-être jamais ou qu'il n'aurait plus jamais de ses nouvelles.

Pourtant, la vie changeait, et il allait évoluer avec elle. Cette décision prise, il prit une gorgée de café, monta le volume de la radio, tourna à l'intersection et prit un chemin différent pour aller au travail.

* * *

Je m'assis dans mon fauteuil de bureau comme je le faisais tous les matins. Je cliquai sur mon lecteur multimédia et choisis l'album de Grady Soine, *Beautiful*, avec lequel je commençais chaque journée de travail.

Puis j'ouvris ma boîte de courriels. Je comptais regarder mes messages afin qu'ils ne m'interpellent pas pendant que je travaillais, puis je fermerais le programme et me consacrerai à mon écriture pour le reste de la journée. J'avais un système. Il me convenait bien.

Je vis le nom et pensai que c'était une de ces illusions. Celles qui vous montrent une flaque d'eau devant vous lorsque vous êtes perdu en plein désert. Mon ventre se tordit, mon cœur se mit à battre la chamade, et je regardai de nouveau.

Tim Barney.

Dans la colonne de l'objet. Ce ne pouvait être le même Tim Barney. Je me repris et fixai son nom. Tim était un prénom courant. Barney l'était certainement aussi, bien que je n'en aie jamais rencontré d'autres de ma vie.

Combien de temps s'était écoulé ? Cela faisait 27 ans ? J'avais 47 ans. Tim devait avoir le même âge.

Tim Barney.

Ce n'était pas lui. En survolant les autres courriels qui attendaient mon attention, je ne cessais de voir son nom.

J'allais ouvrir le message, bien sûr. Je le devais. Au cas où. Mais j'allais d'abord vider ma boîte de réception. J'allais être pragmatique et m'occuper d'abord de mon travail. Puis, juste avant de me mettre à écrire, je prendrais la peine de regarder le courriel pour m'assurer que c'était quelqu'un qui essayait de me vendre quelque chose.

Peut-être un gadget informatique pour le site Web de Tara Taylor Quinn.

Ou peut-être était-ce l'un de ces *Êtres aimés*, comme je les appelais. Un courriel où l'on me disait que quelqu'un m'avait laissé une fortune et que je devais simplement donner toutes mes informations personnelles pour toucher l'argent. Ou bien que quelqu'un était mourant et voulait me confier son argent.

Ou peut-être était-ce...

Je cliquai. J'avais regardé un seul autre courriel.

Je fus sous le choc. Le message venait de Classmates.com. Il m'informait que quelqu'un que je connaissais, quelqu'un du passé, un Tim Barney, m'avait envoyé un message.

Tim Barney m'avait envoyé un message, mais je ne pouvais pas le lire ici ? Était-ce une plaisanterie ?

Une plaisanterie vraiment cruelle ?

Puis je me rappelai que j'avais inscrit Tara Gumser sur Classmates.com il y avait tout juste un mois. J'avais laissé mon adresse courriel pour que Classmates.com m'envoie des messages privés, sans que personne d'autre ne les voie.

Ils venaient de m'envoyer un message.

Je devais récupérer le courriel. Ce devait être mon Tim. Quel autre Tim Barney aurait envoyé un message à Tara Gumser ?

Les mains tremblantes, je cliquai sur le lien qui apparaissait dans le message. Il me dirigea vers le site Internet. Je rentrai vite mon nom d'utilisateur et mon mot de passe, l'estomac noué.

Mon Tim n'était qu'à quelques secondes de moi. Il avait communiqué avec moi. Il se souvenait de moi.

L'écran changea et...

Le message n'était pas là. Il y en avait un nouveau de Classmates.com. Je n'avais rempli que leur

inscription gratuite. Si je voulais recevoir des messages par leur intermédiaire, je devais rejoindre leur club. Je devais payer 15 dollars. Mais, pire, je devais partager plus d'informations personnelles que je ne le voulais.

— Bon sang, dis-je à voix haute.

Je cliquai sur le nom de Tim. Je le cherchai sur le site. Puis j'effectuai une recherche sur Internet. J'étais plutôt douée en informatique. Je le trouverais. D'une manière ou d'une autre.

Ou pas.

Deux heures plus tard, alors que je n'avais pas écrit une seule page pour mon livre, j'étais de retour sur Classmates.com, à rentrer mes informations personnelles. Je payai les 15 dollars. Les mains tremblantes et le ventre se retournant dans tous les sens, j'attendis.

L'écran changea.

Et...

Waouh ! Je n'arrive pas à croire que je t'ai réellement retrouvée. Je passais en revue de vieux trucs aujourd'hui et je suis tombé sur certaines de tes lettres. Je me suis demandé ce que tu devenais. Je suis toujours dans la région de Dayton, et tout se passe bien. J'adorerais avoir de tes nouvelles, savoir comment se passe ta vie. Es-tu devenue une grande journaliste ?

N'hésite pas à m'envoyer un courriel. Si je n'ai pas de tes nouvelles, je comprends. À bientôt.

P.-S.: Je fais comme si tu te souvenais de moi. J'étais ce gars d'Eaton un peu fou, les cheveux longs, et j'allais à l'Université de Wright avec toi en 1970 ou à peu près. Tu m'as brisé le cœur et tu as fui dans l'Alabama pour aller à l'université et devenir une journaliste connue (haha). Sérieusement, ce serait agréable d'avoir de tes nouvelles si tu es d'accord.

Tim Barney

Si je me souvenais de lui ?

C'était Tim Barney. *Mon* Tim Barney.

Je restai assise. Les yeux dans le vide. Je montai la musique. L'arrêtai. Je n'en revenais pas.

Je devais bouger. Me débarrasser de mon surplus d'énergie. J'avais dû boire trop de soda. Je devais aller aux toilettes. Vite.

Je devais appeler quelqu'un.

Mais qui ?

Pendant si longtemps, la seule personne à qui j'avais parlé, de quoi que ce soit, était Chris. Il n'aimait pas qu'on parle de notre vie privée autour de nous. Il disait que les gens jugeaient. Et n'oubliaient jamais.

Une fois de retour derrière mon écran, je relus le message. Je devais répondre à Tim. Je devais lui dire que je ne lui avais pas brisé le cœur. Il avait brisé le mien. Plus d'une fois.

J'appuyai sur « répondre ».

Non, ça ne marchait pas. Cela me renvoyait sur le site Classmates.com.

Je relus ce qu'il avait écrit.

Il m'avait donné son adresse courriel personnelle.

Je devais rendre un livre. Même deux. J'avais des centaines de pages à écrire en quelques semaines.

J'avais des courriels professionnels auxquels je devais répondre.

Je copiai l'adresse courriel et la collai dans une fenêtre pour écrire un message. J'adressai un courriel à Tim Barney.

M'adossant à ma chaise, je ne pouvais pas m'arrêter de sourire. À ce moment-là, je me moquais d'avoir 47 ans. Je n'avais pas l'impression d'avoir 47 ans. J'avais l'impression d'en avoir de nouveau 18. Et de vivre pleinement.

D'être vraiment, pleinement, en vie.

Comme ce n'était plus le cas depuis ce soir-là sur la route de campagne avec James.

Ce souvenir aurait pu m'arrêter, autrefois. Comme il m'avait arrêtée la dernière fois que j'avais vu Tim, ce jour d'été 1980 quand il était venu me voir.

Mais, maintenant, j'étais Tara Taylor Quinn. Une femme qui avait appris qu'elle pouvait très bien s'occuper d'elle-même. Une femme qui avait des amis qui se souciaient d'elle. Une femme de valeur.

L'histoire ancienne était ce qu'elle était : ancienne. Je l'avais laissée derrière moi. Depuis ce matin. J'avais reçu des nouvelles de Tim le jour même où je m'étais écartée de mon ancienne vie et que je me voyais pour la première fois avec honnêteté. Cette synchronisation n'était pas une erreur. Cela m'encourageait.

Tim n'appartenait pas au passé. Il me disait bonjour dans le présent. Et je voulais lui répondre.

Je devais lui répondre.

Je fis défiler l'écran et me mis à écrire.

* * *

Revenant de la salle des machines où il avait supervisé l'essai d'un robot qu'il avait créé pour modeler du plastique autour d'un pare-brise, Tim s'arrêta à son bureau pour regarder ses courriels et voir quels feux il devait éteindre avant de commencer le projet qui l'attendait.

Il aimait la partie technique de son travail. Mais il trouvait que toutes ces absurdités de gestion étaient une perte de temps.

Tara Taylor Quinn.

Qui diable était-ce ? Un ouvrier cherchant à faire affaire ? Ce n'était pas un nom d'ouvrier. C'était sûrement un pourriel.

Il cliqua.

Et il lut le courriel en diagonale. Attendez. C'était sa Tara ?

Il alla à la fin du message et lut la signature. Oui. C'était Tara.

Son cœur battait la chamade, et il sentit son sourire s'étendre sur son visage. Les bruits qui l'entouraient s'évanouirent. Tout s'évanouit. Il était dans un autre monde.

Tim,

J'ai enfin pu lire ton message. Le site n'arrêtait pas de m'envoyer à toutes sortes d'endroits différents.

Bien sûr que je me souviens de toi ! Tu étais mon premier amour — mon premier copain. Ma mère et moi avons parlé de toi il n'y a pas longtemps.

J'étais dans l'Ohio en octobre pour promouvoir mon livre et je suis passée devant la sortie pour Eaton. Là, j'ai parlé de toi à ma compagne de voyage.

Non, je ne suis pas une journaliste célèbre, mais une auteure à succès du USA Today, crois-le ou non !

Elle racontait d'autres choses. Sa mère était veuve et vivait dans l'Arizona. Tara vivait à Albuquerque. Chou était mort.

Et tu as dit que je t'avais brisé le cœur. J'espère que non. J'étais juste une enfant qui s'émancipait des contraintes que mon chauviniste de père avait imposées, et tu en as subi les conséquences. Tu as toujours beaucoup compté pour moi et, de la façon dont je me rappelle ce que je ressentais, je serais revenue vers toi finalement — je ne savais simplement pas comment te le dire. Et je n'étais pas sûre non plus que tu m'aimes vraiment. C'est de ma faute, pas de la tienne.

Je suis impatiente d'avoir de tes nouvelles.

Tara

Bien sûr que je me souviens de toi, avait-elle écrit. Au fond, il savait que ce serait le cas. Elle ne l'aurait pas oublié. Comment le pourrait-elle, après tout ce qu'ils avaient fait ensemble ?

Maintenant, il devait trouver une réponse pleine d'esprit. Pouvait-il garder son attention ? Il devait connaître les détails de sa vie. Était-elle mariée ? Avait-elle des enfants ? Était-elle mariée ? Quand reviendrait-elle dans son coin à lui ? Était-elle mariée ?

Était-elle heureuse sans lui ?

Il traversait une période difficile. Mais simplement parce qu'il avait pris conscience que le malheur qu'il avait ressenti dans sa vie était lié à la perte de Tara, cela ne voulait pas dire qu'elle en avait souffert de la même façon. Il était fort possible qu'elle vive un mariage heureux.

Mais elle avait dit : *Je suis impatiente d'avoir de tes nouvelles.* Il relut ces mots.

Je suis impatiente d'avoir de tes nouvelles. Elle devait vouloir qu'il lui réponde.

Il cliqua sur « Répondre » et se mit à écrire. Il avait tant de choses à lui dire. Tant de choses qu'il devait dire.

Qu'elle vive un mariage heureux ou pas.

Je ne fermai pas ma boîte de courriels.

J'attrapai le manuscrit de 300 pages annoté que je devais revoir dans la journée. Je fixai les notes griffonnées à la main, les changements que mon éditrice avait faits. Et ce qu'elle avait annoté en marge — tous des problèmes que je devais régler. Et je regardai l'icône des courriels sur la barre en bas de mon écran d'ordinateur. Un message arrivait-il ?

Il pouvait avoir reçu mon message en quelques secondes. Et l'aurait lu en une minute. Il était peut-être en train de m'écrire sa réponse...

Ou bien il n'était pas à son bureau.

Je me levai. Allai à la salle de bain. Ressortis. Sortis de mon bureau pour profiter du doux soleil de ce jour frais de janvier.

J'avais 47 ans, pas 18. J'avais une vie. Je devais songer à l'endroit où je voulais aller vivre le mois suivant. Je savais déjà où j'allais m'installer. J'allais déménager à Phoenix où se trouvait ma mère.

J'étais allée la voir plusieurs fois, et j'avais adoré Phoenix. Encore plus que je n'aimais Albuquerque.

Je devais simplement résoudre des problèmes de logistique. Et cela faisait bien assez longtemps que je m'étais éloignée de mon ordinateur.

Toujours rien.

Il avait très bien pu lire ma réponse et passer à autre chose. Le fait qu'il m'ait cherchée ne voulait pas forcément dire quoi que ce soit. Avec tous les médias sociaux disponibles de nos jours, il arrivait fréquemment que les gens cherchent de vieilles connaissances, se fassent signe en souvenir du bon vieux temps, et que la vie continue !

Simplement parce que c'était possible.

Tim avait été cette étincelle unique dans ma vie. Cela ne voulait pas dire que c'était ce que j'avais été pour lui.

Ni que cela importait désormais. J'étais une femme très différente de la jeune fille qu'il avait connue.

J'avais traversé l'enfer et étais ressortie de l'autre côté.

J'avais trouvé et atteint ma force intérieure.

Le sexe ne m'intéressait pas.

Je m'assis. Cliquai sur le dossier contenant mon travail en cours et me forçai à me plonger dans le monde que j'avais créé.

Jusqu'à 12 h 57, 14 h 57 pour lui. Mon icône apparut sur l'écran. Vite suivie par le message qui venait d'arriver.

Tara,

Je vois bien que tu es écrivaine (haha). Ta vie semble très bien ; je suis très fier de toi. Je suis au travail en ce moment. Je t'enverrai un courriel plus tard, ce soir, pour en savoir plus. Note bien mon numéro de téléphone portable. J'adorerais entendre ta voix.

À très bientôt, Tim.

Je regardai le numéro à la fin du message. Il me disait de bien le noter. Ce que je fis. Je le retins. Mais je n'allais pas l'appeler.

Je ne savais pas ce qu'il me voulait. Ni ce que je pouvais lui donner. Mais mon cœur battait la chamade. Que dirait sa lettre ? Qu'allait-il partager avec moi ?

Je voulais tout savoir.

Pas moins de 27 ans s'étaient écoulés depuis la dernière fois que j'avais eu des nouvelles de lui et, avec ce courriel, j'étais revenue là où j'en étais à 20 ans.

Je me languissais de lui.

Dix-neuf



L'après-midi fut long. Je n'eus pas de nouvelles de Chris, mais je n'en attendais pas. Il en avait fini avec moi. Je comprenais. J'avais parcouru environ 100 pages de demandes de changements pour mon livre. Et lorsqu'il fut enfin 15 h, 17 h pour Tim dans l'Ohio, l'heure à laquelle, selon moi, il quittait le travail, je commençai à surveiller l'écran de mon ordinateur. Chaque fois qu'un courriel arrivait, mon estomac faisait un bond.

Son nom apparut à 15 h 46 chez moi : 46 minutes après qu'il fut parti du travail.

Je cliquai sur le message. Et me figeai. Il n'y avait pas de lettre. Seulement un petit mot disant que la lettre allait arriver. Mais il avait joint une chanson. Il me demandait de l'écouter.

Hot August Night.

Je cliquai pour écouter la chanson et fermai les yeux, comme toujours lorsque j'écoutais Neil Diamond chanter, et j'entendis la voix de mon grand frère.

Et je savais que le fait qu'il m'envoie cette chanson était un signe à mon égard, de la part de mon frère, ou de l'univers, que parler avec Tim était la bonne chose à faire.

Il y avait aussi autre chose, que je dis à Tim dans le courriel que je lui envoyai pour lui répondre.

Je connais chaque mot de cette chanson — comme pour toutes les chansons de Neil Diamond.

Je l'ai vu en concert un nombre infini de fois.

N'est-ce pas ironique ? J'ai passé la journée entière à relire un livre que j'ai écrit il y a quelques mois. L'histoire se passe dans l'Ohio — et toute l'intrigue de l'histoire tourne autour de quelque chose qui s'est passé à l'Université de Wright il y a 21 ans.

L'histoire entre Tim et moi s'était déroulée aussi là-bas, plus de 20 ans auparavant.

Je savais que cette succession d'événements — mon inscription sur Classmates.com, ce qui s'était passé la veille avec Chris, la chanson de Neil Diamond, et le lien avec le livre — n'était pas une simple coïncidence. Je croulais sous les signes indiquant que ce qui arrivait était, pour une étrange raison, destiné à se produire.

Je n'aurais pas pu rester loin de Tim si j'en avais été obligée — pas même pour me sauver la vie.

Je ne pouvais pas quitter mon bureau non plus. Pas avant que j'aie lu la lettre qu'il m'envoyait. Elle arriva une longue heure plus tard. Je regardai d'abord la signature, et me figeai. Il avait écrit :
Avec toute mon affection, Tim.

Oh mon Dieu. Je lus ces mots. Je les relus. J'avais des papillons dans le ventre. Puis je mourais de peur. Je me forçai à me calmer. Et ne cessai de regarder ces quelques mots.

Avec toute mon affection. Ce que j'avais écrit tant de temps auparavant.

Nous n'étions plus des enfants.

Je n'étais plus Tara Gumser. Je ne ressentais pas d'attirance ni de désir. Tara Taylor Quinn n'en avait pas besoin. Elle était écrivaine, et le seul sexe qu'il y avait dans sa vie se retrouvait dans ses livres. Mes livres. Tara Taylor Quinn avait des amis auteurs et des associations professionnelles. Elle ne faisait pas l'amour.

Et soudain, je me rappelai que je ne savais toujours pas s'il était libre.

Je vis les lumières s'allumer dans la maison. Chris était rentré, et je n'avais pas préparé le dîner. Ni servi son verre de cognac. Je n'étais pas du tout allée dans la maison. J'avais réservé ma chambre d'hôtel pour une nuit supplémentaire.

Puis les mots de Tim effacèrent toute autre pensée.

Tara,

Je veux juste que tu saches que je suis réellement heureux d'avoir de tes nouvelles. Jamais je n'ai douté que tu deviendrais célèbre un jour. Je me souviens de ton grand frère. Nous étions chez toi, assis à la table de la salle à manger. Aujourd'hui encore, je me rappelle qu'il a joué Hot August Night de Neil Diamond. Chaque fois que j'entends cette chanson, je pense à ce jour-là, et à toi.

Je ne me suis jamais marié, mais je suis resté avec quelqu'un pendant presque 20 ans, jusqu'à il y a environ 6 mois, où elle m'a quitté pour un autre homme. Un homme qui l'épouserait. Ils se sont mariés cet automne, et elle est déjà enceinte.

Il me faisait ensuite rattraper mon retard à propos de sa vie. Sa mère était décédée. Et son frère Mike aussi, emporté par une crise cardiaque le jour de l'Action de grâce quelques années auparavant.

Il parlait aussi de mon père, me disant qu'il savait qu'il ne l'avait jamais aimé.

Tara, la seule chose que je veux que tu saches est que j'étais très amoureux de toi. Je sais que notre relation semblait seulement physique mais, à cette époque, je ne savais pas vraiment comment exprimer mes véritables sentiments. Aujourd'hui encore, je regrette la façon dont je t'ai traitée et ce que cela t'a fait ressentir. Alors, s'il te plaît, ne doute jamais des sentiments que j'avais pour toi. Mon plus grand regret est de t'avoir laissée partir ce jour-là, lorsque tu m'as demandé de te rendre ta bague. Je ne voulais pas que tu saches combien cela me faisait souffrir. J'aurais dû te poursuivre. J'en suis désolé. Je ne veux pas être trop sentimental en ce qui concerne le passé, mais cela me dérange vraiment que les choses se soient terminées si subitement, sans que je t'aie fait part de mes émotions. De temps en temps, je me surprends à repenser à ce jour froid et pluvieux d'octobre où cette jolie jeune fille aux cheveux blonds du cours de géologie m'a parlé. J'étais déjà conquis. Je me rappelle t'avoir cherchée partout sur le campus le lundi suivant. J'avais même demandé à Steve de te chercher, et Ann et toi étiez devant la bibliothèque.

Quand je rencontre quelqu'un, je jauge toujours mes sentiments à son égard en comparaison avec ce sentiment agréable que je ressentais quand je t'ai rencontrée à la Fête d'octobre. Oh, au fait, j'aurais repris avec toi en un battement de cil.

Appelons-nous bientôt. Tu sais que c'est très intimidant d'écrire une lettre à une auteure talentueuse comme toi !

Avec toute mon affection pour toi !!!

Tim

Je finis de lire la lettre, et mon regard embrumé remonta à la première ligne. « Tara, la seule chose que je veux que tu saches... »

Après avoir relu ce paragraphe une deuxième fois, je sanglotai. Il ne pouvait probablement pas le savoir, mais Tim venait de me rendre une part de moi-même.

Toutes ces années, j'avais eu le sentiment d'avoir donné quelque chose de précieux à Tim et qu'il n'avait fait que m'utiliser. J'avais eu le sentiment d'être la putain que James décrivait. Comme si James avait eu raison et qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas chez moi — quelque chose qui attirait les hommes, les invitant à me faire des atrocités. Et ce n'avait pas du tout été le cas. Je m'étais donnée à un homme que j'aimais. Un homme qui m'avait aimée aussi. Un homme qui était resté un petit garçon incapable de communiquer ses sentiments. Ce n'était pas le désir sexuel qui avait dicté l'attitude de Tim, mais l'amour auquel j'avais cru.

Je relus la lettre plusieurs fois, lentement, m'imprégnant de tout ce qu'il disait. C'était peut-être pour cela que mon Tim m'avait trouvée maintenant, juste au moment où j'arrivais à un accord avec moi-même et reprenais les commandes de ma vie. Était-il là pour me libérer totalement des liens de mon passé ?

De la conviction que j'étais mauvaise en quelque sorte ?

J'avais le visage toujours humide en relisant, encore et encore, la fin de sa lettre. *Avec toute mon affection.* Les mots exacts que j'avais utilisés tant d'années auparavant quand j'avais eu besoin de lui dire que je l'aimais, mais que je ne pouvais pas le dire haut et fort sans qu'il l'ait fait le premier.

Mes doigts voletèrent sur le clavier.

Tim,

Je pars du bureau et j'ai des choses déjà prévues pour ce soir, mais j'ai beaucoup à dire sur ta lettre. L'univers a été en action aujourd'hui, et j'en suis très reconnaissante. Je t'en dirai plus demain.

Donne-moi ton adresse, et je t'enverrai un livre à lire.

Bonne nuit,

Tara

Bonne nuit. C'était chaleureux. Aimant. Et cela ne m'engageait à rien de plus qu'à des retrouvailles

entre vieux amis.

Le sourire aux lèvres, et un gros poids en moins, je fermai le bureau, allai à ma voiture et partis retrouver une amie auteure que j'avais appelée plus tôt dans la journée. Elle était divorcée, possédait une énorme maison et avait du mal à joindre les deux bouts. À la fin de la soirée nous nous étions mises d'accord pour dire que, dès le lendemain, j'étais sa nouvelle pensionnaire.

Le lendemain matin, après avoir rêvé de Tim toute la nuit, je libérai ma chambre d'hôtel, allai dans un endroit de restauration rapide pour prendre un Coca-Cola allégé et me rendis droit au bureau. Ma tête tournait à cause de tout ce que j'avais à dire à Tim.

Deux échéances importantes pesaient sur moi. Je venais de signer les papiers pour mettre fin à mon mariage. Et je marchais à un rythme bien cadencé.

Je ne regardai même pas si Chris était toujours dans la maison en prenant le chemin pavé menant derrière. Je me dépêchai de rejoindre mon bureau.

Je ne mis pas mon album matinal ordinaire et, quelques secondes après que je fus rentrée dans la pièce, la voix de Neil Diamond emplissait l'espace. J'avais l'impression que c'était une chaude nuit d'août — *Hot August Night*.

Il y avait un autre message de Tim.

Tu es une vraie auteure à suspense, miss Tara : « J'ai beaucoup à dire sur ta lettre ! Je t'en dirai plus demain. »

Ensuite, il y avait son adresse et...

Avec toute mon affection,

Tim

Toute son affection. Encore. Il se dévoilait un peu. Je devais en savoir plus. Le fait que je ne sois plus capable de m'engager complètement dans une relation ne suffisait plus à m'arrêter. Nous n'étions pas sur le même continent. Une véritable relation était de toute façon hors de question.

Et en parcourant ma boîte de courriels, je vis qu'il m'avait envoyé un autre message, plus tard ce même soir.

Tara,

juste un petit mot. Je viens de me rendre compte qu'il y avait dans ta signature un lien vers ton site Internet. Je suis allé voir et j'ai été très impressionné ! Tim.

Il avait fait des recherches sur moi. Et maintenant, il savait que j'avais réussi. Que j'avais fait quelque chose de ma vie. Il y avait une photo de Chris et moi sur mon site.

Et Tim faisait marche arrière. Il avait seulement signé *Tim*. Pas d'affection. Pas même un *Bonne journée*.

Je me mis à paniquer.

Je n'allais pas le perdre, pas encore.

Le perdre ? Il ne m'appartenait pas. Je ne pouvais l'avoir. Je n'étais plus une femme complète. J'étais Tara Taylor Quinn, doublure en deux dimensions de celle que Tara avait été. J'étais totalement honnête désormais. Plus de secrets, plus de faux-semblants. Une partie de moi était morte ce soir-là avec James sur la route de campagne. Tara Taylor Quinn était la personne qui avait émergé de l'obscurité. Elle était ma protection. Et ma force.

Et les indices de l'amour de Tim menaçaient la stabilité de Tara Taylor Quinn.

Mais, apparemment, Tara avait en partie survécu. Et cette fille avait son mot à dire sur ma vie, bien plus que je n'en avais conscience.

Alors je me lançai dans ce qui se révéla une rafale de courriels durant les 24 heures qui suivirent.

Tim,

J'ai été très émue par le souvenir que tu as de mon frère et Neil Diamond. Tu as écrit ça à l'improviste, sans savoir que Neil est le lien que nous gardons tous avec Chou.

Je suis vraiment désolée d'apprendre ce qui est arrivé à ton frère. Je me souviens de lui. J'avais adoré aller chez lui ; c'était un endroit sûr, rempli d'amour et d'esprit de famille.

Je ne me rappelle pas que mon père ne t'ait pas aimé. Je ne me rappelle même pas vous avoir vus dans la même pièce ! Pourquoi ai-je occulté un tel souvenir ? Peut-être parce que je l'ai occulté, lui, pour pouvoir respirer. Ce dont je me souviens, c'est à quel point ma mère t'appréciait. Elle me disait toujours d'être gentille avec toi et m'encourageait à passer du temps avec toi.

Tu fais toujours de la musculation ?

Je supprimai cette ligne. Et la remis. Puis Tara Taylor Quinn reprit le dessus, philosophant, parce que c'est ce qu'elle faisait. La vie lui avait beaucoup appris. Elle lui parlait de trouver les moments parfaits dans la cacophonie de la vie. Elle lui parlait de ses amis écrivains. De la difficulté des aspects publics de son travail. Je voulais qu'il connaisse et qu'il comprenne Tara Taylor Quinn. Qu'il sache que j'étais Tara Taylor Quinn. Puis Tara revint.

C'est ce qui est si bien chez toi. Tu me connais — sans tous les appareils — et tu me rappelles celle que je suis vraiment, au fond. Tu m'as écrit sans savoir quoi que ce soit de ma carrière, sans t'en soucier.

C'est agréable. Très agréable. Parfois, je perds la trace de la fille que j'étais, et elle me manque beaucoup.

J'ai beaucoup pensé à toi toutes ces années et je veux savoir ce que tu deviens.

Merci de m'écouter. Cela fait beaucoup de bien à mon cœur de te retrouver.

Une vague de peur me traversa, et Tara Taylor Quinn reprit le flambeau.

Je te laisse pour aujourd'hui. J'ai un délai à tenir, et cette semaine va être faite de nombreuses nuits tardives mais, si je commence la semaine comme ça, je vais avoir des ennuis

à la fin. Alors... en attendant demain...

Tara

* * *

Tim était seul chez lui, se poussant jusqu'à la limite sur le tapis de course ce soir-là. En 24 heures, sa vie avait été bouleversée. Tara était là ! Et pourtant... elle n'était pas là. Elle lui répondait. Mais ses lettres étaient si formelles. Parce qu'elle le repoussait ?

Lorsqu'il entendit l'alerte comme quoi il avait reçu un nouveau message sur son ordinateur de l'autre côté de la chambre d'amis, qui faisait à la fois office de bureau et de salle d'entraînement, il éteignit le tapis roulant et alla voir ce qu'elle avait écrit.

Certaines parties de son courriel ne ressemblaient pas à sa Tara. Mais d'autres, si.

Alors qu'il lisait la présentation de sa vie, il commença à comprendre un peu mieux.

De tout ce qu'elle avait écrit, ces lignes se démarquaient. Il les relut. Et lui répondit immédiatement.

* * *

J'étais partie du bureau, mais je n'avais pas abandonné Tim. Je regardai mes courriels sur mon téléphone intelligent, attendant fébrilement une réponse à mon message, l'estomac noué. Son nom s'afficha alors que j'étais dans ma voiture, dans le stationnement d'une pizzeria. Je prenais un repas à emporter pour ma nouvelle propriétaire et ses enfants.

Très bien, j'avais besoin de ça. Je ne savais pas du tout dans quoi je m'engageais. Je ne cessais de penser que je te livrais mon cœur et que je te disais combien tu comptes pour moi, aujourd'hui et par le passé, et que tout ce que tu me donnais, c'était cette vision journalistique de ta vie. Je ne t'ai jamais vue comme cette personne qui recevait des messages d'admirateurs et qui s'occupait de toutes ces choses qui font partie de la vie publique. Pour moi, tu es encore cette jolie petite blonde qui m'a brisé le cœur à l'Université de Wright. Je comprends désormais pourquoi tu étais si pragmatique dans tes conversations — oui, je comprends maintenant. Pardonne-moi, je ne pensais qu'à moi et mes émotions, sans prendre les tiennes en compte. S'il te plaît, sache que tu es en sécurité avec moi. JE N'AI PAS DE MOTIVATION CACHÉE, je veux seulement renouer le lien après toutes ces années et rattraper le temps perdu.

Je veux en savoir plus sur ton passé et connaître tes sentiments. Je sais lire entre les lignes et j'ai l'impression que tu as beaucoup souffert. Nous pouvons en parler plus tard si tu veux. Je veux surtout que tu saches que je t'écouterai toujours si tu en as besoin. À bientôt.

P.-S.: On dirait vraiment que tu as besoin d'un câlin aujourd'hui.

Tim

J'appuyai sur « répondre », mais je ne pouvais voir le petit clavier sur mon téléphone à travers mes larmes. J'apportai la pizza à la maison et me couchai. J'avais envie de poser ma tête sur le torse de Tim pour m'endormir.

Vingt



Le lendemain matin, lorsque j'ouvris ma boîte de courriels, il y avait un autre message de Tim. Je l'ouvris avec des émotions mitigées. J'avais tant besoin de lui. Et je ne pouvais être son autre moitié.

Tara,

J'ai beaucoup pensé à toi pendant toutes ces années et je me suis toujours demandé comment tu allais, ce que tu devenais. Te souviens-tu de la fois où je suis venu te voir durant l'été 1980 après que nous avons rompu ? Tu étais fiancé à un gars qui s'appelait James. Et tu étais différente. Je me suis toujours demandé pourquoi.

L'autre jour, je lisais les lettres que tu m'as écrites d'Armstrong. Elles étaient mignonnes, et je les avais adorées. Je vais les numériser et te les envoyer pour que tu te remémoires celle que tu étais, au cas où tu l'aurais oublié. Parce qu'en vérité, peu importe la célébrité que tu as atteinte, je ne te vois pas comme ça. Je te verrai toujours comme ma copine de la Fête d'octobre. Ah, au fait, j'ai une coupure de journal de l'article que tu avais écrit pour le Dayton Daily News à propos de la candidature du commissaire. C'était le soir où tu me disais « chut » quand j'essayais de te parler.

Tara, je suis vraiment triste de voir que tu as une carapace si épaisse. Je comprends pourquoi, mais tu dois permettre à certaines personnes de rentrer dans ta vie. Je sais qu'il peut être difficile de laisser les gens voir ton cœur parce qu'ils peuvent aisément le briser, mais un cœur brisé, c'est comme toute autre chose : on peut le réparer avec la bonne colle et la bonne approche.

J'aime vraiment te parler et apprendre à connaître ta vie. Je ne veux pas que tu t'inquiètes de dire ou de faire ce qu'il faut ; laisse-toi aller et sois toi-même. C'est ça qui me plaît.

Eh bien, octobre, je dois y aller. Je suis en train de faire rendre l'âme à mon correcteur orthographique (j'ai vu trop de lignes rouges et vertes).

Prends soin de toi.

Avec amour,

Tim

Oh mon Dieu. Il recommençait à me faire ça. À me tirer vers lui. Comme il l'avait fait en cours de géologie des années auparavant. Je devais dire non. Même si nous ne vivions pas dans des pays différents, je ne pouvais rien lui donner, à part mon amitié. Je ne pouvais pas faire ça : le laisser consumer ma vie. Je ne pouvais pas permettre que quelque chose se construise entre nous.

Mon cœur ne m'écoutait pas. Il écoutait Tim.

Il était presque impossible de croire que cela ne faisait que deux jours que j'avais reçu le courriel de Classmates.com. Mon univers tout entier avait été bouleversé.

Je lui répondis tout de suite. Ou, plutôt, Tara Taylor Quinn lui répondit.

D'accord, je dois admettre que j'adore ce que tu dis sur les lignes rouges et vertes ! Je plains ton correcteur orthographique ! Ces lignes font partie de mes meilleures amies, tu sais ; alors sois gentil avec elles !

Et j'adorerais voir les lettres que je t'ai envoyées d'Armstrong. J'ai des émotions si mitigées concernant cette partie de ma vie. C'est là-bas que j'ai rencontré James. Et moi qui ne cherchais que la sécurité dans cette petite école paroissiale recluse !

Je me souviens de cette journée où tu es venu à la maison. Je me souviens d'avoir eu le sentiment d'être désorientée et piégée par tout. Tout le monde voulait quelque chose de moi, attendait quelque chose de moi, et j'étais si perdue. Je luttais pour mettre un pied devant l'autre. J'essayais tellement de faire ce qui, selon moi, était bien. Je pense que le fait que j'aie accepté de te voir était révélateur.

Je suis vraiment désolée de t'avoir fait du mal. Ce n'était pas consciemment. Je ne savais pas que je comptais sincèrement pour toi. J'aurais aimé le savoir. Je pensais vraiment que tu étais guidé par une partie de ton anatomie qui se situe un peu plus bas que le cœur. Si cela peut te donner une impression de justice, sache que j'ai énormément souffert. L'univers ne m'a pas laissé impunie de t'avoir fait du mal.

Tara

Et dès que j'eus fini d'écrire à Tim, j'envoyai un SOS à deux de mes amies auteures les plus proches.

« Je suis désorientée », leur dis-je. Je leur parlai de Tim. Des deux jours précédents. Et je leur demandai si je commettais une erreur. Si je faisais quelque chose de mal. Si ce que je faisais était égoïste. Après tout, Chris et moi venions tout juste de signer les papiers du divorce. Je n'avais même pas encore vraiment déménagé.

J'eus une réponse tout de suite après.

Tara,

Tu es séparée. Tu devrais être divorcée. Mais tu ES réellement séparée. Tu peux faire ce que bon te semble, y compris parler avec un vieil ami de l'université.

Cela ne fait PAS de toi une égoïste. Tu es restée avec Chris plus longtemps qu'il ne le méritait, et il t'a maltraitée et malmenée émotionnellement. Tu mérites d'avoir le sentiment d'être spéciale...

Et dans le même ensemble de courriels, j'avais un message d'une ligne de Tim.

Enfin, Tara est arrivée ! Bienvenue, content que tu aies pu me rejoindre.

Tim

Il me mettait de la pression. J'étais tendue. J'avais peur. Et j'étais si déterminée à me rapprocher de lui que je ne pouvais écouter la voix de la raison. Mais je ne lui répondis pas. Et quelques heures plus tard, j'eus de nouveau de ses nouvelles.

Très bien, tu es dans la piscine sans gilet de sauvetage. Nage ! J'ai enfin pu apercevoir ta vie d'un peu plus près. Je peux en savoir plus sur ta relation avec James ? Vous avez passé de bons moments ?

Tim

* * *

Tim ne voulait pas vraiment en entendre davantage sur James. Il voulait la connaître, elle, et il était frustré en diable. Les missives qu'elle lui envoyait étaient un écran de fumée. Au travers duquel il voyait parfaitement.

Elle ne lui disait pas tout et, s'il y avait un peu d'espoir pour que leur relation marche cette fois-ci, il devait savoir ce qu'elle cachait.

Que cela marche cette fois-ci ?

Envisageait-il sérieusement que Tara et lui puissent avoir un avenir ensemble ?

Tim se posa la question, mais il connaissait déjà la réponse. Il avait perdu 27 ans de sa vie parce qu'il avait besoin d'elle. Il ne pouvait pas la laisser s'échapper une nouvelle fois.

Et ce n'était pas seulement son propre besoin qui le poussait à insister. Il sentait la douleur de Tara entre les lignes de ses lettres. Il devait l'aider.

Mais, tout d'abord, il devait l'obliger à lui dire en quoi il devait l'aider.

Il attendit impatiemment sa réponse à son défi. Et la lut dès qu'elle arriva.

Je ne parle pas de James. Jamais personne n'en parle en ma présence. Jamais. Personne. Ma mère et moi n'avons pas parlé de lui depuis que tout cela s'est passé. Même mon mari, Chris, n'a jamais rien su de lui. Si tu veux savoir quelque chose en particulier sur lui, demande-le-moi. Je ne peux pas m'étendre à son sujet. Je suppose que nous avons eu de bons moments. Mais je ne me souviens d'aucun.

Tara

Cela ne suffisait pas. Loin de là. Ses doigts s'emmêlèrent alors qu'il tapait.

Bon sang ! Son mari ?

Dis donc, tu flottes, tu ne nages pas ! Mets ta tête sous l'eau et mouille-toi ! D'abord, je pensais que James et toi étiez mariés. Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un d'autre ! Tu peux en parler ? Et puis, tu en es où maintenant ????????? Je n'y comprends rien. J'attendais que tu me dises tout ça.

Tim

Il se mit au travail dès qu'il eut envoyé sa réponse. Si Tara était mariée, il ferait mieux de reprendre

son cœur en main. Et le meilleur remède pour le cœur d'un homme en peine était de le distraire.

Il ne vit sa réponse que bien plus tard ce soir-là.

Ne sois pas contrarié. Je ne résiste pas bien à la pression. Je t'écris depuis mon téléphone. Alors ça va paraître étrange. Et tu n'imagines même pas combien ma tête est loin de moi quand elle est sous l'eau. D'habitude, je ne parle pas de Tara de manière privée. Tu en sais déjà plus que mes amis les plus proches. Le marché, c'est que tu poses des questions et que j'essaie d'y répondre. Tu t'énerves, j'arrête.

Je t'expliquerai demain pour mon mari, quand je pourrai écrire sur un vrai clavier. Pour l'instant, peux-tu seulement te détendre et être content qu'on se parle ?

Tim ne dort pas beaucoup cette nuit-là.

* * *

Le jeudi matin, je retins mon souffle en ouvrant mes courriels. Y aurait-il un message de Tim ? Ou l'avais-je de nouveau fait fuir ?

Je me dis que, quoi qu'il arrive, ce ne serait pas grave, mais je savais que ce n'était pas vrai. Quoi qu'il arrive. Je ne pouvais supporter de perdre Tim encore une fois.

Et nous ne serions jamais plus un couple, non plus.

Je vis son nom dans ma boîte de réception et ne fis même pas semblant de voir un autre courriel.

Parfois, je dois amorcer un peu la pompe pour avoir de l'eau, mais tu t'en sors bien. Tu ressembles enfin à celle que j'ai connue autrefois.

Tim

Je fis les cent pas dans mon bureau. Et lorsque j'eus l'impression d'étouffer entre ces murs, je sortis pour marcher le long du désert, derrière la maison qui avait été mon foyer pendant tant d'années vaines.

Je n'avais pas vu Chris et n'avais pas eu de nouvelles de lui depuis le dimanche soir. À un moment donné, nous devrions nous mettre d'accord pour que je récupère le reste de mes affaires. Que je récupère ma part de meubles, bien que tout ce que je veuille soit mes objets de famille et ma vaisselle. J'avais tout choisi moi-même : les assiettes, les casseroles, les poêles et les ustensiles.

J'avais payé un mois de loyer à mon amie. Avec un peu de chance, la paperasse du divorce serait finie d'ici là. Je pourrais remplir un camion de déménagement et aller à Phoenix. Et entre-temps, j'appellerais ma mère pour lui dire ce qu'il se passait.

Et je devais prendre une décision concernant Tim. Il n'acceptait pas Tara Taylor Quinn. Il voulait Tara.

Pouvais-je la lui donner ?

Et être assez forte pour m'en sortir quand il passerait à autre chose ?

La réponse me vint sous la forme d'une autre question : peut-on vivre en harmonie avec soi-même si on n'essaie même pas ?

Je m'assis pour écrire ce qui allait certainement être la lettre la plus difficile à composer de toute ma vie.

* * *

Tim dort pour s'échapper de la réalité. Il s'était jeté tête baissée dans la course en espérant un miracle, et Tara était apparemment mariée. Ou l'avait été. Il l'espérait. Il l'avait poussée à se confesser à lui, à lui livrer ses pensées les plus intimes, et il n'en avait pas le droit si elle était mariée.

Était-ce pour cela qu'elle était si factuelle et réservée ? Si distante ? Parce qu'elle ne faisait que renouer avec un ancien ami alors que lui se projetait en train de courir au coucher du soleil avec elle ?

À l'évidence, pour Tim, c'était elle, la bonne. Il avait gâché des années de la vie de deux femmes. Il leur avait fait du mal à cause de son incapacité à aimer totalement et entièrement.

Il n'y avait rien de nouveau sur son ordinateur lorsqu'il se traîna hors du lit juste après 6 h le lendemain matin. Mais c'était normal. Il n'était que 4 h chez elle.

Il passa la majeure partie de la matinée à faire les courses et ne se précipita pas sur ses courriels une fois rendu au travail. C'était son choix. Partiellement, du moins. Une machine était tombée en panne. Mais l'un des techniciens aurait certainement pu s'en occuper.

À l'heure du déjeuner, il ne pouvait plus se retenir. Comme elle l'avait promis, Tara lui avait envoyé un courriel. Il n'était pas sûr de vouloir lire ce qu'elle avait écrit.

Il devait savoir.

Tim,

Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit. Mon mari s'appelle Chris...

Tout le monde s'affairait autour de lui, les ingénieurs discutaient, les téléphones sonnaient, des gens passaient — tous des tampons pour son écrasement imminent. Tara lui décrivait brièvement un mariage qui avait l'air vide, au mieux, mais Tim fut tout de même jaloux.

J'ai signé les papiers du divorce dimanche. Je n'ai ni vu ni parlé à Chris depuis lors, et je ne pense pas le faire. Je loue une suite chez une amie.

Je suppose que tu ne t'en rends pas compte, mais tu as marqué un nombre incroyable de points cette semaine. Je te le dis parce que je veux que tu saches que tu comptais. Je quitte rarement la protection que me donne Tara Taylor Quinn. C'est grâce à elle que j'ai survécu. Tara se cache la plupart du temps. Je suppose que je dois te paraître schizoïde, mais j'ai appris avec le temps que cela était normal. Surtout quand on doit se confronter au public.

Durant toutes ces années, Tara Taylor Quinn a pris peu à peu le pas sur la plus grande

partie de ma personne. Je sais qu'elle peut tout affronter. C'est elle qui a dit à Chris, après 10 ans de mariage, que je ne pouvais être que son amie, rien de plus. J'ai retiré mes affaires de notre chambre et me suis installée dans la deuxième il y a 12 ans.

Tu crois que je gardais délibérément des choses pour moi, te forçant à me faire avouer, et pourtant je t'ai confié bien plus de choses que je ne le fais d'habitude. Je ne veux pas que tu penses que je te manquais de respect ou t'humiliais d'une façon ou d'une autre. Quand j'écris à quel-qu'un — à l'exception de deux ou trois personnes —, je signe toujours Tara Taylor Quinn. Toujours. C'est moi. Tu as eu Tara dès le début.

Elle n'avait pas mis son nom à la fin.

* * *

Je ne fis pas semblant de travailler en attendant sa réponse. Je dépoussiérai les étagères. Fis une promenade dans le désert. Allai m'acheter plus de Coca-Cola allégé.

Et lorsque le message de Tim arriva, j'acceptai d'être très excitée et, le cœur battant dans ma poitrine, je m'assis pour lire.

Tara,

Sache simplement que je n'essaie pas de marquer des points ou de compter les points, mais explique-moi pourquoi tu dis « tu as marqué un nombre incroyable de points ». Ce n'est pas facile pour moi, je t'assure. Tu m'as rendu heureux en disant « tu comptais » et en me faisant savoir que tu m'écrivais avec une signature spéciale. Je suis assis à mon bureau et je souris. Au fait, je veux te donner des devoirs émotionnels pour la fin de semaine. Va louer le film Les pages de notre amour, regarde-le et dis-moi ensuite ce que tu en penses. À ce soir.

Tim

Le soleil brillait encore plus fort, comme si nous avions traversé la tempête. Je lui répondis tout de suite.

Tim,

J'ai le film Les pages de notre amour. Je viens juste de le revoir il y a environ un mois. Ensuite, mes sentiments... J'étais mal. Jamais je ne connaîtrai ça. Puis je me suis dit que c'était juste un film. Et ensuite, eh bien, c'était une superbe histoire. Et puis... je pense que c'est la chose la plus importante sur terre — partager un amour aussi fort. Et alors cela m'a rendue triste. Et du coup j'ai regardé FBI : portés disparus et Mary Poppins.

Tu as marqué beaucoup de points, pas dans le sens où on compte les points, mais où on obtient quelque chose.

C'est bon de t'imaginer en train de sourire. Tu avais un sourire magnifique. Je pense que ce serait juste, étant donné que tu as vu mon site, et donc une photo récente de moi, que tu

m'envoies une photo de toi.

Et je veux aussi que tu saches que, à ce jour, j'ai rencontré plus d'une fois seulement trois garçons. L'un d'eux était Chris. L'autre, James. Et le troisième, c'était toi.

Tara,

D'accord, voici une photo de moi sur la ligne d'arrivée d'un marathon que j'ai fait en octobre. Sois prévenue, je montre mes jambes !!!!!!!!

Tim,

Tu ne souris pas. Et je ne vois pas tes yeux. Mais tu transpires toujours autant ! Tu es en grande forme !

Tara,

Je ne souris pas parce que c'est quand je me suis fait mal à la jambe... Envoie-moi une photo récente de toi, mais sur le courriel de la maison.

Je ne veux pas que l'ordinateur au travail prenne feu !

Tim flirtait avec moi. Et j'y répondais. Je me sentais coupable, aucun doute là-dessus. En 22 ans de mariage, je n'avais jamais fait d'allusion grivoise à Chris. Je laissais croire à Tim que je pouvais lui donner quelque chose que je n'étais pas capable de donner.

Et notre discussion me faisait du bien.

Nous avions voyagé 27 ans dans le futur, et pourtant nous ne nous étions aucunement déplacés. Il me voulait. Je l'aimais jusqu'au plus profond de moi. Et je n'allais pas être capable de coucher avec lui.

Il avait fait allusion au feu. Comme s'il savait que j'étais sur des braises ardentes. Et que j'avais besoin qu'il me rejoigne. Mais je savais qu'il valait mieux que personne n'y soit, sauf moi.

Il m'avait demandé de lui téléphoner.

Je ne pouvais pas.

Mais je voulais lui parler. Tellement. Je voulais entendre sa voix — savoir si ces trois derniers jours étaient vraiment réels.

J'étais submergée. Déjà.

La vérité, c'est que j'avais été submergée dès le premier message. Je ne pouvais simplement pas être désinvolte, ni confiante ou responsable, avec Tim Barney.

Je connaissais son numéro. Je pouvais l'appeler.

Et je me mis à trembler à la simple idée de le faire.

* * *

Tim n'enleva même pas son manteau en rentrant chez lui le jeudi, et alla droit à son ordinateur pour voir si Tara lui avait envoyé une photo. Il se lançait dans la vie — la commençant enfin —, et toutes les émotions du garçon de 18 ans qui avait tant besoin d'elle se mélangeaient avec les besoins et les

désirs plus responsables d'un homme de 47 ans, et cela le minait.

Il perdait pied et s'emballait. Cela se confirma lorsque son cœur bondit dans sa poitrine en voyant son nom dans la boîte de réception. Il ouvrit d'abord la pièce jointe — et eut aussitôt une érection. Il ne pouvait cesser de la regarder.

Tara était assise à une machine à sous. Elle avait les cheveux un peu plus longs, plus raffinés, mais elle avait toujours les mêmes yeux. Et le même sourire.

Il parvint enfin à lire ce qu'elle avait écrit.

Tim,

Cette photo a été prise à Las Vegas en septembre pendant une escapade entre filles. Je venais de gagner le gros lot. Et je mourais de froid dans le casino, ce qui explique pourquoi je porte une cape. Tara Taylor Quinn fait très Tara Taylor Quinn. Elle porte des jeans moulants, des débardeurs, et beaucoup de fourrure, de cuir noir et des franges. Sauf si elle apparaît en public ; elle porte toujours des tailleurs dans ce cas. Mais même quand elle s'encanaille, elle porte toujours de magnifiques bijoux. Tu remarqueras le sac à main qu'elle a acheté dans une galerie d'art en Nouvelle-Orléans après l'avoir convoité pendant trois jours. C'est une femme à sac, et c'est une de ses précieuses possessions. Elle ne le porte en général que lorsqu'il est assorti à sa tenue mais, cette fois-ci, c'était une circonstance particulière.

Tara

Il regarda de nouveau la photo, répondit brièvement et sortit de la pièce. Il devait faire quelque chose, s'occuper. Et se rappeler qu'il avait 47 ans, pas 18. Il n'allait pas se mettre dans l'embarras.

Il retira son manteau, le jeta sur une chaise et alla dans la cuisine pour préparer le dîner. Pour satisfaire au moins un de ses appétits.

* * *

Je regardai l'heure. Il devait être rentré du travail. Certainement en train de faire à manger. Je connaissais déjà son emploi du temps. Ses habitudes. J'aurais dû les connaître toute ma vie.

Il était dans mon sang. Dans mon âme. Et j'étais étrangère à sa vie.

Je décrochai le téléphone. Regardai le clavier, me visualisant en train d'appuyer sur les numéros. En faisant à peine cela, j'avais déjà du mal à respirer. Je ne serais jamais capable de parler si jamais je trouvais le courage de l'appeler.

« De quoi as-tu peur ? » me demandai-je à voix haute, simplement pour entendre une voix en dehors de ma tête.

J'aurais aimé pouvoir me répondre. Je n'avais pas peur de Tim. Je n'avais pas peur que l'appel se passe mal — cela me libérerait de cette folie, non ? Cela mettrait un terme à cette douce torture.

Alors quoi, j'avais peur que l'appel se passe bien ? Parce que, en fin de compte, il serait aussi vide que mon mariage ?

Tim était frustré que je sois Tara Taylor Quinn. Je l'aimais et j'avais besoin d'elle.

Je finis par composer le numéro — pour envoyer un SMS. Puis je tapai rapidement un message.

Tu reçois les SMS ?

Je reposai mon téléphone. Essayai de me concentrer sur le curseur devant moi. Une femme venait de se faire violer sur la page de mon travail en cours. Je ne pouvais penser à elle.

Je bondis de ma chaise et me dirigeai de l'autre côté de mon bureau. J'eus à peine le temps de faire quelques pas que mon téléphone sonna, annonçant l'arrivée d'un SMS.

En courant vers mon téléphone, je me cognai la hanche contre le coin de mon bureau. Je m'accrochai et fis tomber mon téléphone intelligent, très cher, sur le sol.

Le SMS survécut.

Oui. Qui est-ce ?

Qui est-ce ? Enfin. Il devait le savoir. Mon numéro avait l'indicatif du Nouveau-Mexique.

Et maintenant il avait mon numéro.

M'appellerait-il ?

Je ne l'avais pas invité à le faire. L'estomac noué, je fis les cent pas, serrant mon téléphone contre ma poitrine. Je n'étais pas capable de faire ça. Je devais remettre ma vie en ordre, pas la disloquer. Je m'étais promis que je ferais face aux défis qui se présenteraient à moi.

Comment m'en sortais-je ?

Je reçus un courriel. Contente de la distraction, j'allai voir qui m'avait écrit. S'il vous plaît, faites que ce soit une amie écrivaine. Quelqu'un qui avait un message pour Tara Taylor Quinn. Quelqu'un qui enverrait involontairement Tara Taylor Quinn à la rescousse de Tara.

C'était un pourriel.

Et je regardai le SMS sur mon portable.

Waouh, il y a de la fumée qui sort de mon ordinateur ! Tu as une messagerie instantanée ? Ce sera plus facile pour parler. J'ai un peu de mal avec les SMS à cause de mes gros doigts d'homme !

Mes doigts voletèrent sur le petit clavier de mon téléphone.

Oui, j'ai une messagerie instantanée. Et si tu te moques de moi et que tu es devenu un idiot lascif qui part dans tous les sens pour attraper ce qu'il peut, je vais vraiment te détester.

J'appuyai sur « envoyer » et regrettai ce que je venais de faire tout de suite. J'étais morte de peur. J'étais un spécimen à lunettes de 18 ans qui n'avait jamais eu de rendez-vous.

Je lançai ma messagerie instantanée sur mon ordinateur.

Et reçus un courriel de Tim.

Aïe ! Tu dirais n'importe quoi pour me briser encore le cœur ! D'accord, j'ai ouvert ma messagerie instantanée... On fait quoi maintenant ?

Il était là, en direct, en vrai — pas via un courriel que je lirais quand je le verrais. Ou inversement.

Je ne voulais pas qu'on s'envoie des messages l'un après l'autre comme des adolescents. Je n'avais pas la patience de jouer à ce jeu. Il m'avait demandé plusieurs fois de l'appeler. Il était évident qu'il n'allait pas avoir l'audace de m'appeler. Il me laissait prendre la décision.

En me mordant la lèvre pour essayer de ne pas trembler, je composai le numéro que je récitais en silence depuis trois jours, me levai et fis les cent pas. Je n'allais pas être capable de l'entendre s'il décrochait. Mon cœur battait si fort que c'en était assourdissant.

— Allo ?

Oh mon Dieu. Mon corps tout entier faiblit. Je faillis faire tomber de nouveau le téléphone.

Ce n'était pas un étranger à l'autre bout de la ligne. Ou de l'autre côté de l'écran d'ordinateur.

C'était une voix que je reconnaissais tout à fait.

— Salut.

— Je n'en reviens pas que tu m'aies vraiment appelé.

— Je sais. Moi non plus.

Je tremblais. Retenais mes larmes. Et je souriais. Énormément.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Pas grand-chose. Je fais une pause dans mon écriture.

— Comment ça se passe aujourd'hui ?

— Pas trop mal. C'est dur. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je fais à manger.

Je fis le tour de mon bureau, poussai ma chaise, me laissai glisser au sol et me cachai sous mon bureau, adossée contre le bois. Je m'exposais déjà bien assez comme ça.

Vingt et un

* * *

Quarante-cinq minutes plus tard, Tim et moi n'avions pas encore raccroché. Et il restait tant de choses à dire. Tout à se raconter. Je voulais connaître la couleur de ses chaussettes.

Et il voulait savoir autre chose.

— Que t'est-il arrivé ?

J'étais sortie de sous mon bureau et me prélassais dans ma chaise. Je me redressai en entendant la question, sentant ma poitrine se compresser.

Nous avons parlé du bon vieux temps. De l'université. Du temps qu'on avait passé ensemble.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu as changé. Pourquoi ?

— J'ai 30 ans de plus ! Bien sûr que j'ai changé ! C'est la vie.

Tara Taylor Quinn venait naturellement à mon secours avec un ton léger.

— Pas maintenant. À l'époque. Quand je suis venu te voir, en 1980. Tu étais différente.

Je ne dis rien. Je ne pouvais pas. Tout m'échappait. Je me glissai de nouveau sous mon bureau et me forçai, grâce à ma détermination calme et confiante, à rester d'aplomb.

— Je te demande juste ce qu'il s'est passé.

J'étais trop à vif. Tout cela était trop neuf.

— Je n'en parle pas. Jamais. Alors, c'est quoi ce truc que tu appelles un report ?

Il avait un report le lendemain au travail.

— Non, non. Que s'est-il passé ?

— Tim, je ne plaisante pas. Je n'en parle pas. Point.

— Alors aussi bien raccrocher maintenant.

Il ne le pensait pas.

— C'est ridicule !

— Je suis sérieux. Je le pense.

— Pourquoi ?

— Parce que, si tu gardes des secrets, cela ne fonctionnera pas pour moi. Je ne peux pas revenir en arrière, ni en avant d'ailleurs, si nous ne sommes pas complètement ouverts et honnêtes l'un envers l'autre. Si tu étais quelqu'un d'autre, peut-être, mais pas toi. Pas toi et moi.

Mes yeux se remplirent de nouveau de larmes.

— Tu me demandes l'impossible.

— Je ne pense pas.

— Tu ne te rends pas compte.

— Qu'y a-t-il de si difficile à ouvrir la bouche pour parler ?

— J'ouvre la bouche, et aucun mot n'en sort.

— Je ne te crois pas. Dis-moi juste ce qui te préoccupe.

Comment pouvais-je lui faire comprendre ?

— Sur ce sujet, mon esprit se vide. J'ouvre la bouche, et toutes mes pensées s'envolent. Je remarque le tapis. Une tache sur la vitre...

— Tara, que s'est-il passé ?

— Tim, je te le jure, si je pouvais en parler, je le ferais. Mais je ne peux pas. Je n'en ai jamais parlé. À personne. Jamais.

— Alors il est temps.

— S'il te plaît, ne fais pas ça.

— Je dois le faire.

Aussi étrange que cela puisse paraître, je le comprenais. Quelque chose en moi admettait la vérité de ce qu'il venait de dire. Il devait me pousser.

J'avais le sentiment d'être prise au piège. J'étais paniquée. Et je ne voulais pas quitter l'enceinte rassurante de mon bureau.

— Est-ce que tu peux au moins me laisser un peu de temps ? C'est la première fois que nous nous parlons en presque 30 ans. Ne peut-on pas prendre les choses comme elles viennent un petit peu ?

— Tu vas me dire ce qui s'est passé.

— Si je peux.

Il serait dégoûté. Me détesterait pour ce que j'avais laissé faire alors que je ne lui avais pas permis... Il ne me voudrait plus. Quel homme voudrait de moi ? James avait eu raison à ce propos. Mais enfin, je ne voulais pas qu'il me désire. Je ne pouvais lui donner ce dont il aurait besoin s'il me désirait.

— Tu le peux.

Je n'étais pas innocente. Ni douce. Même après toutes ces années, j'étais toujours souillée. Je connaissais la sensation que procuraient les mauvaises choses. Ce que James m'avait fait faisait partie de moi.

C'était quelque chose que je n'oublierais jamais.

Dont je ne me remettrais jamais.

Même si Tim acceptait l'incident, il ne voudrait pas d'une Tara qui ne pouvait faire l'amour avec lui.

— Je ferai de mon mieux, Tim, mais, s'il te plaît, tu peux oublier pour l'instant ?

Je voulais simplement l'aimer à distance pendant un moment. Parce que je l'aimais, vraiment. De tout mon cœur. Mais je savais que, si on me demandait plus, j'allais rester pétrifiée.

Je n'avais plus eu de réaction sexuelle depuis le soir où James m'avait emmenée faire un tour sur une route de campagne.

Je continuai de parler avec Tim un peu plus longtemps, de tout et de rien et, lorsqu'il fut temps de raccrocher, nous savions tous deux que nous étions quelque chose l'un pour l'autre. Quelque chose de grand. Mais avec des limites de taille.

Je lui appartenais. Je lui avais toujours appartenu. Et il ne se doutait pas que l'idée même d'un pénis me rebutait.

* * *

Tim était si heureux qu'il ne tenait pas en place. Il ne pouvait pas regarder la télévision ou peindre le salon — ou faire quoi que ce soit qui demande un minimum de concentration. Il n'avait pas imaginé que revenir à la vie après une hibernation de 27 ans serait si douloureux.

Et à la fois si fantastique.

Mais il devait rester détaché. C'était tout ou rien pour lui. Et Tara luttait. Il ne pouvait pas prendre le risque de la faire fuir.

Pour leur bien à tous les deux.

Lorsqu'il abandonna l'idée de dormir réellement et se leva pour aller au travail, il écrivit rapidement un courriel, sans trop réfléchir.

Tara,

Bonjour, je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit. J'espère que tu as pu te reposer. Je voulais prendre un instant pour te dire bonjour et te dire que j'avais vraiment apprécié notre conversation d'hier soir. Restons vrais, pas de jeux, d'accord... Le temps nous dira ce qu'il se passera. Maintenant, au travail !!!!!!! Tu as des délais à respecter, et je ne veux pas que tu les rates par ma faute. Passe une bonne journée,

Tim

* * *

Je me réveillai sur le toit du monde. J'étais toujours la même. Incroyablement partagée. Mais, en même temps, une vague de bonheur venue du passé me traversait. Il y avait quelque chose de totalement bon dans mon monde.

Allongée dans mon lit, je lus le courriel de Tim sur mon téléphone portable. Et je lui répondis de la même manière.

Tim,

Pas de jeux. Merci pour ton « bonjour ».

J'adorerais que tu m'envoies une photo récente où je pourrais vraiment voir tes yeux. Et ton sourire.

Tara

Et lorsqu'il m'appela en milieu de matinée, je répondis à la première sonnerie. Mais j'étais plongée dans mon livre. Dans l'obscurité. Une obscurité que j'avais adoptée comme si elle était la mienne. Ou bien l'histoire était la mienne.

Je ne savais plus.

Je me sentais exposée. J'avais peur que Tim ne dise à quelqu'un ce que je lui avais dit. Ma vie privée ne regardait que moi. Cela avait toujours été le cas. Je me sentais en sécurité ainsi.

Je fus brève avec lui. Puis lui envoyai un message pour m'excuser. J'étais à bout de nerfs. L'hôte d'une bataille qui faisait rage. Comme cela avait été le cas en 1977. Je ne pouvais pas recommencer.

Je ne me rapprocherais pas davantage de Tim.

J'avais changé d'avis. J'étais déterminée. Calme.

Jusqu'à ce que je reçoive le courriel de Tim cet après-midi-là.

Bonsoir, rayon de soleil.

Mettons certaines choses au clair. Tout d'abord, je t'ai dit que tu pouvais me faire confiance, et cela signifie que tout ce que tu me dis ou que tu m'envoies reste entre nous.

Alors calme-toi, respire un bon coup, concentre-toi sur ton travail et sache que je serai toujours là. D'accord ?

P.-S.: Ah oui, ma collation préférée, c'est du lait au chocolat et du beurre de cacahouète, et je suis en train de me faire plaisir !

Tim

La dernière ligne me fit sourire.

C'était mon Tim. Il me redonnait le sourire quand je ne me sentais pas bien du tout.

Le samedi, je savais ce que nous étions. Tim et moi allions être les meilleurs amis de longue distance. Nous serions là l'un pour l'autre, mais avec nos propres vies, chacun de son côté. Quelque chose me dérangeait dans cette idée. Mais cela était parfait. Ma mère était en Arizona, et le Sud-Ouest était mon territoire. Je souffrais de dépression saisonnière et ne supportais pas le froid. Je communiais avec les montagnes, le ciel bleu et le soleil. La carrière de Tim et la maison qu'il possédait étaient dans l'Ohio.

Et même si nous habitions dans le même État, je ne pourrais pas lui donner la relation physique dont il aurait forcément besoin.

Avec le sentiment que j'étais arrivée à une trêve entre les deux côtés qui s'opposaient en moi, j'ouvris mes courriels pour regarder le message que Tim m'avait certainement envoyé. Il avait joint une nouvelle chanson.

Tara,

La chanson avec laquelle je voulais que tu te réveilles. Apprécie-la, rayon de soleil.

Tim

C'était une chanson de Neil Diamond : *Hello, Again*.

Tim m'appela alors que j'écoutais la chanson pour la quatrième fois. Je lui avais dit que je serais à mon bureau toute la fin de semaine pour travailler.

J'éteignis le son de l'ordinateur en attrapant mon téléphone.

— Salut !

J'attrapai mon collier et me mis à jouer avec les mailles. J'aurais aimé qu'il voie le jean et le chemisier à manches courtes que je portais. Je voulais qu'il sache que j'étais toujours mignonne. Que j'étais digne du temps qu'il m'accordait.

Puis je m'arrêtai. Je n'avais aucun droit de vouloir que Tim soit physiquement attiré par moi. J'étais totalement frigide.

— Quoi de neuf ?

— Je me prépare à aller au travail.

— Tu as fait de la musculation ce matin ?

— Oui. Je n'en fais pas d'habitude le samedi, mais j'ai manqué un ou deux jours en début de semaine et j'avais besoin de me détendre.

Je lui avais parlé de la salle d'entraînement totalement équipée du club-house de la communauté privée où j'habitais. Je perdrais mon adhésion dès que le divorce serait prononcé.

— Tim, je dois te poser une question.

— Envoie.

— Qu'est-ce qui n'a pas marché entre Denise et toi ?

— J'aimais Denise, mais d'un amour qui ne pou-vait jamais pleinement s'exprimer. En partie à cause du fait qu'elle était à l'écoute de ses sentiments à elle, exclusivement. Elle n'a jamais semblé comprendre que, bien que je sois un homme, j'avais aussi des sentiments. Je pouvais lui dire ce que je voulais, émotionnellement, et elle me donnait ce qu'elle voulait que j'aie. Ce qui, je pense, a mené à beaucoup de ressentiment des deux côtés. En même temps, je ne lui donnais pas la seule chose dont elle avait apparemment besoin plus que tout.

— Le mariage ?

— Oui. Pour moi, c'était l'amour, la relation et l'intimité qui comptaient. Mais pas pour elle apparemment.

— Mais tu viens de dire que ton amour ne s'exprimait pas totalement ; alors, même si l'intimité comptait pour elle, elle ne l'avait pas vraiment.

— C'est possible. En tout cas, quand je n'étais pas avec elle, elle me manquait, mais, quand je rentrais à la maison, on ne partageait pas nos émotions. J'avais l'impression qu'elle était plus une spectatrice qu'une participante, quoi que nous fassions. Comme si elle attendait son tour, comme si elle attendait que quelque chose se passe avant que nous puissions commencer à vraiment vivre la vie. Alors je suppose que c'est ainsi que l'amour devient haine. De la haine parce que la personne

que tu essaies tellement d'aimer ne veut pas, ou ne peut pas, reconnaître tes sentiments.

— Je pense que cela pourrait décrire ce qu'elle ressentait aussi, non ? Puisqu'elle désirait que tu l'aimes assez pour t'engager avec elle pour la vie.

Je plaignais cette femme que je n'avais jamais rencontrée.

— Oui... Je peux te poser une question ?

— Bien sûr.

C'était le principe de notre relation, non ? Tim et moi pouvions tout nous dire.

— Si Chris te demandait de revenir, tu le ferais ?

— Non.

J'essayai de ne pas prêter attention à l'horloge, aux nœuds dans mon ventre en pensant à toutes les pages que je devais écrire. Je ne pouvais pas laisser ma vie gâcher ma carrière. C'était la seule chose que j'avais menée à bien. Tara Taylor Quinn était ma réussite.

Elle était aussi mon seul soutien.

— Tu es sûre ?

— Oui.

— Comment peux-tu en être si sûre ?

J'aurais pu dire que c'était parce que Chris avait fait venir une prostituée chez nous. Ou bien parce qu'il m'avait collée au mur et que j'avais peur que la prochaine fois, il casse plus qu'un ange de porcelaine. Je lui donnai la raison qui surpassait de loin toutes les autres.

— À cause de toi.

Si je n'avais rien appris d'autre durant les 27 ans de ma vie d'adulte, j'avais au moins appris cela. J'étais amoureuse de Tim Barney. Point. C'était le seul et l'unique.

Je n'allais pas être avec Tim. Je le savais. Jamais je ne serais plus qu'une amie de longue distance et, j'espérais, une amie proche.

Et pourtant, étrangement, je lui appartenais. Et, sachant cela, comment pourrais-je jamais appartenir à un autre ?

Quelqu'un de l'usine bipa Tim, et il dut partir — il était sur appel ce week-end. Juste au mauvais moment.

Je n'eus pas de nouvelles du reste de la journée. Je réussis à me distraire en travaillant jusqu'au soir mais, lorsque j'arrivai à la maison de mon amie, je trouvai la maison vide. Elle était sortie. Je continuai à travailler sur mon ordinateur portable, mais je ne pouvais empêcher ma tête de jouer avec moi.

J'avais été trop directe. J'en avais trop dit. J'étais trop coincée. Et réservée. Je n'avais plus 18 ans. J'avais pris de très mauvaises décisions dans ma vie, qui avait mené à de terribles choses.

Je lui écrivis. Plusieurs fois.

Tu n'as pas à faire ça.

Puis, un peu plus tard :

Il n'est pas trop tard pour arrêter.

À ma pause suivante, je lui envoyai un autre message :

Je t'ai dit que j'étais passionnée.

Plus tard ce soir-là, mon humeur avait encore changé.

Où es-tu ?

Et lorsque j'eus fini de travailler pour la journée, j'avais seulement besoin de faits.

Si tu veux faire marche arrière, dis-le moi.

Il ne répondit pas. Et lorsque l'heure à laquelle il aurait dû être rentré et au lit fut passée, je l'appelai. Il ne répondit pas non plus.

Lorsque Éleine rentra à la maison, j'avais bu deux verres de vin et m'étais convaincue que c'était mieux ainsi.

Ma vie et celle de Tim étaient trop différentes. J'étais une citadine. Lui, un villageois. J'aimais la chaleur et le soleil. Lui, le froid et la neige.

J'étais frigide. Il était en feu.

Dès que j'aurais fini d'écrire mon livre, je me mettrai à planifier mon départ pour Phoenix. Je devais trouver une compagnie de déménagement. Trouver un endroit à louer.

Je devais dire à ma mère que Chris et moi, c'était fini.

Avant de me coucher, j'envoyai un dernier message à Tim, m'excusant pour tous ceux que j'avais envoyés.

* * *

Tim ne vit les messages de Tara que très tard. Trop tard. Il avait passé la majeure partie de la soirée à jouer aux cartes chez un ami. Un temps d'arrêt.

Cela ne faisait même pas une semaine que Tara était revenue dans sa vie et, déjà, elle était tout pour lui. Il paniquait à l'idée qu'elle soit là, quelque part, pas encore divorcée, et proche de l'homme avec qui elle avait passé une vingtaine d'années.

C'était ce qu'il se disait.

Ce qui l'atteignait vraiment, c'était elle. Depuis qu'elle lui avait brisé le cœur à 18 ans, il avait été son propre maître. Au plus profond de son cœur, en tout cas. Une partie de lui était toujours restée détachée émotionnellement. Libre.

Ce petit fragment était sa soupape de sécurité. Il le comprenait maintenant.

Mais il lui avait dit qu'elle pouvait lui faire confiance. Qu'il serait toujours là. Et au lieu de cela, il était sorti jouer aux cartes.

Il lui devait l'entière vérité.

Il s'assit à son ordinateur dans la maison toujours sombre, posa ses doigts sur le clavier et se mit à écrire.

Bonjour Tara,

Note bien l'heure s'il te plaît (6 h, encore une nuit sans sommeil). Je dois t'expliquer quelque chose.

D'abord, merci pour tes messages. J'avais éteint mon téléphone, ce que je ne fais jamais, mais je l'ai fait. En tout cas, n'arrête pas de m'envoyer des messages. Je les attends avec impatience. Ils me montrent que tu penses à moi et que je compte pour toi.

Venons-en au plus difficile. Dans ma vie, j'ai vécu avec beaucoup de murs. Ces six derniers mois, je me suis rendu compte que ces murs avaient exclu tout le monde. Alors j'essaie de changer ça. Je voulais voir de nouveau le monde extérieur. La bonne nouvelle, c'est que j'ai un peu réussi. Je vois et ressens plus clairement que jamais. C'est pourquoi j'ai eu le courage de reprendre contact avec toi.

Mais d'habitude, ce n'est pas aussi clair, ni aussi facile. Tu étais mon premier amour, et les premiers amours emportent toujours une partie de notre cœur. Mais, plus que ça, c'est comme si tu avais un libre accès pour rentrer dans mon cœur, n'importe quand et n'importe où, et faire comme il te plaît. C'est un peu dur pour un gars comme moi d'accepter ça.

C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai essayé d'accéder à tes sentiments les plus profonds. Mais tu es encore plus barricadée que moi. Je sais que je veux que nous allions de l'avant.

Dans l'un de tes SMS d'hier soir, tu dis que c'est à moi de choisir. Mais j'ai choisi dimanche dernier en prenant contact avec toi, et je m'y tiens.

Que nous allions de l'avant ou pas, c'est ton choix.

Tim

Tim,

Je vais essayer de faire de mon mieux pour tout te dire. Où j'en suis avec toi. Je ne peux expliquer pourquoi je suis aussi attachée à quelqu'un dont je n'ai pas eu de nouvelles pendant 30 ans. La nuit dernière, j'étais réveillée, totalement dévorée par la peur. J'ai peur, parce que mes sentiments pour toi dépassent la raison.

Désormais, j'ai toujours une folle envie de te parler. Je veux être là pour toi. Je le ressens, ce désir d'être là pour toi. Au-delà de ça, je ne sais pas.

J'espère que cela te va.

Tara

Très bien, rayon de soleil, puisque nous nous disons tout...

Je sais qu'il y a quelque chose qui te ronge. Cela se dresse entre nous, comme je te l'avais dit. Il y a un secret entre nous.

Tara, quoi qu'il te soit arrivé pour te changer ainsi, s'il te plaît, dis-le moi. Cela t'aidera à te débarrasser de tes démons une bonne fois pour toutes. Je sais ce qu'il se passe quand le soleil se couche et que le silence tombe sur la maison. C'est à ce moment-là qu'ils sortent.

Quand je t'envoie des courriels, tu réponds seulement à certains aspects de la conversation et tu survoles d'autres choses. Tu ne livres pas ton histoire ou tes pensées intimes à n'importe qui. Je comprends. Mais tu le peux avec moi. Je veux que tu le fasses. Je ne veux pas Tara Taylor Quinn. Je veux Tara.

J'espère que cela t'aide, et comme toujours, à toute heure du jour ou de la nuit, tu peux m'appeler, pour quoi que ce soit.

Tim

Tim,

Tu as raison, il y a beaucoup de choses que je ne dis pas. Je suis bloquée. Je ne le fais pas consciemment et je ne crois pas me débloquent consciemment non plus. Quelque chose s'est passé. Je le sais. Mais je ne peux pas en parler. Ni même y penser.

Et oui, pour l'instant, je fais encore ma Tara Taylor Quinn. Premièrement, je dois passer des appels professionnels ce matin. Deuxièmement, Tara Taylor Quinn est très fiable, sûre, talentueuse, et je me sens forte quand je suis avec elle. Les gens ne lui marchent pas sur les pieds — ils la respectent. (Sauf ceux qui la détestent, et cela me va.) Je veux être elle un jour.

Oh, attends, je suis elle. Le seul problème, c'est qu'elle n'est que ma surface.

Tara

Et avec ceci, je me repris en main. Ou ce fut du moins ce que je me dis en me replongeant dans mon livre le lundi matin. Je me cachais. Je le savais. Tim le savait aussi, très certainement. Mais je ne pouvais m'en empêcher.

Je n'avais pas non plus pensé une seule seconde à l'idée d'avoir à revenir sur ma tranche de vie avec James. Tim voulait que je nage en eaux profondes, mais ce qu'il ne comprenait pas, c'était que je n'avais pas d'ancrage.

Et que je ne savais pas nager.

Vingt-deux

* * *

La semaine suivante, je parlai tous les jours avec Tim, parfois plusieurs fois par jour. Et entre nos appels, nous nous envoyions des textos, des courriels et nous nous par-lions sur la messagerie instantanée de l'ordinateur dès que nous le pouvions.

Nous nous disions tout sur notre vie quotidienne. Il savait combien de pages j'écrivais chaque jour. Ce que j'avais mangé. Et à quelle heure je me couchais le soir. Il savait si les enfants d'Élaine étaient à la maison ou chez leur père. Et si elle et moi avions trouvé un moment pour parler. Il savait quand j'avais des nouvelles de mes amies auteures.

Il savait que je redoutais le coup de téléphone à ma mère pour lui apprendre que Chris et moi étions séparés. Maman ne savait même pas que Chris et moi ne partagions plus la même chambre depuis des années.

Il me disait tout des matchs qu'il allait voir et de son ami avec qui il allait prendre un verre de temps en temps. Il me parlait de la clôture qu'il réparait, des machines qu'il créait et du salon qu'il s'apprêtait à repeindre. Je savais quand il allait laver son camion ou quand il avait besoin de nettoyer sa salle de bain. Et je savais toujours ce qu'il faisait à manger. Je savais même quand ses vêtements étaient propres.

Et je savais qu'il voulait faire l'amour avec moi. Des indices se glissaient dans nos conversations. D'abord à la dérobée, puis plus nettement.

Je jouais le jeu du mieux que je le pouvais. Cela ne pouvait pas faire de mal, pas vrai ? Ce n'étaient que des mots. Nous étions loin l'un de l'autre. Mais j'avais l'impression d'être une bombe à retardement, prête à exploser. Je ne savais seulement pas quand.

Ce que nous ne faisons pas, c'était parler d'amour. De n'importe quel amour.

Le samedi suivant, une semaine après notre conversation à propos de nos ex-conjoints, j'allai tôt au bureau, car je devais travailler sur *Si tu m'aimes aussi fort*. Je devais rendre le roman à Harlequin le 15 du mois.

Comme toujours, un courriel de Tim m'attendait. Ce que je ne vis pas venir, c'était qu'il allait encore me bouleverser totalement.

Tara,

As-tu déjà entendu cette chanson ? C'est exactement ce que je ressens pour toi.

Je l'ai beaucoup écoutée dernièrement et, maintenant, je veux la partager avec toi.

Écoute bien les paroles.

Tim

J'écoutai. Et me mis à pleurer, mes premières larmes de la semaine. La chanson parlait du paradis — comment il avait trouvé le paradis avec moi par le passé et de nouveau dans le présent. Cela parlait du désir de me prendre dans ses bras. Du fait que jamais rien ne pourrait se mettre entre nous. J'aimais tellement cet homme. Mais je n'étais plus la fille qu'il avait connue. Je n'étais plus capable des choses que nous avions partagées à l'époque.

Je devais lui dire.

Je luttai deux jours durant, faisant comme si tout allait bien. Puis, le jeudi, il m'envoya un message qui changea de nouveau la donne.

Tara,

Je vais peut-être aller à Atlanta la semaine prochaine. Pas de salon du livre là-bas par hasard ? Il me semble t'avoir entendue dire que tu avais quelque chose là-bas qui approchait.

Réponds-moi ou appelle-moi si tu veux en parler... à bientôt.

C'était tout. Pas de signature. Rien. Mais il avait envoyé cette chanson le samedi. Il disait qu'il l'écoutait tout le temps.

Qu'il ressentait exactement ce que disait la chanson. Elle disait que rien ne pouvait me séparer de lui. Elle disait que j'étais tout ce qu'il voulait. Elle disait qu'il avait trouvé l'amour en me trouvant. Elle disait que cela n'arrivait qu'une seule fois en une vie.

Il allait à Atlanta. Il voulait m'y voir.

Nous étions plus présents dans la vie l'un de l'autre que nous l'avions été avec nos partenaires de vie respectifs, et nous n'avions pas posé le regard l'un sur l'autre pendant 27 ans.

Je voulais ignorer son message.

Je répondis.

Tim,

En effet, j'avais une invitation pour aller à Atlanta de la part de mon attaché de presse.

C'est une invitation de la part d'un libraire qui veut faire une séance de dédicaces. Cela vaut-il la peine de donner suite ?

Tara

Que diable étais-je en train de faire ? Je ne pouvais pas voir Tim en personne. Il saurait combien j'avais changé. Et il saurait que nous n'avions pas d'avenir de la façon dont il l'envisageait.

Tim voulait terminer ce que nous avions commencé 30 ans auparavant. Il voulait aller jusqu'au bout.

Mon corps n'était plus capable de désirer.

Mais Tim m'avait demandé de le revoir, et j'étais incapable de lui dire non. J'avais besoin de le voir.

* * *

Tim dut s'asseoir en lisant le courriel de Tara. Il avait mentionné Atlanta à tout hasard, poussé par son besoin urgent de la voir en personne. Il avait besoin de la regarder dans les yeux, de la toucher, de la sentir contre lui pour s'assurer qu'elle était bien réelle, qu'elle n'était pas une illusion sortie tout droit de ses rêves. Il commençait à se sentir aussi gauche et nerveux que lorsqu'il avait 18 ans.

Elle était si capricieuse qu'il s'attendait à ce qu'elle trouve une excuse. Ou à ce qu'elle dise fermement non. Mais pas à ce qu'elle lui réserve un oui probable.

Ne serait-ce pas romantique s'ils se retrouvaient pour la Saint-Valentin ? S'ils pouvaient prolonger leurs retrouvailles après Atlanta ?

Mais cela pouvait être terrible s'ils faisaient des projets et qu'elle se dérobaient... Il devait rester décontracté. Juste amis. Jusqu'à ce qu'elle soit prête à aller plus loin. Jusqu'à ce qu'il sache ce qui avait fait tant de mal à sa Tara et qu'il puisse l'aider à guérir.

Il mettait tout son cœur en jeu — toute sa vie, même — et, d'une manière ou d'une autre, il était temps de passer à l'étape suivante. Même s'il devait prendre l'avion pour aller à Albuquerque.

Se rendre à Atlanta serait plus facile. Et plus rapide. Elle l'envisageait. S'il lui mettait de la pression, il risquait de tout faire éclater.

Il prit son temps pour lui répondre.

* * *

Je te tiendrai au courant pour Atlanta... J'attends une réponse de mon contact là-bas...

Tim

Je lus le message le mardi après-midi et eus l'impression d'être, de nouveau, une putain. J'étais là, à envisager de partir pour Atlanta afin de voir l'homme de mes rêves, à envisager de lui confier mon secret le plus intime, à envisager de laisser la place dans ma vie à Tara pour la première fois en 27 ans, et Tim attendait la réponse de son contact ? Comme si j'étais une fille quelconque avec qui il prendrait du plaisir si on arrivait à se croiser ?

Et sinon, tant pis ?

Mais il m'avait envoyé cette chanson. Cela faisait deux semaines qu'il me disait qu'il me voulait tout entière. Que je possédais son cœur.

Il n'avait pas eu l'air excité du tout à propos d'Atlanta.

Je me fis du souci trop longtemps. Puis je fis ce que j'avais à faire.

* * *

Tim venait de rentrer du travail ce mardi, se mettant au chaud alors qu'il faisait froid dehors le soir, lorsque son courriel arriva.

Tim,

J'ai vraiment peur que tu m'imagines comme je ne suis pas. Je ne cesse d'avoir cette impression que tu construis ce fantasme, et je ne vais probablement pas être capable d'être à la hauteur de ce que tu attends, puis la réalité va s'installer, et je vais retomber de plus haut encore que jamais. J'ai 47 ans. Avec un corps qui a vécu 47 années difficiles. Je prends soin de moi, mais je ne peux rien contre le vieillissement. Ces jours-ci, je suis sûre que je suis mieux avec mes vêtements que sans eux. Et je ne peux pas faire simplement disparaître le secret qu'il y a entre nous. Je ne peux pas garantir qu'il disparaîtra un jour. Je peux promettre de ne jamais cesser d'essayer, mais je ne peux pas promettre d'y parvenir.

Et que se passera-t-il lorsque la nouveauté s'estompera et que ce sera la vraie vie, tout à fait ordinaire ?

Tu m'as envoyé cette chanson, disant que tu l'écoutes tout le temps, que c'est ce que tu ressens, et cela parle d'être dans les bras de quelqu'un. Tu ne sais pas encore comment cela va être ; alors comment peux-tu ressentir ça à mon égard ? Tu penses que ce sera le paradis, mais si ça ne l'était pas ?

Je suis vraiment affreuse parfois. Je deviens irritable et tendue. Et les rides ne sont pas loin. Il n'y a rien de magique là-dedans.

Prends une pause, loin de moi. Tu le mérites !

Tara

La première fois qu'il lut la lettre, il paniqua. Elle recommençait. Elle redemandait sa bague.

Atlanta lui avait fait peur, comme il l'avait pensé.

Il alla dans la cuisine. Prit une cuillerée de beurre d'arachide. Deux gorgées de soda directement à la canette.

Puis il retourna relire le message.

Elle fuyait parce qu'elle avait peur. Elle craignait les réalités pragmatiques qui les séparaient ?

Peut-être que tout ce qu'elle avait voulu, c'était un correspondant.

Les choses qu'il ne comprenait pas pesaient de plus en plus lourd entre eux. Il devait savoir ce qui lui était arrivé. Qu'est-ce qui l'avait changée de manière si draconienne, la faisant passer de la fille qu'il avait connue à l'Université de Wright à la femme qu'il avait vue à l'été 1980 ?

Avait-elle un enfant quelque part, qu'elle avait eu avec James hors mariage lors de sa dernière année universitaire ? Avait-elle perdu la garde de l'enfant ? James l'avait-il trompée ? La privant ainsi de confiance en elle ?

Quoi que ce soit, cela devait être assez violent pour qu'elle ne mentionne même plus cet homme. C'était vraiment violent.

Seul chez lui, se demandant ce qu'il allait se faire à manger, Tim ne voulait plus penser aux secrets qui s'immisçaient entre Tara et lui. Quoi que ce soit, il le surmonterait. Il le devait.

Quoi que ce soit, il l'accepterait. Il s'en accommoderait. Il préférerait cela plutôt que de la perdre. Il

maîtrisait la situation.

Sauf la peur de Tara. Elle avait besoin d'honnêteté. D'une honnêteté totale. La plus douloureuse. Il lui avait promis de la lui donner.

Tara,

Crois-moi, tu es en sécurité. Tu n'es pas juste un fantasme, tu es une femme merveilleuse. Je veux te traiter avec respect et avancer avec toi en douceur. Je sais que le passé est très difficile. Travaillons ensemble pour nous en sortir.

Ce sera peut-être difficile parfois, pour nous deux, mais nous devons simplement respirer, tenir bon, et nous rassurer l'un l'autre.

Mes yeux et mon cœur sont ouverts, et c'est ce qui m'effraie le plus, parce que je n'ai jamais laissé personne regarder si profondément en moi. Il y a des barrières et des obstacles à contourner mais, une fois que tu es à l'intérieur, essaie de ne pas trop bouger les choses parce qu'elles sont restées très longtemps à la même place. Contente-toi de les dépoussiérer et, lorsque tout sera en place, tu pourras les réorganiser pour qu'elles te conviennent mieux.

Autre chose : le sexe compte, mais si nous ne pouvons pas en profiter tous les deux, alors cela n'a aucune signification. Une fois que nous laisserons aller nos pulsions, alors je ne pourrai certainement plus m'arrêter, mais j'ai tenu jusque-là sans cela — un peu plus longtemps ne fera pas de mal. Non, je n'essaie pas de construire des retrouvailles décisives où nous tombons dans les bras l'un de l'autre et où nous faisons passionnément l'amour et où tout va bien, mais cela peut arriver, même à notre âge. (D'accord, oui, je l'espère un peu.) Mais, en ce moment, ce qui m'intéresse, c'est ton cœur. Contente-toi d'être toi-même.

Je ne veux pas que tu penses que j'attends quelque chose de toi parce que nous étions ensemble il y a des années. La magie se fera toute seule ; apprenons à nous connaître. C'est moi l'anxieux, souviens-toi !

Tim

* * *

Je lus le courriel le mercredi matin et pris le téléphone pour l'appeler.

— Tu as eu des nouvelles pour Atlanta ?

— Ce n'est pas encore sûr, mais il semblerait que j'y aille jeudi prochain au matin. Et toi ?

— J'ai eu des nouvelles de mon attaché de presse. Il y a une séance de dédicace le jeudi après-midi. Je m'y rendrai par avion le mercredi soir et repartirai le vendredi.

J'étais dans mon bureau, le document de mon livre ouvert. J'allais travailler toute la journée, jusqu'au soir. J'avais des priorités.

Et puis le livre avançait bien. Je ressentais les personnages si clairement, et les mots me venaient naturellement.

J'étais bonne dans ce que je faisais. Je devais me concentrer là-dessus.

— Ça me semble bien.

— Je n'arrive pas à croire qu'on va vraiment faire ça.

— C'est inévitable.

— J'ai... quelque chose à te dire.

— J'espère bien. J'ai attendu.

— Mais, Tim... si je le fais... je ne l'ai jamais dit à personne...

Il le savait. Je lui avais déjà dit. Mais comprenait-il les ramifications ? Comment le pourrait-il ?

— Alors, il est certainement temps que tu le fasses.

— Tu dois juste promettre...

Quoi ?

— Juste... Je ne veux pas que ça me fasse descendre dans ton estime...

— Ce ne sera pas le cas. Quoi que ce soit, on s'en sortira. Tu as seulement besoin de me le dire.

Une fois que ce sera fait, tu verras, ce ne sera plus si grave. Le plus dur, c'est de faire sortir les choses.

Je savais que c'était plus que ça. Mais je comprenais qu'il ne puisse le savoir.

Je m'arrêtai là. Et essayai de croire que nous pouvions réellement construire quelque chose.

Vingt-trois

* * *

Tim avait des ennuis. Il pensait chaque mot qu'il avait dit à Tara. Il allait être là pour elle. Il serait son rocher dans la tempête. Mais il était humain aussi. Il avait ses propres problèmes.

La réticence de Tara n'était pas bonne. La lettre lui disant de faire une pause lui avait fait peur. Merde, il était dominé par la paranoïa en ce qui concernait Tara. À tout autre moment de sa vie, il se serait retiré de cette situation. Mais il ne pouvait pas faire ça avec Tara.

Il n'aimait pas ça.

Mais un homme sait ce qu'un homme sait, et cette femme le tenait par le... cœur.

Tara,

Je veux juste que cela soit clair avant que nous nous voyions. Je ne pourrais pas supporter que tu sortes de nouveau de ma vie. J'essaie d'être totalement honnête et de te montrer tout ce qui me passe par la tête ou par le cœur. Cette fois-ci, tu ne pourras pas douter que je ne te dis pas tout ce que je ressens.

J'ai beaucoup de problèmes de confiance et d'assurance. Lorsque je me sens menacé, je me renferme et je réprime tous mes sentiments, comme je l'ai fait lorsque tu m'as demandé de te rendre ta bague. J'ai blessé plusieurs personnes en faisant cela. Tout ce que je te demande, c'est d'y aller doucement avec moi et de t'assurer que c'est vraiment ce que tu veux. Parce que je suis déjà trop attaché à toi pour revenir en arrière.

Quand tu me parles, il y a un calme qui se dégage, et j'en ai de plus en plus besoin.

Tim

* * *

Je lus le message de Tim tard le mercredi soir. Et l'appelai pour la deuxième fois de la journée.

Sa vulnérabilité faisait que mon cœur s'emballait.

— Salut, dis-je dès qu'il eut décroché. J'espère qu'il n'est pas trop tard.

— Ce n'est jamais trop tard pour toi.

— J'ai reçu ton courriel. Tu es ce que je veux, Tim. Je n'en doute pas une seconde. Ce qui m'inquiète, c'est de savoir si tu voudras encore de moi une fois que tu sauras tout.

— Oh, chérie, crois-moi, je te veux.

Il était presque 23 h chez lui, et il avait l'air un peu endormi.

— Tu étais couché ?

— Oui, mais je ne dormais pas encore. J'étais allongé, en train de penser à toi.

Je me glissai au sol dans l'alcôve de mon bureau et m'adossai au bois, trop fatiguée pour affronter les problèmes en cet instant.

— Tu pensais à moi ?

— Qu'est-ce que tu portes ?

— Quoi ?

— Qu'est-ce que tu portes sur toi ce soir ?

— Un jean. Un chemisier jaune. Et une veste qui va avec les deux.

— Tu as quelque chose en dessous dont tu voudrais me parler ?

Oh, mon Dieu. C'était le Tim que je connaissais le mieux. L'homme qui faisait l'amour dans sa tête et n'avait pas peur d'en parler. C'était mon Tim de 1977. Il n'était plus du tout à ma portée.

— Comme quoi ?

— Des choses que j'aime.

Je souris.

— Qu'est-ce que tu aimes ?

— Tu le sais très bien.

— Dis-le-moi.

Je ne me reconnaissais pas.

— J'aime les belles aires de jeu et, si je me souviens bien, la tienne est très belle.

— Ce n'est peut-être pas très courtois de ta part de me rappeler ceci.

— Pourquoi pas. On est entre nous.

— Je sais, mais...

— Tu m'as demandé ce que je faisais. J'étais allongé dans mon lit en train de penser à toi. À la façon dont c'était entre nous. Je pensais à te toucher ainsi aujourd'hui.

Atlanta. Nous allions nous voir très bientôt. J'étais une autre femme. J'allais devoir lui dire. Mais j'aimais tellement notre conversation que je ne pouvais plus m'arrêter.

C'était mon Tim. Et il était loin.

— Je veux vraiment jouer sur ton terrain de jeu.

— Tu me gênes.

Mais ses mots échafaudaient une tension curieuse en moi.

— Ce n'était pas mon intention.

— C'est bon.

— C'est mieux que bon. Ce serait génial.

Je ne le pensais pas. Trente ans auparavant, bien sûr, mais maintenant...

Il avait dit que nous prendrions notre temps. Que c'était mon cœur qui l'intéressait.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— Je le sais, c'est tout.

— Cela fait de nombreuses années que je n'ai pas été avec un homme.

— Je m'en suis douté quand tu m'as parlé de Chris.

— Alors...

J'ignorais pourquoi je m'engageais dans cette conversation.

— Alors je vais aller doucement. Je serai doux.

— Cela me fait plaisir de t'entendre dire ça.

Bizarrement, c'était vrai. Je fermai les yeux. J'avais de nouveau 18 ans. J'écoutais le son somnolent et sensuel de la voix de Tim.

— Je commencerai par te caresser le dos. Puis le ventre. Et si je me souviens bien, tu aimais que je te touche les seins aussi.

— Tu te souviens bien.

— De toi, oui. J'ai de très, très bons souvenirs.

Je souris. J'étais fatiguée de lutter en permanence.

— Une fois que tu seras prête, je me glisserai en toi.

— Tim. Tu as promis. Pas de sexe.

— Jusqu'à ce que nous y soyons ensemble.

— Je ne suis pas du voyage.

J'avais dit ces mots, mais il s'était passé quelque chose. En bas. Il venait de me faire mouiller. Là où j'avais été sèche depuis que James m'avait souillée.

Tant de choses arrivaient en si peu de temps. Après avoir été en attente pendant des années, j'étais désormais dans l'œil du cyclone. Ma tension me venait en partie à cause du délai pour mon livre. Je le savais.

Et une partie de mon bouleversement émotionnel était dû à Anna et Blake, les héros de *Si tu m'aimes aussi fort*, le livre dans lequel j'étais immergée. Anna avait divorcé deux fois, avait tiré un trait sur l'amour et voulait un enfant. Blake était un prisonnier politique relâché combattant ses démons intérieurs qui l'empêchaient d'aimer. Je pense que tous deux me volaient des parts de moi.

J'étais aussi submergée par l'excitation à l'idée de revoir mon Tim pour la première fois en presque 30 ans.

Et je mourais de peur de le perdre lorsqu'il saurait que je ne venais pas à lui en tant que femme entière. Je ne pouvais pas coucher avec lui. Après notre coup de téléphone tardif, j'étais presque sûre que je le pourrais s'il le demandait. Tim m'avait bien fait comprendre qu'il voulait un avenir avec moi. Et j'en voulais un avec lui, moi aussi. Je ne pouvais pas prétendre le contraire. Mais je savais qu'il valait mieux ne pas l'espérer. Tim ne se contenterait pas d'un plaisir unilatéral — même s'il allait dans son sens.

Le vendredi matin, mon attaché de presse me confirma que j'allais faire une séance de dédicaces à Atlanta le jeudi suivant. J'en informai Tim. Il me répondit qu'il serait à Atlanta.

Puis il m'appela, depuis son bureau, au travail, pour en savoir plus quant à mon voyage. Lorsque je raccrochai, mon cœur battait la chamade, et je dus sortir prendre l'air. J'avais chaud. Et froid. J'étais excitée. Et je mourais littéralement de peur.

Je l'avais fait. Je m'étais engagée à voir Tim à Atlanta. J'avais mon hôtel. Il avait le sien. J'arrivais le mercredi soir — soir de la Saint-Valentin. Il arriverait le jeudi dans la journée.

J'allais le voir, pour de vrai. Après 30 ans...

Et les « et si » étaient assourdissants.

Tim appela le samedi après-midi. Il était allé voir un match de base-ball avec un ami. J'étais, comme à mon habitude, dans mon bureau.

— J'ai pensé à toi tout le temps quand j'étais au match, avoua Tim. Je pensais à te serrer dans mes bras.

Cette chaleur liquide se répandit de nouveau en moi. Pour la deuxième fois en 27 ans. Cela partait de mon cœur jusqu'à des parties inférieures de mon corps en quelques secondes.

— Tu as fait combien de pages ? demanda-t-il.

J'essayais alors d'analyser des choses qui ne pouvaient pas être comprises logiquement.

Par exemple, comment sa voix pouvait faire des choses physiquement à mon corps alors qu'un toucher physique me laissait de marbre.

— Quinze, répondis-je.

Heureusement, mon livre continuait à coopérer.

— Verne est mort.

— Vraiment, dit Tim, perplexe. Qui est Verne ?

— Ce gars. Il est mort sur les toilettes.

Je me mis à rire. Puis j'ajoutai :

— Je suis désolée, c'est tordu. Je ne l'avais pas prévu ainsi. C'est juste... quelqu'un est allé le chercher à son appartement, et il était là, mort sur ses toilettes.

Je ris de nouveau.

— Qui est Verne ?

Il avait l'air bizarre.

Et je me rendis compte que j'avais oublié de préciser une chose primordiale.

— Un vieil alcoolique dans mon livre.

— Ohhhh.

— C'est l'oncle d'un personnage dans le livre qui suit le mien. C'est une série de cinq livres reliés entre eux, écrits par cinq auteurs différents, et on m'a dit de le tuer.

— Compris.

— Je dois avoir fini le livre avant de prendre l'avion mercredi.

— Je ne te dérange pas plus longtemps alors.

— Non, ça va. Je vais rester éveillée tard ce soir.

J'accueillais volontiers la distraction. Je ne dormais pas dans mon propre lit, dans ma propre maison. Je ne dormais pas beaucoup, en fait.

— Je t'ai appelée parce que j'ai quelque chose à te dire.

Mon cœur se figea. Il n'allait pas à Atlanta. Il avait eu des nouvelles de Denise et retournait vivre avec elle.

— Quoi ?

— Je veux juste que tu saches que je ne m'attends pas à coucher avec toi la semaine prochaine. D'ailleurs, je vais te dire. On ne va pas faire l'amour à Atlanta.

Oh. Je ne savais pas trop quoi dire. La tourmente émotionnelle qui avait main mise sur ma vie me laissait sans voix. J'étais soulagée. Bien sûr. Devais-je donc le remercier ?

Je n'étais pas déçue, ou bien l'étais-je ?

— Ce n'est pas que je n'en aie pas envie, ajouta-t-il alors que je ne disais rien.

— D'accord.

— C'est juste que je n'avais jamais fait l'amour avant de te rencontrer à l'université.

— Je me suis demandé. Tu as dit que tu ne l'avais pas fait, mais...

— Oui, eh bien, avec un peu de chance, cela pourra clarifier pourquoi notre relation était basée sur mes mains et non sur mon cœur. J'avais 18 ans. Quand je t'ai rencontrée, j'étais vraiment amoureux de toi. J'étais toujours impatient de te voir, je voulais toujours être proche de toi, mais ça s'exprimait de la mauvaise façon.

— Je sais.

— Ce ne sera plus le cas.

— Ça fait des semaines que nous nous parlons. C'est déjà complètement différent. Si nous avions été capables de parler à l'époque, même un peu, comme nous le faisons aujourd'hui...

— J'aime le sexe. Beaucoup, continua-t-il. Je pense tout le temps à faire l'amour avec toi. Je veux que tu saches que je ne prends pas ça à la légère. Je ne suis pas de ces gars qui le font et oublient.

J'étais contente qu'il dise ça. Je n'allais pas être capable de coucher avec Tim, point. Il me tirait d'affaire.

J'aurais dû être soulagée. J'étais soulagée. Et j'étais déçue, aussi.

— Je suppose que, en vérité, je meurs d'envie d'être en toi, dit-il, ses mots sortant comme des rafales d'énergie qui auraient pu m'emporter. J'en ai trop besoin. Mais je ne veux pas que le sexe se mette de nouveau en travers de notre relation. Je veux aussi que tu saches que tu n'as pas à me justifier ton passé. Je veux connaître ton passé afin de pouvoir comprendre totalement tes émotions et comment tu en es arrivée là, mais c'est tout. Je ne sais pas si c'était suffisamment clair jusqu'à maintenant.

Je ne savais pas quoi dire. Il continua :

— Nous avons des choses vraiment importantes à faire à Atlanta. Nous devons parler de certaines choses, nous en occuper, et c'est primordial. Si je faisais l'amour avec toi, tu n'aurais pas le droit de sortir du lit avant qu'il soit temps d'attraper nos vols pour rentrer, et nous ne pourrions pas placer un mot.

Il me désirait toujours. Je souris.

— Même toi tu aurais besoin d'une pause.

Je m'améliorais quant à la plaisanterie, au moins.

— Avec toi ? Je ne compterais pas là-dessus.

— D'accord.

— C'est tout ? Juste d'accord ? Que penses-tu de l'idée de coucher avec moi ?

— Je pense que j'ignore totalement ce que nous allons faire quand nous nous verrons, lui répondis-je honnêtement, gênée, le regard rivé sur le sol. Je me suis dit qu'on attendrait et qu'on verrait bien ce qui se passerait quand on serait rendus là.

— D'accord.

— Et... je sais que je... veux que tu me serres dans tes bras. J'ai besoin de sentir tes bras autour de moi.

Davantage de chaleur entre mes jambes. De la chaleur et des promesses vaines.

— Moi aussi, j'en ai besoin.

— Bien.

J'avais retenu mon souffle et respirai enfin.

— Alors nous pourrons nous serrer dans nos bras et parler.

— Et quoi qu'il arrive, ça arrivera.

Cela voulait-il dire que nous allions quand même coucher ensemble ? Ou qu'il essaierait ? Ma nervosité revint en un éclair.

— Et la contraception ?

J'étais une femme responsable.

— J'ai ce qu'il faut.

Alors il était préparé à faire l'amour avec moi. Ou simplement préparé à toute éventualité ?

— Cela fait combien de temps pour toi ?

Sa question me mit mal à l'aise. Chris et moi n'avions jamais parlé de sexe. Ni pendant la chose, d'ailleurs.

— Douze ans.

— Vraiment ?

— Oui. J'ai mis fin à cette partie de ma relation avec Chris. Je te l'ai dit.

C'était le matin après qu'il m'eut réveillée en pleine nuit en me rejoignant au lit et en me grimant dessus. Il était en colère et m'avait montré qu'il avait tous les droits de coucher avec sa femme.

Il s'était dépêché de finir cette nuit-là, aussi.

Et ça avait été la dernière fois qu'il avait fait l'amour avec sa femme.

— Tu as dit que vous aviez des chambres séparées, dit Tim. Je ne savais pas si ça voulait dire...

— Ça fait si longtemps que je n'ai pas eu d'homme en moi que mon corps ne le supporterait certainement pas...

J'avais trouvé un moyen de le prévenir, au moins.

— Oh, il me supporterait, je n'en doute pas une seule seconde.

Sa voix s'était adoucie. Et était devenue plus grave. Mon corps lui répondait.

— Et toi ? demandai-je pour me distraire de ma propre confusion. Ça fait combien de temps pour toi ?

— Je n'ai couché avec personne depuis que Denise est partie.

— Il n'y a eu personne ?

— Pas même un rendez-vous.

— Waouh.

J'avais eu peur de lui poser la question, craignant sa réponse.

— Je suis sous le choc.

— Je prends ça comme une insulte, dit-il, l'air un peu énervé. Ce n'est pas parce que je suis un gars que je n'ai pas de principes.

— Je sais, me hâtai-je de le rassurer. Mais tu es très beau, Tim. Je n'arrive pas à croire qu'aucune femme ne t'ait poursuivi à la seconde même où elles ont su que tu étais libre.

— J'ai fait du mal à deux femmes parce que je ne pouvais pas m'engager avec elles, dit-il. Je n'allais pas en blesser une troisième.

Mon Dieu, comme j'aimais cet homme ! J'étais impatiente de le voir.

Quoi qu'il se passe.

Vingt-quatre

* * *

Atlanta était une ville sympathique. J'aimais l'atmosphère du Sud. L'accent. Les arbres. C'était assez chaleureux.

J'étais déjà venue avec James.

Et j'étais là, de retour dans la ville, pour admettre, pour la première fois de ma vie, ce que j'avais enduré à cause de lui.

Il ne me fallut que cinq minutes pour défaire les quelques bagages que j'avais emportés dans la chambre de l'hôtel quatre étoiles. Le maquillage dans la salle de bain. Le lecteur DVD que j'emportais partout avec moi près du lit. Dans moins de 12 heures, Tim serait là. Il atterrissait à 6 h et passerait dire bonjour avant sa réunion du matin.

Je devais manger. Plus exactement, je devais prendre un verre, et je ne pouvais pas boire sans nourriture dans le ventre. Le service à la chambre, disponible par l'intermédiaire du restaurant gastronomique de l'hôtel, était trop pour moi. Et bien trop cher. Mais il y avait un pub en bas, qui faisait des salades. Et, plus important, il avait un vrai bar.

Cela me prit 10 minutes pour descendre, regarder le menu et commander. Ce qui me laissait 11 bonnes heures avant que Tim n'arrive.

Puis je remarquai que j'étais la seule personne à être seule. Et alors je me souvins. C'était la Saint-Valentin.

Un jour pour les amoureux.

Cela tombait bien que je sois seule.

Je pris mon téléphone et composai un numéro.

— Allo ?

Pat Potter, ma meilleure amie écrivaine, décrocha.

— Salut, j'ai besoin de te demander un service.

— Bien sûr.

— Je suis à Atlanta. Pour voir Tim. Je dois le voir demain matin pour la première fois en presque 30 ans. Il pourrait être un tueur en série pour ce que j'en sais...

Je divaguais. Je m'entendais. Mais je ne pouvais pas m'arrêter.

Qu'est-ce que je faisais, à rencontrer Tim ainsi ? Je n'avais plus 18 ans. J'avais appris à la dure qu'une femme n'est jamais en sécurité. Et je me laissais à la merci de davantage de douleur et d'humiliation et...

— Si je ne t'appelle pas avant 17 h demain, appelle la police, s'il te plaît.

Je lui dis où je logeais.

— D'accord.

Pat écrivit les numéros et me les relut.

— Tout va bien se passer, ajouta-t-elle avant de raccrocher. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Amuse-toi bien.

Ses mots déclenchèrent un nouvel assaut d'excitation et de peur que même le scotch que je buvais ne pouvait étouffer. Ils résonnèrent dans mon esprit comme une permission de faire ce que j'avais envie de faire. Quoi que cela puisse être.

* * *

Il sortit dîner la veille de son départ pour Atlanta — un moyen de s'occuper pour que les minutes ne se transforment pas en heures.

Le travail pour lequel il allait là-bas semblait être un prétexte. En ce qui le concernait, il allait à Atlanta pour retrouver Tara.

Il pensa à elle toute la soirée et l'appela juste avant de se coucher.

— Salut chérie, dit-il, se détendant en entendant sa voix. Tu es à l'hôtel ?

— Oui. Je suis tout installée. La chambre est sympathique.

Il l'imagina dans sa chambre. Là où il serait quelques heures plus tard. Des heures interminables.

— Comment tu te sens ?

— Je suis nerveuse.

— Je te manque ?

— Tellement.

— Je vais avoir du mal à dormir cette nuit en sachant que tu es là-bas toute seule et que je suis tout seul ici.

— Moi aussi.

— J'ai repensé à toute cette histoire de sexe.

— Et ?

— Ça a dominé notre relation la dernière fois. Je l'ai laissé se mettre en travers de ce qui importait le plus. Je ne veux pas refaire la même erreur.

— Je suis totalement d'accord.

— Alors on ira tout doucement. On parlera d'abord.

— D'accord.

Voilà. Il l'avait fait. Puis il ajouta :

— Et si ça arrive, ça arrive.

Il ne pouvait pas abandonner. Pas même maintenant. Vingt-sept ans après l'avoir perdue parce qu'il

ne pouvait s'empêcher de la toucher pour lui dire combien il l'aimait, il mourait toujours d'envie de la toucher.

Il était totalement réveillé avant que le réveil ne sonne. Il était resté éveillé une grande partie de la nuit. La pensée de voir Tara pour la première fois en presque 30 ans l'avait tenu conscient. Tara étant à Albuquerque et lui, dans l'Ohio, avec un décalage de 2 heures, il était souvent resté debout jusqu'à 2 h à lui parler après qu'elle eut fini de travailler pour la soirée. Et il devait quand même se lever à 6 h pour arriver à l'heure au travail.

Il avait presque une impression de déjà-vu. Cela lui rappelait l'époque où il revenait de Huber Heights tard la nuit et qu'il pointait en retard à l'épicerie.

Cette fois-ci, il était plus vieux, mais il devait toujours aller au travail. Il aurait tout le temps de dormir quand il serait mort.

Pour l'instant, il revenait à la vie.

Juste avant d'éteindre son téléphone pour le voyage, il envoya un SMS à Tara.

Eh, chérie, bonjour, je suis en route pour l'aéroport.

Elle répondit immédiatement.

J'ai hâte que tu arrives. Sois prudent.

* * *

Je n'avais pas beaucoup dormi. J'avais peur de ne pas me réveiller. Peur que mes cheveux ne coopèrent pas. Je n'avais que le sèche-cheveux de l'hôtel, et il pouvait ne pas donner autant de volume à mes cheveux que le mien.

J'étais déjà complètement réveillée avant de recevoir le message de Tim me disant qu'il était en route.

Je bondis hors de mon lit pour sauter sous la douche.

Et si ma main tremblait tellement que je ne pourrais pas me maquiller ? Je pensai au jean que j'avais choisi. Il était trop long — comme tous mes pantalons —, mais j'avais des bottes à talon haut pour corriger le tout. Et un chemisier. L'un de mes favoris. Il était bleu avec de petites fleurs vertes et jaunes. Il avait des manches vaporeuses et des paillettes, et il me moulait assez pour montrer à Tim que j'étais plus mince maintenant qu'à 18 ans. Le chemisier couvrait le haut de mon jean, mais seulement si je ne levais pas les bras.

Je faisais tout ce que je pouvais pour éviter de penser à ce que je devais lui dire. Et pour ne pas penser à son corps — qui désirait le mien.

Je me lavai avec grand soin, m'assurant que chaque partie de mon corps recevait l'attention qu'elle méritait. Je me rasai. Je laissai mon après-shampooing dans mes cheveux un peu plus longtemps. Je devais être parfaite.

Comme si je pouvais d'une manière ou d'une autre compenser mes imperfections sexuelles, mon incapacité à ressentir du désir pendant l'acte, en étant assez jolie.

Non pas que nous allions passer à l'acte sexuel. Nous n'allions pas le faire. Mais cela se présenterait un jour. Je pouvais compter là-dessus. C'était Tim et moi.

Sauf si, après avoir appris pour James, il ne voulait plus me toucher du tout.

La coiffure et le maquillage se déroulèrent comme prévu. Facilement. Les bijoux Sorvelli semblaient parfaits. J'avais trois piercings à chaque oreille. Et des boucles d'oreilles assorties pour chacun. Penserait-il que j'en faisais trop ? Serait-il refroidi par tous ces trous dans mes oreilles ?

Puis je fis les cent pas. Regardai par la fenêtre. Regardai l'heure.

Je n'arrivais pas à croire que dans moins d'une heure, j'allais voir Tim Barney — et j'avais peur de me réveiller et de découvrir que ces trois dernières semaines avaient été un cruel cauchemar.

Mon téléphone sonna. Un SMS.

« Je viens d'atterrir. »

Jamais je n'allais pouvoir retrouver une respiration normale.

Quelques minutes plus tard, le téléphone sonna.

— Allo ?

— Quoi de neuf ?

Mon cœur se calma. Toute peur s'évanouit lorsque j'entendis sa voix. Ce n'était pas un étranger venu de 30 ans dans le passé. C'était Tim. Mon Tim.

Il me dit qu'il était en chemin vers la voiture qu'il avait louée.

Les tragédies de la vie, les psychés endommagées, les inquiétudes à propos des conversations difficiles, tout cela s'envola. C'était mon Tim. Et après 27 années longues et solitaires, j'allais enfin être là où je devais être.

Dans les bras de Tim Barney.

Le serrant contre moi.

Et inversement.

* * *

Il tourna vers son hôtel, gara la voiture et se dirigea droit vers l'ascenseur, puis appuya sur le bouton du cinquième étage, adorant le fait qu'il savait déjà que Tara n'aimait pas les étages inférieurs des hôtels. Il y avait quelque chose dans le fait d'être en hauteur qui la mettait à l'aise.

Il trouva sa chambre et composa son numéro de téléphone.

Il avait eu cette idée folle que, s'il la surprenait, si elle était sous le choc quand elle le verrait, elle ne serait pas si nerveuse.

Il espérait que leurs premiers instants ensemble depuis 27 ans seraient uniquement centrés sur eux. Sans nervosité. Sans peurs.

— Allo ?

— Regarde devant ta porte...

— Quoi ?

Il entendit un bruissement, puis :

— Oh ! Tu es là !

La porte s'ouvrit d'un coup, et Tim remarqua à peine qu'elle semblait toujours la même alors qu'elle se jetait sur lui, tout sourire et à moitié en pleurs, aussi.

Elle passa ses bras autour de son cou dans le couloir, s'agrippant à lui aussi fort qu'elle l'avait toujours fait. Et il passa ses bras autour d'elle à son tour, les remplissant d'elle, faisant de lui quelqu'un de complet pour la première fois en 30 ans.

Elle leva la tête comme par instinct, et il rencontra ses lèvres sans hésitation. Leurs langues se touchèrent, s'entremêlèrent, et ce n'était pas nouveau, ni étrange ou différent. Elle avait exactement le même air et le même goût que Tara.

Il était venu d'Atlanta pour rentrer chez lui.

* * *

— Sortons du couloir.

J'entendis les mots de Tim, bien que j'aie du mal à m'accrocher à des pensées cohérentes. J'avais l'impression d'avoir bu une bouteille entière de scotch. Du très bon scotch. Celui que l'on peut boire en grande quantité sans être malade.

Il pénétra dans ma chambre comme s'il était à sa place, m'entraînant avec lui vers le fauteuil à côté du lit. Il s'assit et me tira sur ses genoux. Cela faisait presque 30 ans que je ne l'avais pas vu. Il aurait dû être un étranger pour moi.

Mais il ne l'était pas. Du tout. Ses yeux marron. Son sourire. Son goût. C'était mon Tim. Exactement tel que je l'avais laissé.

Je lui demandai comment s'était passé son vol. Mais ne me souvins plus de la réponse cinq secondes après qu'il me l'eut donnée.

Nous devions parler. Il devait savoir la vérité à mon propos. Nous ne pouvions pas aller plus loin, ni penser à un futur ensemble avant qu'il ne sache ce qui s'était passé. Il était peut-être le même homme.

Je n'étais pas la même femme. Je ne pouvais pas prétendre le contraire.

Il m'embrassa encore, et je me laissai tomber contre lui, affaiblie de tant le vouloir. Je savais que ce sentiment me quitterait. Bien avant que nous ne nous approchions du sexe que nous n'aurions pas.

Mais, tout comme 30 ans auparavant, je ne pouvais l'arrêter. Ni m'arrêter moi-même. J'enfonçai ma langue dans sa bouche comme si j'avais tous les droits d'être là. Parce que, dans mon cœur, c'était le cas. Cela avait toujours été le cas.

Et lorsqu'il me mit sur mes pieds et me fit reculer vers le lit défait que j'avais quitté peu de temps auparavant, je suivis ses mouvements volontiers. Sans réfléchir.

Ses mains étaient partout sur mon corps, caressant mes jambes à travers mon jean. Il m'embrassa encore. Avec un appétit sauvage auquel je répondais. Baiser pour baiser. Ses lèvres descendirent dans mon cou, et je tournai la tête pour lui faciliter l'accès, sentant le drap froid contre ma joue en feu.

J'avais de nouveau 18 ans. J'étais dans la maison de la rue Maple.

Il me tétait le cou comme il l'avait fait 30 ans auparavant, et les sensations enflammant ma peau me transperçaient tout le corps jusqu'à mon entrejambe.

Il n'y avait rien à dire qui ne soit déjà dit. Rien de plus important que Tim au-dessus de moi, revendiquant ce qui lui appartenait. Ce qui lui avait toujours appartenu.

Mes mains parcouraient son torse. Je lui arrachai ses vêtements pour qu'ils ne fassent plus obstacle. J'étais comme possédée. Je devais l'avoir. Je ne me reconnaissais pas. Et je ne discutais pas avec la puissance qui me poussait.

Il releva mon chemisier, le passa au-dessus de ma tête et l'enleva. Je ne portais pas de soutien-gorge. Et il se débarrassa de ma camisole aussi vite qu'il l'avait fait avec mon chemisier.

Je sentis l'air frais de la pièce sur mes seins sans pour autant me figer. J'étais une femme. Belle. Séduisante. En feu pour un homme. J'étais Tara Gumser, et il était Tim Barney.

Il posa son pouce contre mon mamelon, et son regard rencontra le mien. Je crus que j'allais pleurer. Il me faisait des choses que je croyais impossible. Une vague de désir partait du bout de mes seins, que j'avais crus insensibles pendant toutes ces années, et descendait jusqu'aux endroits les plus intimes de mon corps.

Je savais que cela ne durerait pas. Que si nous allions plus loin, j'allais m'assécher et qu'il n'y aurait que douleur. Je songeai à le prévenir. Il méritait de le savoir.

Mais je n'allais pas l'arrêter. Toute douleur valait la peine d'être ressentie avec Tim. J'avais eu tort 30 ans auparavant en lui demandant de s'arrêter avant que nous ayons complètement fini. J'avais un tort à réparer.

Nos chaussures tombèrent au sol. Il défit mon jean et le tira pour me l'enlever, et je défis son pantalon et le lui enlevai également.

J'étais mouillée. Comme je l'avais été quand il m'avait parlé au téléphone cette nuit-là.

Tim s'allongea sur moi, prenant ma bouche dans la sienne alors que son corps nu rentrait en plein contact avec le mien, et j'étais totalement en feu.

Je sentis son pénis frôler ma féminité et je levai les hanches pour le rencontrer, pour me presser contre lui. Dans une partie lointaine et brumeuse de mon esprit, je savais que c'était à cet instant que la douleur allait arriver, et je m'en moquais. Je l'aimais tellement. Et je me sentais bien, totalement à ma place, honnête et vraie pour la première fois de ma vie.

Je n'écoutais pas les mots de tous ceux qui me guidaient. Ni les livres, ni les enseignements, ni quoi que ce soit de terrestre. J'écoutais mon cœur. Enfin. Et il m'avait menée là où je devais être, comme je l'avais toujours su.

La jambe de Tim effleura la mienne, m'écartant les cuisses, et je m'ouvris à lui, l'accueillant en moi. Je sentis son extrémité au bord de mon ouverture comme 30 ans auparavant. Nous étions sur la rue Maple. Dans la chambre d'en bas.

Seulement, cette fois-ci, il n'arrêta pas. Il me pénétra doucement et, soudain, je n'eus plus aucune notion de moi-même. Je flottais dans un espace inexplicable. Tim était là, glissant en moi. Sans effort. Mon corps le connaissait, le reconnaissait. Il l'accueillait avec une chaleur douce et moite qui le conduisait chez lui.

Il n'y avait pas de douleur. Pas d'étirement. Il convenait parfaitement. Alors je sus. Mon corps avait été fait pour lui.

Lui seul.

Il ressortit et se glissa de nouveau en moi, et à chaque coup il me remplissait davantage, m'épousait encore mieux.

Jamais je n'avais imaginé quelque chose d'aussi incroyable. La tension grandissait en moi, mais il n'y avait aucune menace. Pas de défense. Simplement l'accueil de ce que son occupation apporterait.

Tout était en suspens. Je n'avais pas à croire si fort que ça pouvait être possible. Je n'avais pas l'option de l'incrédulité. Je voguais avec lui, sans avoir la moindre idée de ce qui se passerait ensuite. Chaque moment se suffisait à lui-même. Et chaque moment était parfait.

Jusqu'au moment le plus parfait de tous. Mon corps se tendait. Vers Tim. Et vers un sommet qu'il n'avait jamais atteint auparavant. J'entendis ma voix lorsque je criai et chutai d'un monde à l'autre, palpitant autour de Tim quelques secondes avant qu'il ne grogne et grogne encore, se vidant en moi.

En revenant à moi, reprenant conscience de là où je me trouvais, je ne redevins pas celle que j'étais. Tim et moi... nous étions complets désormais.

Et j'étais la femme que je devais être.

Nous nous écartâmes l'un de l'autre, et il n'y avait toujours aucun malaise.

— D'accord, Barney, dis-je, emplie d'une nouvelle confiance en moi, une hardiesse que j'avais perdue quelque part en route, je te devais celle-là, mais la prochaine, tu vas devoir la mériter.

Avant qu'il ne me touche encore — et il me toucherait encore, j'en étais absolument certaine —, il allait devoir me promettre un certain avenir.

Et avant cela, je devais lui dire ce pour quoi il avait signé. Parce que je ne me faisais pas d'illusions. Je savais que toutes nos rencontres ne seraient pas aussi parfaites que celle que nous venions de vivre.

J'avais des problèmes. Des moments où la seule sensation de la main d'un homme sur mon épaule me rendait folle. Une sorte de syndrome de stress post-traumatique, m'avait-on dit.

J'étais claustrophobe et avais des insomnies très souvent. J'avais besoin de beaucoup d'attention. Et il avait des décisions difficiles à prendre.

Vingt-cinq

* * *

Tim partit au travail, j'allai dédicacer des livres, et le monde reprit sa place dans nos vies. Je serais reconnaissante à jamais pour ces moments magiques dans ma chambre d'hôtel mais, lorsque Tim passa me chercher cet après-midi-là, la vie s'était imposée. Chris m'avait appelée sur mon téléphone portable.

Il voulait que je déménage mes affaires à la fin de la semaine. Et il allait me faire payer des charges pour la location du bureau à partir du lundi. Je n'étais pas sûre qu'il ait le droit de faire ça. Mais je n'étais pas non plus sûre du contraire.

Et la réalité me frappa : ma vie était dans le Sud-Ouest. Tim était dans l'Ohio. Je ne pouvais pas déménager si loin de ma mère. Je ne supportais pas le froid et les mois de grisaille. Et je serais à court d'argent le temps de reconstruire ma vie. Il ne pouvait pas laisser une carrière de 20 ans derrière lui. Il possédait une maison.

Nous étions revenus dans sa chambre pour parler. Il était au téléphone avec un collaborateur, et je redoutais la conversation imminente. Mon ventre n'était qu'un sac de nœuds.

J'entendis les mots que Tim disait à son associé, et me levai. J'avais besoin de marcher. Ou de faire un tour en voiture. Je n'avais nulle part où aller.

Et si Tim ne comprenait pas ? Et s'il me jugeait ? Et si James avait eu raison et que ce qui s'était passé avait été ma faute ?

Je ne lui avais pas dit non.

Et si je venais de retrouver Tim, possédant enfin son cœur, lui donnant entièrement le mien, seulement pour le perdre encore ?

Je ne lui en voudrais pas s'il décidait de partir.

Même s'il ne m'accusait pas, ne me trouvait pas répugnante, le fait même de parler de ce qui s'était passé était très dur. Il y avait tant de « et si ». Tant d'occasions perdues.

Tant de choses qu'on ne pouvait réparer.

Nous avons perdu 30 ans qui ne nous seraient jamais rendus.

J'avais des problèmes de confiance. D'intimité.

J'entendis Tim dire au revoir.

Ne cessant de me tordre les mains, je me tournai vers l'homme que j'aimais de tout mon cœur, avec le sentiment d'être prise au piège.

Il souriait ; ses yeux marron pétillaient. Il me tira à lui et m'embrassa, ouvrant sa bouche en m'emmenant là où seuls lui et moi existions. Ma langue rencontra la sienne, et tout le reste s'évanouit.

— Mmmm.

Son grognement de désir me donna envie, à moi aussi.

— J'ai pensé à ça toute la journée.

Ses mains dans mon dos, il me tira contre lui, collant ses aines sur mes hanches. Il avait une érection.

Et il m'offrait un répit. Un autre temps d'arrêt. Un voyage de retour au pays des rêves. J'acceptai son invitation.

Je me retrouvais de nouveau là, allongée avec Tim, flottant sur des nuages de sensations, intouchable. Un moment parfait menait à un autre, jusqu'à ce que... cela cesse.

Les doigts de Tim étaient entre mes jambes, me touchant. Je sentais l'apogée arriver puis, d'un coup, il y eut la crainte. Et le froid.

Je perdis toute sensation. Et me mis à paniquer.

Je m'étais promis que je n'étais pas obligée de refaire l'amour un jour. J'avais promis. Je n'avais pas à le faire.

Ses doigts continuèrent à bouger contre mes parties intimes, et je me mis à pleurer et fermai fort les yeux pour empêcher mes larmes de couler. Je ne voulais pas le faire. Je ne voulais pas... Cela avait été si bon. Et j'avais espéré et... Je ne voulais pas le faire. Je m'étais promis que je n'étais pas obligée. Jamais. Et... j'étais prise au piège. Je ne pouvais pas sortir. Je devais sortir. Je devais.

— Eh, chérie !

C'était la voix de Tim. Il était au-dessus de moi. Mais il n'y avait rien entre mes jambes.

— Chérie ?

J'ouvris les yeux.

— Chérie, c'est moi. Tim.

Je me concentrai sur la voix. Puis sur le visage au-dessus du mien. Je regardai ses yeux. Ils m'appelaient, comme ils l'avaient toujours fait. Il avait raison. C'était Tim. Mon Tim.

Je tendis les bras vers lui et le tirai vers moi, et m'accrochai à lui tandis que je pleurais.

* * *

Tara était dans la salle de bain. Elle s'était calmée, et ils étaient sortis manger quelque chose. Il ne voulait pas la forcer, mais il devait savoir ce qui se passait. Il n'espérait pas le moins du monde régler le problème s'il ne connaissait pas le *problème*.

Qu'elle veuille parler ou non, il avait désormais besoin au moins d'une explication.

La porte de la salle de bain s'ouvrit, et elle s'avança doucement dans la chambre faiblement éclairée. Quelque part entre le désastre et le dîner, le soleil s'était couché.

— Je suis désolée.

— Pour quoi ?

— Ça. Moi. Aujourd'hui.

— Moi je ne suis pas désolé pour tout ça. Viens t'asseoir avec moi, dit-il en tapant légèrement sur le canapé à côté de lui.

Elle s'assit, mais aucune partie de son corps ne touchait le sien. Il la tira à lui et passa son bras autour de ses épaules.

— Dis-moi ce qui se passe.

— C'est terrible.

— Je m'en doutais.

— Tu ne vas pas aimer ça.

— Ça aussi, c'est assez évident. Je ne pourrais jamais aimer quelque chose qui t'a fait autant de mal.

— Tu ne m'aimeras peut-être plus.

Elle se mit à pleurer et dut prendre une profonde inspiration pour se ressaisir.

— Je n'y crois pas vraiment.

— James... il a fait quelque chose de très mal.

Tim pensait qu'il était prêt. Il avait envisagé tous les scénarios : la perte de la garde, l'adultère. Et, soudain, il eut un déclic. La débâcle de l'après-midi.

Le lien avec James...

Il n'était pas sûr de vouloir entendre la suite. Mais il savait que c'était nécessaire.

— Raconte-moi.

— Nous étions sortis pour un rendez-vous, et il m'a emmenée sur cette route de campagne déserte.

Il serra les dents. Il voulait ignorer le son de sa voix. Et les images dans sa tête.

— Et ?

— Il... il voulait coucher avec moi ; j'ai dit non, et il...

— Il a fait quoi ?

— Personne ne le sait. Il m'a dit de ne jamais le raconter à quiconque, et c'est ce que j'ai fait. Jamais. À personne. Pas même à ma mère. Ni à Chris. Je n'en parle pas, Tim. S'il te plaît, on ne peut pas laisser tomber ? S'il te plaît ?

— Non.

— Il s'est introduit en moi, d'accord ?

Il avait compris. Et était content qu'il fasse noir dans la chambre.

— Il a couché avec toi.

— Pas de la façon normale.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il n'est pas allé où tu es allé aujourd'hui.

Tim se figea. Totalement. Son cœur. Son corps. Son esprit, aussi. Ses mots se répétèrent en lui une

deuxième fois. Puis une troisième.

— Où est-il... allé ?

Mais il le savait.

Dieu du ciel, comment diable cela avait-il pu arriver ? À sa Tara ? Elle avait été à lui, bon sang. À lui. Ses cadeaux, ils avaient été pour lui.

Elle était si douce. Si innocente. Et...

— Dans mon derrière.

Calme. Reste calme.

— Tu lui as dit qu'il pouvait ?

— Bien sûr que non ! Je ne savais même pas qu'une telle chose était anatomiquement possible !

— Il t'a violée.

Son silence lui fit peur.

— Bon Dieu, chérie, il ne t'a pas seulement violée... il t'a sodomisée !

Elle pleurait, doucement.

— Quand est-ce arrivé ?

— En avril 1980.

— Avant que je ne vienne te voir en juillet.

C'est pour ça qu'elle avait été si différente ce jour-là. Elle n'avait pas été amoureuse d'un autre homme. Ce qui lui était arrivé était *pire* qu'un viol.

Que ce *salaud d'enfoiré* aille au diable.

* * *

— On s'en sortira.

Je voulais le croire. Il était 3 h en pleine nuit, et nous étions allongés dans le lit de la chambre d'hôtel de Tim. Nous étions nus, et il me tenait contre lui, ma tête sur son épaule. Nous avions parlé toute la nuit.

— Quand est-ce que tu as dit avoir rencontré James ?

— En avril 1979.

— Un mois après que je ne fus pas venu déjeuner avec toi.

— Oui.

— Si j'étais venu...

Je posai mon doigt sur ses lèvres.

— Non. Les hypothèses nous dévoreront vivants si nous les laissons faire.

Elles pourraient très bien nous ronger de toute façon. Nous nous étions si souvent manqués de peu. Tant de fois, alors que la tragédie aurait pu être évitée. Si j'avais dit à Tim ce que j'avais ressenti au lieu de lui demander de me rendre ma bague...

— Nous allons nous en sortir.

— Comment ? Tu ne peux même pas me faire l'amour sans qu'il y ait un risque que je panique.

— Et alors ? Si nous ne faisons plus jamais l'amour, je serai quand même heureux avec toi. J'aime le sexe Tara, ne te méprends pas, mais je t'aime encore plus.

— Mais...

— Et puis, ajouta-t-il en me souriant, avec ce vieux sourire de Tim, j'ai bien plus confiance en mes talents que toi. Tu n'as pas eu de problème, la première fois aujourd'hui.

Il avait raison sur ce point. J'étais toujours sous le choc, chaque fois que j'y repensais.

— Parce que j'avais de nouveau 18 ans et...

— Alors tu auras toujours 18 ans à chaque fois jusqu'à ce qu'on te sorte de là.

— Et que se passera-t-il quand j'aurai une autre crise comme celle de cet après-midi ?

— Alors nous arrêterons.

— Tu t'arrêteras ?

Je me tournai pour le regarder.

— Bien sûr que oui. Je me suis arrêté aujourd'hui, non ? Nous avançons ensemble, ma chérie ; ou bien nous n'avançons pas du tout.

— Tu ferais ça pour moi ?

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas dans « je t'aime » ?

J'étais un peu lente à comprendre, et alors ? J'essayais d'aller aussi vite que possible. Je ne voulais pas refaire les mêmes erreurs et laisser passer ma vie sans moi. J'étais sûre d'une chose. Si je devais choisir entre 30 ans de vie de plus ou partager ma vie avec Tim, j'abandonnerais les 30 années de vie pour avoir Tim.

— Fais-moi confiance, chérie, je suis ici pour y rester.

La confiance.

— Ce soir-là, après que James... J'ai décidé, à ce moment précis, que jamais je ne ferais confiance à personne.

— Tu peux revenir sur ta décision ?

— Oui.

— Alors où est le problème ?

Sur le moment, je n'en vis aucun. J'étais trop fatiguée pour penser. M'installant dans le creux du bras de Tim, je m'endormis.

* * *

Le vendredi après-midi arriva bien trop vite. Tim les conduisit tous deux à l'aéroport, rendit la voiture, alla avec Tara enregistrer ses bagages et passa la sécurité avec elle.

Aussi fou de joie qu'il ait été la veille quand il était en route pour Atlanta, il était triste cet après-

midi-là. Il retournait dans l'Ohio et renvoyait Tara à sa vie à Albuquerque.

Il la tenait dans ses bras depuis qu'ils avaient passé la sécurité 45 minutes auparavant.

— Je ne sais pas comment ça va fonctionner, moi à Albuquerque et toi dans l'Ohio. Je ne comprends pas la logistique de tout ça.

— Tara, ne t'inquiète pas de ça. Ce que je sais de la vie, c'est qu'elle s'arrange toujours. Une occasion se présentera d'elle-même, et nous saurons quoi faire. D'accord ?

Elle hocha la tête, mais lui aussi était inquiet.

— Promets-moi que tu ne vas pas renoncer à nous.

— D'accord, dit-elle, comme il savait qu'elle le ferait.

Mais il savait aussi qu'au fond, elle s'écroulait et qu'il ne pourrait pas l'aider à tenir. Elle serait seule pour faire face à la fin de son mariage, trouver une maison, et essayer de gérer les souvenirs qu'ils avaient fait remonter à la surface et les séquelles de ce que ce monstre de James lui avait fait. Parler de cet incident l'avait fait ressortir d'un gel de 30 ans. Il ne se faisait pas d'illusions : il y aurait des répercussions.

— Chérie, n'oublie pas que je ne suis qu'à un coup de téléphone de toi, et cela ne prend que quatre heures de vol pour se rendre en Ohio si tu sens que ça ne va pas. Je peux aussi venir si tu as besoin de moi. Et tu peux m'écrire à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

Son vol fut appelé. Il tira Tara derrière des piliers et l'embrassa. L'embrassa vraiment. Lui remémorant qui ils étaient et ce qu'ils partageaient.

— Au revoir, mon chéri, dit-elle. Appelle-moi quand tu atterris.

— Je le ferai.

Il se tourna pour partir, mais il se retourna.

— Tara, l'appela-t-il.

— Oui ?

— J'ai quelque chose à te dire.

Elle s'approcha, l'air inquiète.

— Quoi ?

— Je t'aime. Je t'aime depuis que je t'ai rencontrée en ce jour pluvieux d'octobre 1977. Je ne savais simplement pas comment l'exprimer. Je veux seulement que tu le saches. Ça a toujours été là, et ce sera toujours là.

— Je t'aime aussi.

— Nous allons y arriver.

Elle opina, les larmes aux yeux, se retourna et s'éloigna en direction de sa porte d'embarquement.

La laisser était une véritable torture. Il avait passé les meilleures 24 heures de sa vie depuis 1977, et il rentrait chez lui pour trouver une maison vide et une vie sans Tara.

J'ai atterri, et tu me manques terriblement. Je t'aime.

Il lui envoya le message en atterrissant en Ohio, mais il savait qu'elle ne répondrait pas avant des heures parce qu'elle était dans l'avion du retour.

Je suis arrivée chez moi, chéri. Je t'aime, et tu me manques plus que jamais.

Le message de Tara arriva à 4 h.

Il était allongé, éveillé dans son lit, sans elle. Quelque chose allait devoir changer. Et vite. Il avait déjà perdu 30 ans d'une vie avec elle. Il n'allait plus perdre quoi que ce soit.

Moins d'une semaine après qu'il fut revenu d'Atlanta, Tim avait déjà atteint la limite de sa patience et attendait l'occasion de frapper. Tara était seule à Albuquerque, à affronter son ex-mari et à organiser son départ pour Phoenix. Sa mère avait bien pris la nouvelle du divorce et elle savait aussi pour Tim.

Sa vie se mettait en place sans lui alors qu'il allait à l'usine dans le froid tous les jours, faisait le même travail depuis 20 ans, puis rentrait chez lui dans le froid pour trouver une maison vide. Le mercredi suivant son retour d'Atlanta, il n'en pouvait plus d'affronter cette maison vide.

Au lieu de rentrer, il alla au pub du coin. Cela faisait des années qu'il n'était pas sorti boire, et Rick, un ami ingénieur au travail, avait dit qu'il serait au pub. Tim envoya un message à Tara et lui dit qu'il allait prendre un verre et manger avec un compagnon de travail.

Le premier verre descendit agréablement et avait bon goût ; alors il en commanda un autre. Puis un autre.

À ce moment-là, Tara lui envoya un message.

Coucou chéri, comment se passe le dîner ?

Il se dépêcha de lui répondre.

Bin. Mieu si t'étais làààà.

— À qui écris-tu ? demanda Rick.

— Je fréquente une femme, Tara. Tara Gumser, dit Tim.

Il livrait son cœur à l'homme avec qui il travaillait depuis 15 ans et qui n'avait jamais entendu parler de Denise.

— Pour être plus précis, c'est mon premier amour et certainement la raison pour laquelle je ne me suis jamais marié, continua-t-il.

Il commanda un autre verre, pas encore assez gourde. Mais il s'en approchait.

Son téléphone lui signala un autre message.

Tu as bu combien de verres, Tim ?

Just 2 Et twa

Le message lui paraissait bien.

Alors pourquoi tu écris si mal ?

Il était certain que c'était le téléphone qui faisait défaut mais, juste pour être sûr, il paya sa note et rentra chez lui.

Une heure plus tard, lorsque Tara lui dit bonne nuit par texto, il ne se sentait pas bien. Il n'avait aucune défense. Et pas d'inhibition non plus. Il était temps de passer aux choses sérieuses.

Il lui répondit.

Je t'aime.

Je t'aime aussi, chéri.

Et ce fut à ce moment-là qu'il laissa tout s'envoler. Il ne pouvait plus faire semblant. Ni envers lui. Ni envers les autres.

Veux-tu m'épouser et marcher derrière moi pour le reste de ma vie ?

Il réussit à écrire la phrase sans faire une seule faute.

Tu es ivre ?

Peut-être. Veux-tu m'épouser ?

Tu te rappelleras me l'avoir demandé demain matin ?

Oui.

Oui, je veux t'épouser. Mais jamais je ne marcherai derrière toi. Ni devant toi. Je marcherai à tes côtés.

Entendu.

Et, juste pour être sûr, il envoya un dernier message.

Tu vas m'épouser.

Oui. Mais tu devras me refaire ta demande demain matin quand tu seras sobre.

Entendu, je le ferai.

Et il le fit.

* * *

Je déménageai dans l'Ohio en mars 2007 pour rejoindre Tim chez lui jusqu'à ce que nous ayons assez économisé pour une nouvelle vie dans le Sud-Ouest. Et tôt dans l'après-midi du 4 août de la même année, j'entendis enfin les mots que j'avais attendus plus de la moitié de ma vie, avec cet homme à mes côtés.

— Chers amis, nous sommes réunis aujourd'hui pour unir cette femme et cet homme par les liens sacrés du mariage...

Je me tenais là, l'une des seules quatre personnes dans la pièce, dans une robe fourreau beige et marron sans manches avec pour seul ornement un peu de dentelle, mes cheveux détachés tombant sur mes épaules, et des sandales compensées aux pieds, et je faisais face à Tim, qui portait une paire de Dockers beige et une chemise sombre à manches courtes.

Nous étions devant un vitrail, entourés d'antiquités, dans l'ancien salon d'une maison centenaire qui avait été convertie en auberge. Ma robe de mariée était à l'étage. Son costume aussi. Les invités arriveraient quelques heures plus tard. Notre mariage formel était prévu pour la fin de l'après-midi.

Nous avions loué toute l'auberge, et certains invités, dont ma mère et mon petit frère, passeraient la nuit ici.

Un D.J. devait venir, et nous avions un magnifique gâteau, un photographe, des fleurs, un repas de traiteur et des caisses entières de champagne. Mais le moment le plus important de ma vie avait lieu à ce moment-là.

Tim et moi voulions que nos familles et nos amis partagent notre bonheur. Mais nous avons besoin que ce moment, cette cérémonie si précieuse et sacrée, ne se déroule qu'entre lui et moi.

En plus du propriétaire de l'auberge, qui faisait office de témoin, et du prêtre qui célébrait les deux cérémonies.

Et quand, après avoir lu nos vœux écrits à la main l'un à l'autre, il nous déclara mari et femme — lorsque je fus, aux yeux de Dieu, madame Timothy Lee Barney —, je poussai un cri de joie. J'avais enfin trouvé ma propre fin heureuse.

Épilogue

* * *

Je suis Tara Gumser. Je suis plus âgée. Je suis plus marquée par le temps. Je suis moins naïve. Ma vie ne s'est pas déroulée comme je l'avais imaginé. Il y a des choses que je ne peux pas défaire. J'ai de mauvaises passes — des instants où je lutte pour comprendre, accepter, pour me souvenir et oublier.

Et toujours, je suis la preuve vivante que l'amour que je décris dans mes livres, l'amour qui est assez fort pour guérir tous les maux, existe réellement. Ici. Dans notre monde. Dans la vie de tous les jours.

Cela fait presque quatre ans que Tim et moi sommes mariés, et nous sommes plus proches que jamais. Nous nous sommes battus et, à travers nos batailles, nous avons grandi ensemble. Il est resté fidèle à sa parole de rester à mes côtés, d'« avancer ensemble ou pas du tout ». Chaque jour, il me donne le privilège de prendre soin de son cœur comme il prend soin du mien. Et il affirme toujours fermement que si Tara Taylor Quinn est la bienvenue chez nous, ce n'est pas elle la star de ma vie.

Je suis Tara Gumser et je sais deux choses. J'écris des livres pour Harlequin. Et je suis mariée à mon propre héros Harlequin. Enfin.

À propos de l'auteure

Ayant publié plus de 50 romans traduits en 20 langues, Tara Taylor Quinn est une auteure à succès du *USA Today* avec plus de 6 millions de livres vendus. Elle est célèbre pour ses romans de suspense et d'amour, à la fois très profonds d'un point de vue émotionnel et très fins sur le plan psychologique. Tara a gagné le Reader's Choice Award en 2008, a été finaliste pour le RWA Rita Award à quatre reprises, a été multiple finaliste pour le Reviewer's Choice Award, le Bookseller's Best Award et le Holt Medallion, et elle apparaît régulièrement sur la liste des best-sellers de Waldenbooks. Elle a fait des apparitions sur de nombreuses chaînes locales ou nationales américaines, notamment au *CBS Sunday Morning*. Lorsqu'elle n'écrit pas ou qu'elle ne donne pas de conférences, Tara adore voyager avec son mari, s'arrêtant quand l'envie leur en prend. Ils ont été vus dans des casinos et de petits magasins d'antiquités à travers les États-Unis. Visitez l'auteure au www.tarataylorquinn.com.

ELLE ÉCRIVAIT DES LIVRES SUR L'AMOUR —
MAINTENANT, C'EST À SON TOUR DE LE VIVRE.

Tara Gumser est l'archétype de la jeune fille d'une petite ville le nez toujours fourré dans un livre, et elle n'a encore jamais été embrassée lorsqu'elle rencontre Tim Barney, le premier jour de l'université. Tara s'éprend très vite et très profondément du beau champion de tennis et elle rêve de passer le reste de sa vie avec lui. Et bien que Tim soit fou de cette jeune femme talentueuse qui est certaine de son propre destin — écrire un jour des romans d'amour pour Harlequin —, il n'est pas aussi prêt à s'engager que la jeune Tara.

C'est la main d'un autre homme qui, une terrible nuit, trahit sa confiance et lui vole son innocence jusqu'alors sauve. Et c'est aux côtés d'un autre homme encore qu'elle demeure de pierre dans le lit conjugal d'un mariage sans amour. Oui, des choses terribles arrivent à Tara après qu'elle a rompu avec Tim. Des choses vraiment horribles qu'elle cache entre les pages des romans d'amour qui feront son succès sous le pseudonyme « Tara Taylor Quinn ». Elle y parle d'un amour triomphant, alors que son propre mariage touche à sa fin.

Mais, lorsqu'un courriel de Tim Barney chamboule soudain son monde, le passé lui revient brutalement. Se souvient-elle de lui — ce garçon de l'université dont elle a brisé le cœur ? Il ne l'a jamais oubliée.

Plongée au cœur d'une histoire qui dépasse sa propre imagination, Tara doit découvrir si l'amour peut être aussi réel que celui qu'elle décrit dans ses livres. Est-il possible, après des années d'isolement émotionnel, que cette auteure à succès puisse enfin connaître, elle aussi, une fin heureuse ?

Tara Taylor Quinn est l'auteure de plus de 50 romans inédits et est une auteure à succès du *USA Today*, avec plus de six millions de livres vendus. Rendez-vous sur www.tarataylorquinn.com.

ADA
editions

www.ada-inc.com
info@ada-inc.com



ISBN 978-2-89752-238-4

